
VITTORIO EM. III



HISTOIRE
DE LA CHINE
AVANT LE DÉLUGE D'OGIGÈS.
PREMIERE PARTIE,

FAISANT SUITE AUX TROIS PREMIERS VOLUMES

DE L'INTRODUCTION A L'HISTOIRE ANCIENNE
DE L'EUROPE.

HISTOIRE

DE LA CHINE

AVANT LE DÉLUGE D'OGIGÈS.

PREMIERE PARTIE,

FAISANT SUITE AUX TROIS PREMIERS VOLUMES

DE L'INTRODUCTION A L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'EUROPE.

PAR M. DE FORTIA D'URBAN,

DE L'ACADÉMIE ÉTRUSQUE DE CORTONE, DE L'ACADÉMIE CELTIQUE, DE L'ATHÉNÉE DE VAUCLUSE, etc.

A PARIS,

Chez XHROUET, Imprimeur, rue des Moineaux, n°. 16; et à AVIGNON, chez SEGUIN FRÈRES, Imprimeurs-Libraires.

1807.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

CETTE première partie de l'histoire de la Chine avant le déluge d'Ogigès, forme le quatrième volume de la collection de ceux dans lesquels l'auteur donne son Introduction à l'Histoire ancienne de l'Europe : elle est spécialement destinée à servir de suite au second volume, contenant les Considérations sur l'origine et l'histoire ancienne du globe, et les numéros qui précèdent chaque article, y sont la suite des numéros qui précèdent ces Considérations.

Comme ce second volume a

été l'occasion d'une attaque aussi vive qu'indécente de la part d'un des collaborateurs du Journal de l'Empire (1), on devait placer ici les deux réponses composées (2) immédiatement après la lecture des deux diatribes où cette attaque a été consignée. Mais ces réponses ayant déjà paru dans le Publiciste du 8 juillet 1807, et dans celui du 15 juillet suivant, leur réimpression avec quelques augmentations est renvoyée au volume suivant. Je crois seulement devoir annoncer ici que j'ai reçu de M. le gé-

(1) Lundi 15 juin et mercredi 17 juin 1807.

(2) A Avignon les 21 et 23 juin suivans.

néral Marescot un mémoire très-bien raisonné sur les mines d'Elbe avec un dessin fort exact. L'auteur, M. Soalhat, qui commande sous ses ordres à Porto Ferraio, combat avec beaucoup de force les calculs de M. Léopold Chevalier. Il en refait de nouveaux auxquels il m'a paru qu'il n'y avait rien à répliquer, et desquels il résulte qu'il a fallu 5577 ans pour l'exploitation des mines de l'île d'Elbe, ce qui ferait remonter cette exploitation à l'an 3770 avant l'ère chrétienne. Ce Mémoire écrit avec beaucoup de sagesse et de clarté, sera inséré en entier dans le volume suivant qui paraîtra in-

cessamment. Ceux qui voudront le recevoir dès qu'il aura été publié, sont priés de faire inscrire leur nom chez l'un des deux Libraires nommés au frontispice de ce Volume.

On trouvera chez les mêmes Libraires, les trois premiers volumes de la Collection, savoir :

Histoire ancienne des Saliens. Prix 2 fr. 25 cent. broché.

Considérations sur l'origine et l'histoire ancienne du globe. Prix 4 fr. broché.

Mémoire et plan de travail sur l'histoire de Celtes ou Gaulois. Prix 2 fr. 25 cent. broché.

SUITE

SUITE
DE L'INTRODUCTION
A L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'EUROPE.

HISTOIRE DU MONDE
AVANT LE DÉLUGE D'OGIGÈS.

CHAPITRE SEPTIÈME.
Antiquité des Chinois.

Art. 196. Dans le premier volume de cette Introduction, j'ai prouvé l'antiquité du Globe que nous habitons, et j'ai tiré principalement mes preuves de la Géologie. Mais ces preuves ne sont pas de nature à satisfaire tous les esprits ; elles doivent être confirmées par des témoignages historiques, dont l'autorité est plus imposante aux ieux du commun des hommes, que celle de la phisique. On comprend seulement que l'histoire n'a pu commencer que fort tard, et l'on ne doit pas exiger

qu'elle remonte aussi haut que la nature. Si même on se bornait à en chercher les matériaux en Europe, on aurait beaucoup de peine à les rassembler, et peut-être n'y parviendrait-on jamais. Cette contrée est trop septentrionale et occidentale pour être très-favorable à la conservation des anciens monumens. La théorie du mouvement de la terre se réunit à l'expérience pour nous faire voir que la mer ronge les côtes occidentales et abandonne les orientales (1). C'est donc dans la partie la plus orientale et la plus méridionale à la fois des côtes de notre continent, qu'il faut puiser les preuves que nous voulons rassembler. En effet l'autorité des historiens Chinois paraît suffisante pour satisfaire les esprits les plus difficiles. Je parlerai de la Genèse dans la suite, et je ferai voir comment ses récits peuvent être conciliés avec ce que je vais dire. Je déclare seulement ici que mon intention n'est nullement d'attaquer la religion chrétienne, et

(1) Sur le mouvement des eaux de la mer d'orient en occident, et ses causes, voyez la théorie de la terre, par Jean Claude de la Métherie. Paris 1797 ; t. 4, p. 518, 520 et suivantes.

que je parlerai avec la plus grande impartialité en mettant à l'écart tout ce qui tient à des dogmes que les incrédules mêmes doivent respecter.

Ces discussions se lient nécessairement à l'exécution du plan que j'ai annoncé pour l'histoire de France avant Clovis. Cette histoire ne nous offrant aucun fait certain avant le déluge d'Ogigès et les faits qui ont précédé ce déluge étant peu connus et puisés dans d'autres histoires que la nôtre, j'ai dû regarder comme un préambule nécessaire de ne pas restreindre à la France le tableau que j'en veux tracer, et de l'étendre au globe tout entier pendant ce long et ténébreux intervalle. Par la même raison, lorsque je serai parvenu au déluge d'Ogigès, la France n'ayant point encore d'histoire jusqu'à l'arrivée des Phocéens à Marseille, qui a fait connaître notre pays aux Grecs, la seconde partie de mon travail qui aura pour objet les tems écoulés depuis le déluge d'Ogigès jusqu'à cette arrivée, comprendra l'Europe entière qui, dans ce second intervalle, commence à être assez bien connue pour avoir son histoire particulière. Lorsqu'enfin je serai parvenu au sixième siècle

avant l'ère chrétienne, je me renfermerai dans mon sujet, et je ne m'occuperai plus que des Celtes et des Gaulois.

Art. 197. J'ai déjà parlé des Indiens dans le premier volume de cette collection. Mais les matériaux que nous avons pour leur histoire, n'ayant pas encore acquis une authenticité assez généralement reconnue, je ne me suis pas fort étendu sur ce sujet. Il n'en est pas de même des Chinois dont, après les Indiens, l'histoire paraît remonter plus haut que celle de tous les autres peuples. Cependant ils conviennent que les Indiens sont plus anciens qu'eux, et ceux-ci devaient être conséquemment le premier objet de notre attention.

L'origine des Chinois a long-tems été l'objet des laborieuses recherches et des disputes de nos savans. « Je me rendrais ridicule, » dit le voyageur Huttner (1), « si j'osais prétendre » que le peu de renseignemens que j'ai pu me » procurer dans un séjour de cinq mois,

(1) Voyage de Huttner dans la Chine, fesant le cinquième tome du voyage de Macartney. Paris, an VII, p. 229.

» m'ont mis à même de décider de ce que l'on
» doit penser sur cette origine. Les Guignes,
» les Pau, et les Villiam Jones sont trop célè-
» bres, pour que l'on puisse entrer dans l'a-
» rène contr'eux, armé à la légère. Toutefois
» il est permis d'avouer que l'opinion de sir
» Villiam Jones me paraît la plus probable.
» Cet homme habile et intègre dit que les
» Tcheinas ou Chinois sont sortis de l'Inde,
» et il en donne entr'autres preuves, celles
» que lui fournissent les révélations de Ménou,
» écrites dans la langue sanscrite ».

On observera que Huttner, né en Allemagne, était impartial entre les savans qu'il juge, tous étrangers pour lui, le Chanoine de Pau (1) qui était né près d'Aix-la-Chapelle, et qui avait composé tous ses ouvrages à Berlin, n'ayant écrit qu'en français. J'ajoute que Huttner, ayant voyagé à la Chine, aurait dû être partial en faveur des Chinois et qu'il rend cependant justice à l'antiquité des Indiens. Mais voyons ce que les Chinois racontent eux-mêmes de leur origine, dans les tems les plus reculés

(1) Voyez son article sous le nom de Paw dans le Nouveau dictionnaire historique. Lyon 1804.

comme dans ceux qui sont reconnus pour historiques par nos propres missionaires, et sachons d'abord quels sont leurs anciens historiens, et quelle confiance méritent ces historiens.

§. 1. *Authenticité de l'histoire ancienne de la Chine.*

Art. 198. Parmi les différentes parties des arts et des sciences, qui ont été cultivées à la Chine, l'étude de l'histoire a toujours occupé le premier rang; et cette sage monarchie est peut-être la seule où le soin de transmettre à la posterité le souvenir des événemens publics, ait été regardé comme une fonction du Gouvernement. Ce zèle pour la conservation des monumens historiques a produit chez ce peuple un nombre prodigieux d'écrivains; mais dans cette multitude d'ouvrages qu'ils ont laissés, les Chinois distinguent leurs Grandes Annales, dépôt général où sont consignés, par ordre des tems, tous les faits qui concernent leur monarchie, depuis l'époque de sa fondation; histoire authentique, avouée de toute la nation, rédigée de siècle en siècle,

sous les ieux du Gouvernement, et dont le fil non interrompu s'étend presque jusqu'à nos jours. L'autorité de ces annales est irréfragable à la Chine, et les lettrés de cet empire témoignent, pour cette collection, une estime qui tient de la vénération. Instruits des mesures scrupuleuses qui ont été prises, sous chaque dinastie, pour la confection de cette grande histoire, également informés des soins, du travail et des frais immenses qu'elle a coûtés, comme du mérite des grands écrivains qui l'ont successivement continuée ; à portée d'ailleurs de connaître la critique sévère qui dirige le tribunal de l'histoire dans l'examen de tout ce qu'il approuve, ces lettrés croiraient insulter à la raison, et ne devoir admettre aucun principe de certitude historique, s'il formaient quelque doute sur la véracité de ces annales (1).

Je n'ignore pas cependant qu'elles ont trouvé en Europe un grand nombre de contradicteurs ; l'antiquité de cet empire étonne, et

---

(1) Histoire générale de la Chine. Paris 1777, t. 1, p. XXI et XXII de la préface. Discours préliminaire de l'abbé Grosier.

notre orgeuil humilié se persuade avec peine qu'il existe à l'extrémité de l'Asie, un peuple qui observait déjà le cours des astres, qui avait des lois, des arts, des académies, des philosophes, lorsque nous errions encore, en hordes sauvages, dans les forêts de l'Allemagne et du Nord, ou du moins lorsque le silence de notre histoire a autorisé cette assertion. On objecte, et l'on ne cesse de répéter, que l'origine des Chinois, et les premiers tems de leur histoire, sont enveloppés d'une obscurité profonde : mais quand j'admettrais la solidité de cette objection, que peut-il en résulter ? l'origine même des peuples de la France est-elle plus certaine, mieux connue, mieux établie ? n'a-t-elle pas donné lieu à une foule d'opinions contraires, et de sistèmes opposés ? en conclura-t-on que cette incertitude, qui n'affecte que quelques siècles, doit rendre également suspectes la suite et la totalité de notre histoire (1) ?

De semblables ténèbres couvrent le berceau

---

(1) Histoire générale de la Chine. Paris 1777, t. 1, p. XXIX et XXX de la préface. Discours préliminaire de l'abbé Grosier.

de la plupart des grands empires, et cette obscurité répandue sur leur origine, paraît découler de la nature même des établissemens politiques. En effet les sociétés naissantes s'occupent peu du soin d'écrire leur histoire : des besoins plus pressans absorbent toute l'attention du fondateur, et de la nation qui se forme. Des hommes à rassembler, une police, des lois, un gouvernement à établir ; les premiers arts à inventer, des villes à construire, des terres à défricher, des ennemis à combattre : tels sont les objets vers lesquels se tournent d'abord toutes les vues publiques. Ce n'est qu'après plusieurs générations, lorsqu'un peuple a pris sa forme et sa consistance, qu'il songe à rédiger ses fastes. Mais, à cette époque, les rédacteurs se trouvant pour l'ordinaire dépourvus de mémoires sur les premiers tems, et n'ayant d'autre guide, pour en tracer l'histoire, qu'une tradition vague, incertaine et altérée, c'est alors que la crédulité, l'ignorance, l'amour du merveilleux, et le désir d'une origine illustre, enfantent ces sistèmes absurdes de chronologie, ces descendances extravagantes, et toutes ces fictions ridicules.

qu'on lit à la tête des annales de presque toutes les nations (1).

La Chine a aussi ses fables et ses siècles de mithologie, adoptés par le peuple : mais la partie éclairée de la nation, les a toujours distingués des tems historiques, et tous les savans de cet empire s'accordent sur l'époque qui les sépare dans leurs annales : en général j'ose avancer que si quelque histoire ancienne présente des caractères frappans de certitude et d'authenticité, c'est sans contredit celle des Chinois. Quel intérêt peut-on d'abord supposer qu'ils aient eu d'altérer la vérité dans la rédaction de leurs fastes ? Séparés du reste des nations de l'Asie par les barrières naturelles de leur empire, comme par le sistème politique du gouvernement qui leur a toujours interdit toute communication au dehors, ils ne devaient point connaître cette émulation nationale si souvent et peut-être si injustement reprochée aux Egiptiens et aux Chaldéens, qui porte un peuple à s'exalter, pour s'attirer

(1) Histoire générale de la Chine, Paris 1777, t. 1, pag. XXX et XXXI de la préface. Discours préliminaire de l'abbé Grosier.

l'estime et le respect de ses voisins. Leur histoire, écrite avec cette simplicité noble, qui tient aux mœurs des premiers tems, ne paraît avoir eu d'autre objet que l'instruction de la postérité : elle expose les faits sans ornement, et les accompagne quelquefois de réflexions et de maximes morales, qu'on a jugées propres à servir de règles de conduite aux peuples, aux grands et aux rois. Le desir seul de la vérité semble avoir dirigé la plume des historiens Chinois : ils n'affirment point ce qu'ils regardent comme douteux, ils s'arrêtent où les autorités leur manquent, et lorsqu'ils ne s'accordent point entr'eux sur quelque fait, ils proposent les motifs de leur opinion, et laissent au lecteur la liberté de porter son jugement (1).

La sincérité des écrivains Chinois se trouve encore garantie par une formalité qui s'est constamment observée à la Chine dès le commencement de la monarchie (2), et qui pa-

(1) Histoire générale de la Chine. Paris 1777, t. 1, p. XXXI et XXXII de la préface. Discours préliminaire de l'abbé Grosier.

(2) Soui-king-tsié-ki ; Ssé-ma-tsien ; Kong-ngan-

raît excellente pour écarter le mensonge, des fastes d'un peuple (1). Cette formalité consiste à ne rédiger les faits du règne d'un empereur, qu'après l'extinction de sa race entière, ou lorsque le trône a passé dans une autre famille. Pendant le cours d'une dinastie, les historiens publics recueillent chaque jour les faits dont ils sont témoins; ils les inscrivent sur des feuilles volantes; et, sans se communiquer leurs observations les uns aux autres, ils les déposent dans une espèce de coffre, ou bureau, scellé de tous les sceaux de l'empire, et auquel on a pratiqué une ouverture propre à recevoir les papiers que l'on y jette et que les historiographes seuls ont droit d'y jeter. Ce bureau reste inviolablement fermé, tant qu'une même famille impériale subsiste sur le trône; mais lorsqu'une autre

---

koué; Ma-toan-lin, etc.; cités par le père de Mailla, pag. II de sa préface, dans l'histoire générale de la Chine. t. 1, Paris 1777.

(1) Sur les détails de cet établissement très-remarquable, consultez un mémoire sur l'antiquité des Chinois dans les mémoires des missionaires de Pékin. Paris 1777, t. 2, p. 60, dernier alinéa.

la remplace et lui succède, on rassemble ces mémoires, on les confronte, on les discute, et d'après ceux qu'une critique sévère a adoptés, le Gouvernement fait écrire l'histoire de la dinastie qui a précédé (1).

L'amour de la vérité est pour ces historiographes un devoir si inviolable, qu'on les a vus plusieurs fois aimer mieux perdre la vie que de trahir leur conscience. L'an 548 avant l'ère chrétienne, un prince Chinois nommé Tchuang-kong étant devenu passioné pour la femme de Tsoui-chou, général de ses troupes, excita une telle jalousie dans le cœur de cet époux irrité, que Tsoui-chou osa attenter à la vie de son maître, et l'ayant tué, fit reconnaître à sa place un autre prince. Quoique Tchuang-kong ne fût qu'un vassal de l'empire, il avait, comme tous les autres princes, des historiens qui lui étaient particuliers, et qui ne manquèrent pas de consigner sa mort dans leurs fastes, et la cause de cette mort. Tsoui-chou, dépositaire de l'autorité souveraine sous le nouveau prince, en fut instruit par ses es-

---

(1) Histoire générale de la Chine, t. 1, p. XXXII et XXXIII du premier discours préliminaire.

pions ; et comme il ne voulait pas que son crime fut connu de la postérité, il destitua le chef des historiens, qu'il fit mourir, et il disposa de sa place en faveur d'un autre qu'il croyait lui être favorable. Mais il apprit bientôt par ses créatures que le nouvel historiographe, à peine en possession de sa charge, avait repris le récit de tout ce qui s'était passé à cette occasion, et y avait ajouté la mort de son prédécesseur sans dissimuler l'auteur de ce nouveau crime. Tsoui-chou en conçut une telle rage, qu'il fit mettre à mort tous les historiens dont le tribunal était composé. Mais alors ceux qui s'étaient adonnés à l'art d'écrire dans cette principauté firent des plaintes si vives, que Tsoui-chou lui-même reconnut que le parti le plus sage qu'il eût à prendre était de rétablir le tribunal et de le laisser faire (1).

On assure qu'un jour l'empereur Tai-tsong demanda au président du tribunal de l'empire, dont le nom était Tchou-soui-léang, s'il lui était permis de voir ce qu'il avait écrit de lui dans ses mémoires ? « Prince », répondit ce

(1) Histoire générale de la Chine, t. 1, p. III et IV de la préface du père de Mailla.

président, « les historiens du tribunal écri-
» vent les bonnes et les mauvaises actions des
» empereurs, leurs paroles louables ou répré-
» hensibles, et tout ce qui se commet de bien
» ou de mal dans leur administration. Nous
» sommes exacts et irréprochables sur ce point,
» et aucun de nous n'oserait y manquer. Cette
» sévérité impartiale doit être l'attribut essen-
» tiel de l'histoire, si l'on veut qu'elle serve
» de frein aux princes et aux grands, et qu'elle
» les empêche de commettre des fautes. Mais
» je ne sache point qu'aucun empereur jus-
» qu'ici ait jamais vu ce que l'on écrivait de
» lui (1) ».

« Eh quoi », dit l'empereur, « si je ne fe-
» sais rien de bon, ou si je venais à com-
» mettre quelque mauvaise action, est-ce que
» vous, Tchou-soui-léang, vous l'écririez
» aussi ? » — « Prince, j'en serais pénétré de
» douleur ; mais étant chargé d'un emploi
» aussi important qu'est celui de présider le
» tribunal de l'empire, comment oserais-je
» y manquer (2) » ?

(1) Histoire générale de la Chine, t. 1, p. V. de la préface du père de Mailla.

(2) *Id. ibidem.*

Un des membres du tribunal, présent à cette conversation, ajouta : « Tchou-soui-» léang, tout président qu'il est de ce tribu-» nal, ne serait pas le maître de substituer le » mensonge à la vérité; s'il était capable de » cette faute, ses collègues s'élèveraient contre » lui, et ne manqueraient pas de faire men-» tion dans leurs écrits de la prévarication de » leur chef. » — « bien plus », reprit le président, « la demande de Votre Majesté et la » conversation que je viens d'avoir avec elle, » seront infailliblement consignées dans nos » mémoires (1) ».

Des écrivains de ce caractère ne sont-ils pas dignes de foi, et pourrait-on sans une partialité ridicule, refuser à leurs mémoires le plus haut degré d'authenticité (2) ? C'est de toutes ces parties réunies que s'est formé le grand ouvrage connu à la Chine sous le nom de Tong-kien-kang-mou (3), que l'empereur

---

(1) Histoire générale de la Chine, t. 1, p. VI, de la préface du père Mailla.

(2) *Id. ibidem.*

(3) *Id.* p. XXXIII du discours préliminaire.

Kang-hi a fait traduire en tartare (1), et que le père de Mailla a traduit en français. Cette dernière traduction a été imprimée à Paris en 1777 et années suivantes, en dix volumes *in-quarto*. Que les détracteurs de la nation Chinoise imaginent, s'il est possible, des mesures et des moyens plus sages pour assurer la fidélité de l'histoire, et qu'ils nomment un peuple, en Europe, qui puisse produire de meilleures preuves en faveur de la sienne (2)!

Il est vrai que l'empereur Tsin-chi-hoang-ti (3) qui monta sur le trône de la Chine l'an 246 avant l'ère chrétienne, entreprit, on ignore par quels motifs, d'abolir la littérature dans ce pays, et de détruire tous les livres qui ne traitaient ni d'agriculture, ni de médecine, ni de divination : l'usage du papier n'était pas encore connu; on peignait les caractères sur des tablettes ou sur de petites planches de bambou, ce qui rendait le volume des moindres écrits très-considérable, et par consé-

(1) Histoire générale de la Chine, t 1, p. VI de la préface du père Mailla.

(2) *Id.* p. XXXIII du discours préliminaire.

(3) *Id.* p. VI de la préface.

quent très-difficile à cacher. Tsin-chi-hoang-ti (1), à son aversion près pour les lettres, était un grand prince ; ce fut lui qui entreprit et qui acheva l'ouvrage de cette fameuse muraille qui met la Chine à couvert de l'invasion des Tartares de l'occident. Son habileté et sa fermeté étaient égales, et il vint à bout d'exécuter son projet de suppression de tous les anciens livres ; c'est un fait dont nous avons maintenant quelque peine à concevoir la possibilité, mais qu'il n'est pas permis de révoquer en doute ; car il est attesté par tous les écrivains Chinois, et par ceux-là même qui vivaient un siècle après l'incendie de ces livres (2). Aussi je n'entreprends nullement de le contester ici.

Mais trois ans après la mort de Tsin-chi-hoang-ti, l'empire passa à une nouvelle famille, celle des Hans, qui commença l'an 206 avant l'ère chrétienne. Caotzé, fondateur de cette famille, et les princes ses successeurs,

---

(1) M. Fréret écrit Tsine Tchi Hoamti. J'ai préféré l'ortographe du père de Mailla.

(2) Mémoire de l'Académie des Inscriptions. Paris 1736, t. 10, p. 381 et 382. Mémoire de Fréret.

affectèrent une conduite toute opposée à celle de Tsin-chi-hoang-ti ; ils protégèrent les Lettres, et favorisèrent ceux qui les cultivaient (1). Ainsi le tort irréparable que leur prédécesseur avait fait au commencement de l'histoire Chinoise en fesant brûler les livres, fut au moins adouci. Les soins que l'on se donna sous les Hans procurèrent des matériaux pour faire connaître d'une manière indubitable l'antiquité de cet empire, la splendeur et l'étendue à laquelle il est parvenu, et les règles admirables de son gouvernement. Afin que l'on puisse juger du degré de confiance que mérite cette histoire, je vais détailler les pièces dont elle est composée ; comment les commencemens en ont été réparés, et quels sont les auteurs qui nous l'ont transmise (2).

---

(1) Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Paris 1736, t. 10, p. 382. Mémoire de M. Fréret.

(2) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. VI et VII de la préface du père de Mailla.

§. 2. *Examen critique des historiens Chinois, jusqu'à Ssé-ma-tsien.*

Art. 199. Suivant la tradition constante des Chinois, l'histoire, depuis Fo-hi (1), fondateur de leur empire, jusqu'à l'empereur Chun inclusivement, était comprise dans les livres *San-fen*, et *Ou-tien*. Le *San-fen* n'était autre chose que l'histoire des trois premiers empereurs Fo-hi, Chin-nong et Hoang-ti; elle comprenait leurs instructions et leur manière de gouverner. Le *Ou-tien* renfermait l'histoire de cinq princes qui lui ont succédé immédiatement, Chao-hao, Tchuen-hio, Ti-ko, Yao, et Chun (2).

Le livre San-fen est absolument perdu, on ne sait quand ni comment; il n'en reste que le seul nom et la tradition. La plus grande partie du livre Ou-tien est également perdue. On n'en possède plus qu'un fragment fort im-

(1) Le père de Mailla écrit Fou-hi. J'ai préféré l'ortographe du père Gaubil et de M. de Guignes.

(2) Kong-ngan-koué; Ssé-ma-tsien; Soui-king-tsié-tchi; Tchao-chi; Ma-toan-lin, etc.; cités par le père de Mailla, p. VII de sa préface.

parfait, concernant les règnes de Yao et de Chun, qui se trouve à la tête du Chou-king (1).

L'histoire des trois familles qui sont venues ensuite, les Hia, les Chang, et les Tcheou, jusqu'à Confucius (2), s'était assez bien conservée; mais elle périt dans l'incendie dont j'ai déjà parlé, et nous en serions entièrement privés, sans la précaution que ce prince des philosophes Chinois avait prise d'en faire un long extrait dans l'ouvrage connu sous le nom de Chou-king (3).

Tsin-chi-hoang-ti, qui dans la suite fit brûler les livres, n'était pas dans l'intention d'épargner celui-ci, dont la morale condamnait si fort sa conduite. Il crut que la sévérité des maximes qui y étaient répandues n'était bonne qu'à perpétuer le trouble, et qu'elle avait été la principale cause des guerres sanglantes, qui avaient si long-tems déchiré l'em-

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. VII et VIII de la même préface. Je suis encore l'ortographe du père Gaubil. Le père de Mailla écrit Chu-king.

(2) On trouvera ci-après à l'article 278, des détails historiques sur Confucius.

(3) *Id.* p. VIII.

pire. Ce ne fut qu'environ soixante ans après l'incendie des livres, et sous l'empereur Hiaouen-ti, que l'on pensa à rétablir cette perte (1).

A cette époque, la liberté rendue aux lettres, permit aux savans de donner tous leurs soins à faire revivre l'ancienne histoire, et principalement les cent chapitres qui composaient le Chou-king; mais quelques recherches qu'ils fissent, ils ne purent jamais en recouvrer un exemplaire (2).

Les lettrés de ce tems-là, comme ceux d'aujourd'hui, n'étaient pas censés connaître un livre, s'ils ne le savaient par cœur, de manière à pouvoir le réciter imperturbablement d'un bout à l'autre. On s'adressa à un certain Fou-seng de Tsi-nan, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, et dont la naissance avait conséquemment précédé l'incendie des livres, d'environ trente ans (3).

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. VIII. Le père de Mailla cite Ssé-ki; Tong-kien; Tong-kien-kang-mou; Han-chu.

(2) *Id.* p. VIII et IX.

(3) *Id.* p. IX. Le père de Mailla cite Han-chu; Ssé-ki; Kong-ngan-koué; Kong-yng-ta; Ma-toan-lin, etc.

Fou-seng était homme de lettres, habile surtout dans la connaissance des livres de Confucius, dont il avait eu soin de cacher un exemplaire, lorsque Tsin-chi-hoang-ti les fit brûler; mais il l'avait perdu ensuite dans les guerres qui s'étaient élevées sous ce prince (1).

Fou-seng avait la mémoire heureuse; cependant, quoiqu'il sût le Chou-king par cœur, jamais il n'avait osé l'écrire, pour ne pas s'exposer à la rigueur de la loi. Tout ce qu'il avait pu faire, avait été de s'en rafraîchir la mémoire en le récitant souvent, dans l'espérance qu'il viendrait un tems plus favorable, où il aurait la liberté d'écrire enfin ce livre précieux et de le transmettre à la postérité (2).

L'édit fut révoqué. Dans le dessein que l'on eut de rétablir le Chou-king, on jeta les ieux sur Fou-seng, dont la mémoire était connue; mais il était éloigné de la Cour où les plus habiles lettrés s'étaient rassemblés, et de plus il était accablé sous le poids de quatre-vingt-dix

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. IX. Il cite Kong-ngan-koué; Ma-toan-lin; Tchao-chi; Hiong-ssé-ly.

(2) *Id.* p. IX et X.

ans passés, qui ne lui permettaient pas d'entreprendre un long voyage. Cette difficulté n'arrêta pas; on députa Tchao-tso, officier du tribunal de l'histoire, avec ordre d'en tirer tout ce qu'il pourrait (1).

Lorsque Tchao-tso arriva à Tsi-nan, et qu'il eut dit à Fou-seng le sujet de sa mission, ce vieillard voulut aussitôt écrire lui-même ce que la fidélité de sa mémoire lui fournirait; la faiblesse de ses mains ne le lui permit pas. Tchao-tso voulut écrire sous sa dictée; mais Fou-seng articulait si mal, que Tchao-tso ne l'entendait qu'à moitié, et perdait la plupart des choses qu'il disait (2).

Fou-seng ne se rebuta pas; il avait une jeune fille qu'il fit venir pour lui servir d'interprète, et en effet, elle répéta à Tchao-tso tout ce que disait son père, et Tchao-tso avait

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. X. Il cite Soui-king-tsié-chi; Kong-ngan-koué; Tchao-chi; Ma-toan-lin; Hiong-ssé-ly.

(2) *Id.* p. X. et XI. Il cite Kong-ngan-koué; Kong-yng-ta; Soui-king-tsié-chi; Tchao-chi; Ma-toan-lin; et Hiong-ssé-ly.

soin

soin d'écrire. Ce fut de cette manière que l'on recouvra jusqu'à vingt-neuf articles ou livres du Chou-king, que Fou-seng, en les récitant ne divisa qu'en vingt-cinq, ayant réuni ensemble les livres Yao-tien et Chun-tien, de même que le livre Y-tsi, avec les livres Kao-yao-mou et Poan-keng; il avait réuni encore en un seul article les livres Kang-ouang-tchi-kao et Kou-ming, qui devaient être distingués comme on le reconnut dans la suite, ainsi que je le dirai bientôt. Mais pour le moment, ce fut là tout ce que l'on put tirer de la mémoire de Fou-seng (1), et c'était beaucoup.

Ces vingt-neuf articles ou livres eurent d'abord une grande vogue parmi les lettrés; chacun s'empressa de les avoir, et plusieurs les apprirent par cœur. Cependant, eu égard à l'âge avancé de Fou-seng, et à la manière dont ce qu'il avait dit, était parvenu à Tchao-tso, beaucoup de lettrés n'accordaient qu'une médiocre confiance à ce rétablissement du Chou-king, lorsque, par un bonheur inespéré, on

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. X et XI. Il cite Kong-ngan-koué; Kong-ing-ta; Soui-king-tsié-chi; Tchao-chi; Ma-toan-lin; et Hiong-ssé-ly.

en trouva un exemplaire dans le tems où l'on s'y attendait le moins, sous le règne de l'empereur Han-ou-ti, cent trente deux ans avant l'ère chrétienne : voici comment (1).

Kong-ouang, prince de Lou, dans les états duquel était la famille de Confucius, pénétré d'une estime particulière pour la mémoire de ce philosophe, voulut faire rebâtir sa maison d'une manière qui lui fît honneur ; dans ce dessein, il ordonna de détruire l'ancienne : on trouva dans l'épaisseur d'un vieux mur plusieurs livres qui y avaient été cachés du tems de la proscription, et entr'autres un exemplaire du Chou-king, ainsi que le *Lun-yu* ou livre des sentences, le *Hiao-king* ou Traité de l'obéissance filiale, tous ouvrages du philosophe Confucius, à la famille duquel le prince Kong-ouang les fit remettre (2).

Quoique ces livres fussent en partie rongés

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, pag. XI et XII. Il cite Kong-ngan-koué ; Kong-ing-ta ; Ma-toan-lin ; et Hiong-ssé-ly.

(2) *Id.* p. XII. Il cite les quatre auteurs que je viens de nommer, et de plus Soui-king-tsié-tchi et Tchao-chi.

des vers, et d'ailleurs écrits en caractères *Ko-teou-ouen*, ou anciens, qu'on ne connaissait presque plus alors, cette heureuse découverte fit espérer à Kon-ngan-koué, neveu à la onzième génération de Confucius, qu'avec les connaissances qu'il avait, et aidé des vingt-cinq chapitres dictés par Fou-seng, il pourrait, secondé par d'habiles gens, venir à bout de déchiffrer ce qui restait dans cet exemplaire (1).

Kong-ngan-koué, dès sa plus tendre jeunesse, avait beaucoup cultivé les lettres, et s'était surtout appliqué à l'étude des caractères anciens ; comme il remplissait alors à la Cour de l'empereur Han-ou-ti, un poste distingué, où son mérite l'avait élevé, il eut recours à ce prince, pour engager, par son autorité, les gens habiles dans la connaissance des caractères Ko-teou-ouen, à se rendre à la Cour, afin de l'aider à déchiffrer les livres que l'on avait recouvrés. Han-ou-ti donna ses ordres en conséquence, et ils attirèrent à la Cour un grand nombre de lettrés (2).

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1. p. XII et XIII.

(2) *Id.* p. XIII. Il cite les six historiens précédemment nommés, et ajoute un etc.

Leur première opération fut de collationer les vingt-cinq articles ou livres de Fou-seng avec l'exemplaire retrouvé, et l'on s'assura de la fidélité de la mémoire de Fou-seng ; on ne trouva de différence qu'en ce que de vingt-neuf chapitres ou livres, il n'en avait fait que vingt-cinq comme je viens de le dire. Sûrs de ces vingt-neuf chapitres, ils profitèrent des connaissances qu'ils avaient acquises dans ce travail préliminaire, pour examiner le reste de l'exemplaire trouvé, et ils parvinrent à déchiffrer vingt-neuf autres livres, ce qui, avec les vingt-neuf premiers, forma les cinquante-huit livres ou articles dont est composé le Chou-king (1).

Cette découverte précieuse pour l'histoire, donna une connaissance suffisante des tems, à compter depuis le règne d'Yao (l'an 2357 avant l'ère chrétienne) jusqu'à l'époque à laquelle Confucius a commencé son Tchun-tsiou, et dès lors on conçut l'espérance de rétablir cette ancienne histoire, sinon dans toute sa perfection, du moins par rapport aux faits

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XIII et XIV.

chronologiques en remontant jusqu'à Foù-hi le fondateur de l'empire (1).

Le Tchun-tsioù de Confucius, qui commence à-peu-près où finit le Chou-king, contient sous le nom d'histoire de la principauté de Lou, des espèces de fastes de l'empire, et parle des guerres qui régnaient alors entre les différens princes tributaires dont il était composé. Il enseigne aux princes et aux officiers, disent les Chinois, la conduite qu'ils doivent tenir, les vertus qu'ils doivent pratiquer, et les vices qu'ils doivent éviter (2).

Tso-kieou-ming occupait une place dans le tribunal de l'histoire; Confucius avait pour lui une telle estime, qu'il ne fesait pas difficulté de dire qu'il n'estimait que ce qu'approuvait Tso-kieou-ming. Ce même Tso-kieou-ming examina le Tchun-tsiou, et en parla avec éloge; mais cet ouvrage lui parut trop laconique, ce qui le détermina, en observant le même ordre que Confucius, à publier l'histoire du tems dans toute son étendue, sous le

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XIV.

(2) *Id.* p. XIV et XV.

titre de commentaire du Tchun-tsiou, histoire qu'il continua de même au-delà du tems auquel elle s'arrêtait sous le nom de Koué-yu (1).

Cette histoire, ou, si l'on veut, ce commencement de Tso-kieou-ming, si estimé des Chinois qu'à peine ils osent le contredire, eut un sort plus heureux que le Chou-king et les autres livres anciens qu'on n'a pu recouvrer qu'en partie. Tso-kieou-ming, avant de mourir, le laissa entre les mains de Lou-chin. Lou-chin le remit à Ou-ki; de Ou-ki il passa à Tsé-ki, d'où il vint à Tou-tsiao, et de Tou-tsiao, par Yu-king et par Sun-king à Tchang-tsang, qui vivait sous les Han. Hien-ouang, prince de Ho-kien, chez qui on le trouva lorsque l'on vint à rétablir les livres, le tenait de Tchang-tsang, et ce trésor historique fut sauvé de l'incendie. C'est principalement aux soins que Sun-king, le huitième des dépositaires que je viens de nommer, avait pris pour le

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XV. Il cite Soui-king-tsié-tchi; Kong-ngan-koué; Kong-ing-ta; Tchao-chi; Ma-toan-lin; Hiong-ssé-ly; et Lun-yu; en fesant deux fautes d'ortographe que je corrige.

cacher, que la postérité en eut l'obligation (1).

L'empereur Han-ou-ti, qui estimait beaucoup les gens de lettres, avait fait publier un ordre pour rassembler auprès de sa personne les plus habiles gens de l'empire avec promesse de leur donner de l'emploi, et d'avoir soin de leur famille. Ainsi lorsque l'on eut rétabli une partie du Chou-king, qui, joint au Tchun-tsiou et aux commentaires de Tso-kieou-ming, sur ce livre, donnait une si belle partie de l'histoire, il ne désespéra pas de la rétablir entièrement (2).

Pour remplir son dessein, il fit publier qu'on eût à lui porter tous les mémoires qu'on en aurait, avec promesse d'une récompense digne de lui. Il fit faire des recherches exactes dans les familles dont les ancêtres avaient été employés dans les tribunaux de l'histoire, et composa une académie des plus habiles gens de ce tems-là en fait d'histoire, où tous ces

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XV et XVI. Il cite Kiong-ssé-ly.

(2) *Id.* pag. XVI. Il cite Ssé-ki; Tong-kien-kang-mou; Han-ki; Hoang-fou-mi; et Ma-jong.

mémoires furent examinés avec une critique sévère (1).

Après cet examen, l'empereur à qui on présenta les mémoires dont ces lettrés avaient fait choix, les remit à Ssé-ma-tan, qu'il nomma président du tribunal de l'histoire, avec ordre d'en faire la rédaction définitive (2).

Comme le Tchun-tsiou, les commentaires de Tso-kieou-ming, et son Koué-yu, formaient une suite du Chou-king, tout ce que fit Ssé-ma-tan, fut de ranger ces ouvrages selon l'ordre des tems, après quoi il employa les mémoires historiques des différens états qui avaient disputé entr'eux la monarchie de la Chine. Ce fut ainsi qu'il commença à composer son histoire, qu'une mort prématurée l'empêcha d'achever. Il en laissa la gloire à son fils Ssé-ma-tsien, à qui il avait communiqué ses mémoires et son plan (3).

Ssé-ma-tsien avait hérité de ses connaissan-

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XVI et XVII.

(2) *Id.* p. XVII.

(3) *Id. ibid.* Il cite Ouang-chi-kiun; Ma-jong; Hoang-fou-mi; Kong-ngan-koué; Ma-toan-lin.

ces, et fut honoré après lui de l'emploi de président du tribunal de l'histoire, avec ordre de continuer son travail. Il revit tous les mémoires que l'on avait remis à son père ; et y trouvant solidement établis les tems depuis l'ancien empereur Hoang-ti jusqu'à Yao, dont il ne doutait pas, il commença par là son histoire. Il suivit les vues de Ssé-ma-tan, et la continuant jusqu'au commencement des Han, il forma un corps d'histoire sous le nom de *Ssé-ki* ou mémoires historiques ; ouvrage immortel qui lui valut dès lors le glorieux titre de Restaurateur de l'histoire, qu'on lui donne encore aujourd'hui (1).

L'ardeur qui se répandit alors parmi les Chinois pour le rétablissement de l'histoire ancienne, fut d'un grand secours à ceux qui en étaient chargés. Mais il en résulta aussi un inconvénient ; on vit éclore quantité d'ouvrages, productions de la jalousie et de l'erreur (2).

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XVII et XVIII. Il cite Soui-king-tsié-tchi ; Ouang-chi-kiun ; Hoang-fou-mi ; Ma-jong ; Ma-toan-lin.

(2) *Id.* p. XVIII.

Kia-y s'empressa de recueillir tous les mémoires qu'il put recouvrer sur Tsin-chi-hoang-ti et sa dinastie qui subsista si peu de tems. Il en composa une histoire qu'il se hâta de publier avant que le Ssé-ki de Ssé-ma-tsien parût ; elle fut très-bien reçue du public (1).

Lieou-kiang ne voulut point entrer en concurrence avec Ssé-ma-tsien ; il s'attacha à faire l'histoire des femmes illustres, qui eut le plus grand succès. La préface qu'il mit à la tête de cet ouvrage, enleva surtout l'approbation générale des savans. Il y déclamait avec beaucoup de vivacité contre certains petits auteurs imbus de la doctrine ridicule des Tao-ssé, qui venaient de falsifier les commencemens de l'histoire, en y mêlant ce qu'il appela leurs revêries extravagantes. Peut-être ne sera-t-on pas fâché d'apprendre ce que débitaient ces disciples de Lao-tsé, sur les tems purement mithologiques et antérieurs à l'histoire (2). Quoique la mithologie Chinoise n'ait pas les

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, p. XVIII et XIX.

(2) *Id.* p. XIX.

mêmes garanties que son histoire, elle mérite cependant d'être connue, quand ce ne serait que pour la comparer aux fables des autres peuples. Celles-ci me paraissent évidemment dérivées de celles des Indiens. Il est naturel que les Chinois ayant perdu par l'incendie de leurs anciens livres, la trace de leurs vieilles traditions, aient eu recours à celles de leurs voisins.

§. 3. *Mithologie de la Chine.*

Art. 200. Si l'on ne connaissait pas les prétentions des Indiens (*art.* 159), dont la quatrième époque date d'environ seize mille ans, on pourrait être surpris de celles des Chinois, qui, tout exagérées qu'elles sont, ne s'élèvent pas aussi haut. Il en est de même des observations astronomiques des Indiens que M. Bailli fait remonter à l'an 3102 avant l'ère chrétienne (1), tandis que les règles informes données par Fou-hi pour mesurer l'année, ne datent, ainsi qu'on le verra dans la suite, que de l'an 2857 avant cette même ère.

(1) Traité de l'astronomie Indienne. Paris 1787. Discours préliminaire, p. XXXIV.

Quoi qu'il en soit, selon les Bonzes Tao-ssé, la Chine a été gouvernée par un grand nombre de princes pendant plusieurs millions d'années. A Poan-kou, autrement Hœn-tun, qui, selon leur sistème, paraît avoir été le premier homme, succédèrent Tien-hoang, Ti-hoang, et Gin-hoang. Tien-hoang eut treize successeurs, et Ti-hoang, onze, qui régnèrent chacun dix-huit mille, en tout par conséquent 432000 ans. Tout le reste est partagé en dix périodes qu'ils appellent *Ki*, et Sin-hoang paraît à la tête du premier Ki, c'est-à-dire, de la première période. On n'a point osé marquer en particulier la durée de chaque période (1). Mais ces dix périodes ou révolutions de tems sont regardées par les Tao-ssé comme le fondement incontestable de leur sistème, et ils s'efforcent d'en établir la réalité dans plusieurs livres qu'ils ont eu soin de répandre, afin d'insinuer leurs erreurs

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou, par de Mailla. Paris 1777, tome 1, tableau en regard de la page 1. On y trouvera le tableau chronologique de toutes les dinasties, mais seulement en commençant par Fou-hi.

(1) ou du moins leurs opinions. Car il serait peut-être téméraire de les juger sur le rapport de nos missionaires, et si l'on fait attention aux Saros des Chaldéens, dont la trace subsiste dans les dix patriarches que la Genèse place avant le déluge, peut-être ne méprisera-t-on pas autant ces anciennes traditions défigurées par les récits des poëtes à qui seuls nous en devons la conservation.

Dans un de ces ouvrages publiés par les Tao-ssé, dont le titre est *Tchun-tsiou-hoei*, ils prétendaient que depuis le commencement du monde jusqu'au tems qu'un certain animal extraordinaire appelé *Ki-lin*, parut, il s'était écoulé trois millions deux cens soixante seize mille ans, qu'ils divisaient en dix âges, composés de soixante dix mille six cens siècles, et qu'ils déterminaient à leur fantaisie. Les noms de ces dix âges ou *Ché-ki*, étaient 1°. Kieou-teou ; 2°. Ou-long ; 3°. Ché-ti ; 4°. Ho-lo ; 5°. Lien-tong ; 6°. Siu-min ; 7°. Sieou-

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou, par de Mailla. Paris 1777, tome 1, préface du père de Mailla. p. XIX.

fey ; 8°. Hoei-ti ; 9°. Tchen-tong ; 10°. Sou-y (1).

Une autre production de cette même secte, dont l'auteur s'appelait Hoang-ya, ne comptait depuis le commencement du monde que deux millions sept cens soixante mille ans jusqu'au Ki-lin, qu'il divisait en dix âges ou Ché-ki, dont la durée était égale, et par conséquent de deux cens soixante seize mille ans chacune, et auxquelles il donnait les mêmes noms de Kieou-teou, Ou-long, Ché-ti, Holo, etc. (2).

Un troisième de ces Tao-ssé, dont le livre avait pour titre Tchun-tsiou-yuen-min-pao, comptait comme le premier, 3 millions 276000 ans, depuis le commencement du monde jusqu'au tems du Ki-lin ; mais il ne prétendait pas, comme les autres, que ce nombre d'années eût précédé Hoang-ti (3).

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou, par de Maiila. Paris 1777, tome 1, p. XIX. et XX. Il cite Kong-ing-ta ; Ssé-ki ; Tchun-tsiou-hoei.

(2) *Id.* p. XX. il cite seulement Kong-ing-ta.

(3) *Id. ibidem.*

Il divisait tous ces tems immenses en dix âges ou Ché-ki ; car c'était, comme on l'a dit, un point fondamental de leur secte ; mais il prétendait que ces dix âges devaient être partagés entre différentes dinasties qui s'étaient succédées les unes aux autres, et dont la durée avait été différente ; par exemple, il prétendait que pendant la période Kieou-teou, avaient régné neuf princes ou empereurs ; il en comptait cinq dans la période Ou-long ; cinquante-neuf dans la période Ché-ti ; trois dans Ho-lo, etc. (1).

Ces dix âges ou Ché-ki, qu'ils prétendaient avoir commencé avec le monde, ne donnaient pas encore le commencement des tems, puisqu'ils avaient été précédés par certains Tien-hoang-chi au nombre de treize, ou suivant d'autres, de douze, qui s'étaient succédés et avaient vécu chacun dix-huit mille ans ; aux Tien-hoang-chi avaient succédé les Ti-hoang-chi au nombre de onze, qui avaient pareillement vécu chacun dix-huit mille ans. Enfin,

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou, par de Mailla. Paris 1777, tome 1, p. XXI. Il cite Kou-ing-ta ; Kang-kien ; Yuen-miu-pao.

aux Ti-hoang-chi, avaient succédé les Gin-hoang-chi au nombre de neuf, qui n'avaient rempli en tout qu'un espace de 45600 ans ; quelques-uns voulaient les faire antérieurs aux dix âges ou Ché-ki ; d'autres les confondaient avec les neuf princes qui avaient régné dans la première période, appelée Kieou-teou (1).

Toutes ces contradictions firent regarder les récits des Tao-ssé comme des rêveries révoltantes, et allumèrent le zèle de plusieurs lettrés qui se donnèrent la peine de les réfuter. Mais les *San-hoang*, c'est-à-dire, les trois souverains Tien-hoang-chi, Ti-hoang-chi et Gin-hoang-chi, ne laissèrent pas de faire naître quelques incertitudes, relativement à une tradition qui prétendait que les San-hoang ou trois souverains, et les Ou-ti ou cinq empereurs, avaient été les premiers princes de la Chine, et ces incertitudes produisirent des disputes même parmi les savans d'alors, qui regardaient comme fabuleuses les

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou, par de Mailla. Paris 1777, tome 1, p. XXI et XXII. Il cite les trois mêmes histoires.

traditions sur lesquelles se fondaient les Tao-ssé (1).

Il en était fait mention dans le Tcheou-li, chapitre Siao-ssé-ché-tchang, livre qui ne laisse pas d'être d'une grande autorité, quoiqu'il ne soit pas mis au rang des livres canoniques. D'ailleurs Tso-kieou-ming parlait dans ses commentaires sur le Tchun-tsiou, des livres San-fen et Ou-tien qu'on disait être l'histoire des San-hoang et des Ou-ti; or comme les deux premiers livres du Chou-king portaient le nom de *Tien* (Yao-tien, Chun-tien), Yao et Chun étaient donc deux de ces Ou-ti ou cinq empereurs, d'où Kong-nga-koué et la plupart des habiles gens concluaient que Fou-hi, Chin-nong et Hoang-ti étaient les San-hoang; et Chao-hao, Tchuen-hio, Ti-ko, Yao et Chun étaient les Ou-ti (2).

D'autres, dont Ssé-ma-tsien paraît avoir adopté le sentiment, admettaient Hoang-ti,

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou, par de Mailla. Paris 1777, tome 1, p. XXII.

(2) *Id.* p. XXII et XXIII. Il cite Kong-ngan-koué; Tong-kien-kang-mou; Kong-ing-ta.

Tchuen-yo, Ti-ko, Yao et Chun pour les Ou-ti; et Soui-gin-chi, Fou-hi et Chin-nong pour les San-hoang (1).

Un troisième sentiment, fondé sur ce que Confucius dit, dans son *Kia-yu*, que les princes qui ont gouverné l'empire, ont commencé à Fou-hi à prendre le nom de *Ti* ou d'empereur, et sur ce que le même Confucius dit, dans ses commentaires sur l'Y-king, qu'anciennement Fou-hi gouverna la Chine; que Chin-nong lui succéda, et qu'après eux Hoang-ti, Yao et Chun occupèrent successivement le trône; un troisième sentiment, dis-je, est qu'il n'y a pas lieu de douter que ces princes n'aient été les Ou-ti ou cinq empereurs, et qu'on peut admettre Tien-hoang-chi, Ti-hoang-chi et Gin-hoang-chi comme trois chefs qui auraient gouverné avant Fou-hi, en retranchant les absurdités qu'en disaient les Tao-ssé (2).

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou, par de Mailla. Paris 1777, tome 1, p. XXIII.

(2) *Id.* p. XXIII et XXIV. Il cite Kong-ing-ta; Tong-kien-kang-mou; Ou-tchuang-hou.

Lieou-ju, qui vivait sous la grande dinastie des Song, fut surpris qu'une pareille question eût occupé tant d'habiles gens ; « Où trouve-t-» on », dit-il, « dans les King, dans les livres » de Confucius, les mots de *San-hoang* et » de *Ou-ti* ? Ce philosophe, dans ses com» mentaires sur l'*Y-king*, parle de Fou-hi, de » Chin-nong, de Hoang-ti, de Yao, et de » Chun ; mais il n'y parle ni de trois, ni de » cinq. S'il dit dans son Kia-yu que Fou-hi » a été le premier qui ait porté le nom de *Ti*, » il veut faire entendre par-là, non que ce » prince a été le premier des Ou-ti, mais » qu'il a été le premier empereur de la Chine. » Il est surprenant », ajoute-t-il, « que d'aussi » habiles gens qu'étaient les lettrés des Tsin » et des Han, n'aient pas fait attention à la » source empoisonnée où ces San-hoang et » ces Ou-ti ont pris naissance : ne sont-ce » pas Tchuang-tsé et Liei-tsé, qui, dans les » rêveries qu'ils ont publiées sur la détestable » doctrine de Lao-tsé, en ont parlé les pre» miers comme d'une tradition, quoiqu'elle » n'eût de fondement que dans leurs cer» veaux creux ? Qui, avant eux, en a parlé ? » Si ces savans s'étaient donné la peine de re-

» monter à la source, ils auraient vu que ces
» San-hoang et ces Ou-ti, étaient des êtres
» purement imaginaires, qui n'avaient jamais
» eu d'existence dans le monde (1) ».

Quoi qu'il en soit de cette dispute que je n'entreprendrai pas de terminer, il nous doit suffire, pour la garantie de l'histoire, que Confucius nous ait assuré dans ses commentaires sur l'Y-king, que Fou-hi gouverna l'empire de la Chine, et après lui Chin-nong auquel succéda Hoang-ti : qu'il dise dans le Kia-yu, en parlant à son disciple Tsai-ngo, que Chao-hao, Tchuen-hio et Ti-ko ont successivement régné en Chine entre Hoang-ti et Yao. Les Koua de l'Y-king, attribués de tout tems à Fou-hi sans la moindre contradiction, l'Herbier attribué à Chin-nong, et le traité du Pouls de Hoang-ti, ouvrages que Tsin-chi-hoang-ti avait voulu que l'on épargnât, confirment trop puissamment l'existence de ces princes pour qu'on les retranche de l'histoire; mais on ne les rétablit pas sitôt; car

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou, par de Mailla. Paris 1777, tome 1, p. XXIV et XXV. Il cite le Tong-kien-kang-mou.

on s'en tint pendant quelque tems au Ssé-ki de Ssé-ma-tsien, qui ne commençait son histoire qu'à l'empereur Hoang-ti, et laissait à d'autres le soin de remonter jusqu'à l'origine de la nation (1). Je vais donc m'occuper de ces historiens, et je reviendrai ensuite sur l'ancienne mithologie des Chinois qui m'a paru mériter quelques nouveaux détails.

§. 4. *Des historiens Chinois postérieurs à Ssé-ma-tsien, c'est-à-dire, à l'ère chrétienne.*

Art. 201. Ce ne fut que sous le règne de Han-ming-ti, monté sur le trône l'an 58 de l'ère chrétienne (2), que Pan-piao, chef du tribunal de l'histoire, fut chargé de suppléer à ce qui manquoit à la tête du Ssé-ki, et d'en donner la continuation jusqu'au rétablissement de la famille des Han, par Kouang-ou-ti son prédécesseur. Pan-piao, qui savait que Hien-ouang, prince de Ho-kien, avait rassemblé d'excellens mémoires, voulut en

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou, par de Mailla. Paris 1777, tome 1, p. XXV et XXVI.

(2) *Id.* t. 3, p. 347.

avoir la communication avant de commencer (1).

Hien-ouang, qui vivait sous l'empereur Han-ou-ti, était un prince passioné pour les sciences, et surtout pour l'antiquité; soins, peines, or, argent, soieries, il n'omit rien pour decouvrir ce qui pouvait subsister encore des anciens, et surtout pour acquérir les livres qui s'étaient conservés chez les princes de la famille de Chi-hoang-ti, et chez ceux qui avaient été chargés de leur histoire; Hien-ouang se procura plus de cinq mille volumes excellens (2).

Il ne fut pas difficile à Pan-piao, avec l'ordre de l'empereur, d'obtenir ce secours, qui, joint aux mémoires que Ssé-ma-tsien avait eus entre les mains, lui fournirent des matériaux suffisans pour remplir le vide du Ssé-ki; mais la mort l'interrompit pendant qu'il y travaillait, et suspendit l'ouvrage jusqu'à l'empereur

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, préface du P. de Mailla, p. XXVI. Il cite Kong-ing-ta; et Ma-toan-lin.

(2) *Id.* pag. XXVI et XXVII. Il cite Ssé-ki, Han-chu, Tong-kien-kang-mou.

Han-tchang-ti successeur de Han-ming-ti, qui mit Pan-kou, fils de Pan-piao, à la tête du tribunal de l'histoire, et le chargea de continuer le travail de son père (1).

Pan-kou s'était appliqué, dès sa plus tendre jeunesse, à la connaissance de l'histoire; il avait lu avec soin tous les mémoires qui étaient entre les mains de son père, et était devenu sans contredit le plus habile homme de l'empire pour cette partie. Il ne voulut cependant pas travailler seul à cet ouvrage; il s'associa Tchin-tsang, Yu-mey, Nong-ki et autres membres de son tribunal, avec lesquels il fit un examen critique de tout ce qui avait été fait jusque-là; suppléa à ce qui manquait à la tête de l'histoire, et fit quelques légers changemens. Il avait dessein de continuer l'ouvrage jusqu'à Kouang-ou-ti, fondateur des Han orientaux, l'an 24 de l'ère chrétienne. Mais la mort enleva Pan-kou, et fit différer l'exécution de cette entreprise (2).

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XXVII. Il cite Han-tchi; Ma-toan-lin.

(2) *Id.* p. XXVII et XXVIII. Outre ces deux historiens, il cite Kong-ing-ta.

L'empereur Han-ho-ti, qui succéda à Han-tchang-ti, l'an 89 de l'ère chrétienne, âgé seulement de dix ans, aimait naturellement les lettres; ce jeune prince ne négligea pas l'histoire, qu'il regardait comme nécessaire pour apprendre à bien gouverner (1).

Sous son règne, la savante Tsao-ta-kou jouissait de la plus grande réputation; elle était fille de Pan-piao, et sœur de Pan-kou, qui l'avait donnée en mariage à Tsao-chi-chou: cette femme d'un esprit rare, d'une pénétration surprenante, et d'une mémoire surtout à qui rien n'échappait, s'était adonnée à l'étude dès sa plus tendre jeunesse; elle était devenue une des plus savantes personnes de son siècle, et celle qui écrivait avec le plus de politesse. On lit encore aujourd'hui avec plaisir ses pièces d'éloquence (2).

Han-ho-ti, persuadé qu'il ne pouvait mettre les ouvrages de Pan-kou en de meilleures mains, la chargea de la révision et de l'édi-

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XXVIII.

(2) *Id. ibidem.* Il cite Ouang-chang; Yang-yong; Tchao-chi; Ma-toan-lin.

tion,

tion, avec un ordre précis d'achever incessamment cet ouvrage (1).

Cette savante, familiarisée avec ces mémoires, avait vu tout ce que Pan-kou son frère avait écrit, et y avait eu même quelque part. Elle ne fit que corriger quelques légères fautes de chronologie échappées à Pan-kou, mit en ordre les mémoires authentiques du tribunal de l'histoire, et présenta cet ouvrage à l'empereur, qui, après l'avoir fait examiner par un tribunal établi exprès, le fit imprimer sous le titre de Si-han-chu, ou histoire des Han occidentaux, pour distinguer ces Han de ceux qui depuis le rétablissement de leur dinastie par Kouang-ou-ti, avaient transféré leur cour à Lo-yang (Honan-fou, à l'orient de Tchang-ngan), où leurs prédécesseurs tenaient la leur, et qu'on appelait pour cette raison les Han orientaux (2).

Plusieurs habiles gens de ce tems-là, jaloux de la gloire qu'une femme leur enlevait, se

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, p. XXIX.

(2) *Id. ibid.* Il cite Tching-kia-tsi; Hong-yong-tsi; Hoang-fou-mi; Yang-yong; Ma-toan-lin; Nien-y-ssé,

mirent en devoir de la lui disputer, en publiant une multitude d'histoires des Han occidentaux, qui parurent peu de tems après, telles que celles de Fou-kin-hong, de Ouen-hing, de Sou-lin, de Mong-kang, de Ju-hing, de Tchang-tsé-tchuen, et de plusieurs autres. La plupart ne servirent qu'à relever la gloire de Tsao-ta-kou, et ne furent recherchées que par des personnes qui n'étaient pas assez riches pour se procurer l'histoire authentique de cette femme célèbre (1).

L'empereur Han-chun-ti, qui monta sur le trône l'an 144 de l'ère chrétienne, n'ignorait pas combien on avait été de tems à préparer l'histoire des Han occidentaux. Il y avait déjà plus de cent ans que ceux de l'orient régnaient; il craignit qu'en différant de mettre en état d'être publiés les mémoires du tribunal, leur histoire ne fût trop long-tems à paraître, et il donna ordre d'y travailler. Lieou-tchin, Lieou-y, Lieou-tsao, Fou-vou-ki, et autres membres du tribunal de l'histoire, y travaillèrent

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, p. XXIX et XXX. Il cite Tchao-chi; Li-siuen-yen; Ma-toan-lin.

successivement; mais sans qu'il leur fût permis d'en communiquer avec qui que ce soit au dehors; elle ne fut publiée que du tems des Tçin, sous le titre de Han-ki ou mémoires des Han (1).

Cette histoire se trouva si mal écrite et avec si peu d'ordre, que Tchin-tcheou, président des historiens, fut chargé de la refaire. Tchin-tcheou était très-capable de faire un ouvrage qui lui aurait acquis une gloire immortelle, si le trop grand attachement qu'il avait pour les princes de Ouei, au service desquels il avait toujours été, ne lui avait fait commencer son travail par où il aurait dû le finir, c'est-à-dire, par l'histoire des trois royaumes, qui termine la dinastie des Han. Dans cette histoire, il ne parlait des princes de Ouei, depuis Tsao-pi, que comme des légitimes empereurs de la Chine; traitant de rebelles les princes de Ou, et les vrais empereurs des Han; mais comme c'est une loi de la Chine, qu'une dinastie n'est censée éteinte que lorsqu'il n'en reste plus

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XXX et XXXI. Il cite Tchao-chi; Tchin-chi; Ma-toan-lin; Nien-y-ssé.

aucun prince qui porte le titre d'empereur, Tchin-tcheou, par cette seule raison, perdit sa charge, et son histoire fut dégradée comme n'étant pas reconnue pour authentique (1).

La seizième année du règne de Tçin-ou-ti (2), c'est-à-dire, l'an 281 de l'ère chrétienne (3), un homme de Kié-kiun, vint offrir à cet empereur un livre qu'il avait trouvé dans un tombeau, écrit en caractères *Ko-teou-ouen*, et fait sous le règne de Siang-ouang, prince de Ouei, lorsque l'empire était divisé en plusieurs principautés (4).

L'empereur le reçut, et le donna à examiner à Ho-kiao, et à d'autres habiles gens qu'il entretenait à sa Cour; ceux-ci, après l'avoir examiné avec soin, donnèrent pour réponse que ce qu'ils avaient déchiffré des quinze volumes,

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XXXI. Il cite San-koué-tchi; Ouang-chi-kiun; Tchao-chi; Tchin-chi; Yé-choui-sin; Siao-tchang; Ma-toan-lin; Nien-y-ssé.

(2) *Id.* p. XXXII.

(3) *Id.* t. 4, p. 138.

(4) *Id.* tome 1, préface du P. de Mailla, qui cite Ma-toan-lin, p. XXXII.

contenant quatre-vingt-sept articles ou livres, n'était rempli que de choses hors de propos, de rêveries, d'extravagances et de faussetés, et qu'un pareil ouvrage ne devait point être publié (1).

Ce livre commence à Chang-heou, prince de Tçin; de là il passe à Ouen-heou, Tchao-heou, et continue l'histoire de ces princes, jusqu'à celui qui se laissa enlever ses états, dont un démembrement forma la principauté de Ouei (2) l'an 453 avant l'ère chrétienne (3);

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, préface du P. de Mailla, qui cite Ma-toan-lin, p. XXXII.

(2) *Id. ibid.*

(3) *Id.* t. 2, p. 239. Il y avait un royaume de Ouei, fondé l'an 1155 avant l'ère chrétienne. Ses princes sont compris dans le tableau qui précède la page 1 du tome 1. Aucun n'y porte le nom de Ngai-ouang. Il paraît donc différent de la principauté de Ouei: peut-être le P. de Mailla a-t-il voulu dire que les mémoires de Ouei, finissaient sous l'empire de Ngan-ouang, l'an 376 avant l'ère chrétienne, lorsque le prince de Tçin fut dépouillé par les princes de Ouei, de Han et de Tchao (hist. de la Chine, t. 2, p. 262). Cette conjecture parait très-vraisemblable.

il donna ensuite sous le titre de *Ouei-ssé-ki*, ou Mémoires de Ouei, l'histoire de cette principauté, qu'il conduisait jusqu'au prince Ngai-ouang (1).

Au reste, comme ce livre était écrit en caractères Ko-teou-ouen, qu'on ne connaissait que très-peu alors, on y entendit bien peu de choses ; aussi respecte-t-on beaucoup les copies que l'on en fit en caractères courans, qu'on peut appeler des ouvrages de copistes, plutôt que des copies de l'auteur (2).

Les guerres intestines qui s'élevèrent dans la famille impériale des Tçin, après la mort de l'empereur Tçin-ou-ti, retardèrent si fort la seconde partie de l'histoire des Han, que ce ne fut qu'au commencement des premiers Song, c'est-à-dire, vers l'an 960 de l'ère chrétienne, que Fan-chui l'acheva ; encore n'en fut-on pas content (3).

Son travail fut remis à Sié-ching, Siuei-

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, préface du P. de Mailla, qui cite Ma-toan-lin, p. XXXII.

(2) *Id.* p. XXXIII.

(3) *Id. ibid.*

jong, Ssé-ma-piao, Lieou-y, King-hoa-kiao, Sié-chin et Yuen-chan-song, sept habiles gens qui y mirent enfin la dernière main, et la publièrent sous le titre de Heou-han-chu, ou histoire des Han postérieurs. Song-ouen-ti fit aussi travailler à l'histoire des trois royaumes, et donna ordre à Pey-song, président de l'histoire, de reprendre ce qu'en avait écrit Tchin-cheou, d'en retrancher ce qui était inutile, de corriger le reste, et de l'achever; Pey-song s'en acquitta bien, et termina enfin toute l'histoire de la dinastie des Han (1).

Après la dinastie des Tçin, l'empire fut déchiré par des guerres presque continuelles, qui durèrent jusqu'à l'élévation de la dinastie des Tang (2), l'an 619 de l'ère chrétienne (3); ces troubles retardèrent beaucoup la publication de l'histoire des Tçin (4).

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, pag. XXXIII et XXXIV. Il cite Tchao-chi; Tchin-chi; Yé-choui-sin; Siao-tchang; Ma-toan-lin; Nien-y-ssé.

(2) *Id.* p. XXXIV.

(3) *Id.* t. 6, p. 1.

(4) *Id.* t. 1, préface du P. de Mailla. p. XXXIV.

Les Tartares, connus sous le nom de *Ouei*, qui s'étaient emparés des provinces septentrionales, ne s'en mirent point en peine, et se contentèrent de faire écrire la leur par Tsoui-hao, et par Ouei-cheou, qui en furent chargés successivement. Les princes de Song donnèrent à la vérité ordre à Sié-sing de travailler à cette histoire; mais il s'en acquitta si mal, qu'on n'en fit point de cas. Les historiens des Tçin, imitèrent ceux de Ouei; Kou-yé-ouang qui en était chargé, ne travailla qu'à l'histoire des princes auxquels il obéissait (1).

Chin-yo, historien des princes de Léang, fut le seul qui fit un recueil assez considérable de l'histoire des Tçin, des Song, et des Tsi. L'empereur Tsi-ou-ti, dont il était sujet, l'avait chargé de faire celle des Tçin. Léang-ou-ti, qui détruisit les Tsi, lui confirma cet ordre, et en conséquence il acheva son histoire, qu'il intitula Tçin-song-tsi-chu, ou

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, préface du P. de Mailla, p. XXXIV. Il cite Tchao-chi; Yé-choui-sin; Ma-toan-lin; Nien-y-ssé.

histoire des Tçin, des Song et des Tsi. Elle eut l'approbation des savans (1).

Quelque bonne que fût cette histoire, comme les guerres avaient privé Chin-yo, de plusieurs mémoires qui étaient dans les tribunaux d'histoire des princes de qui il ne dépendait pas, elle est restée par là défectueuse; mais lorsque la tranquillité fut rétablie dans l'empire, et que les Tang eurent soumis tous les royaumes particuliers, il fut aisé à Tai-tsong, devenu maître absolu, d'avoir tous les mémoires conservés dans les tribunaux des différentes dinasties qui avaient précédé la sienne. Ce prince nomma dix-huit commissaires, à la tête desquels étaient Yen-ssé-kou et Kong-ing-ta, et il leur fit donner ces mémoires (2).

Ces écrivains commencèrent par l'histoire des Tçin, et afin d'accélérer le travail et d'y mettre de l'ordre, ils se le partagèrent. Fang-kiao et Ho-fa-ching, se chargèrent de ranger

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, préface du P. de Mailla, p. XXXIV et XXXV.

(2) *Id.* pag. XXXV. Il cite Tchao-tchi; Tchin-chi; Tching-kia-rsi; Yé-choui-sin; Ma-toan-lin; Nien-y-ssé,

les matières ; Hiu-king-tsang, Gen-kia et d'autres s'occupèrent à les mettre par écrit ; enfin les mathématiciens Chun-fong, Li-y-fou, Li-yen-cheou et autres, examinèrent les dates, et discutèrent les points qui avaient rapport à la chronologie et à l'astronomie. Ils mirent en état l'histoire des Tçin, qu'ils partagèrent en cent trente livres, et qu'ils publièrent sous le titre de Tçin-chu (1).

L'histoire des Song était ce que Chin-yo avait fait de mieux ; aussi les historiens de Tai-tsong y firent-ils peu de changemens ; ils la publièrent en cent livres, sous le titre de Song-chu ou histoire des Song. Yao-ssé-lien et Ouei-ouei travaillèrent à celle des Léang et à celle des Tçin ; ils furent occupés pendant dix ans à ces deux histoires qu'ils partagèrent, la première en cinquante-six livres, et celle des Tchin en trente-six : cet ouvrage ne fit point regretter le tems qu'ils y avaient mis (2).

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, pag. XXXV et XXXVI. Il cite Tchao-chi ; Tchin-chi ; Ma-toan-lin ; Nien-y-ssé.

(2) *Id.* p. XXXVI, avec les quatre mêmes citations.

L'histoire des Tartares Ouei fut celle qui donna le plus de peine. Les historiens qui y avaient travaillé sous l'inspection du Tartare Narion-tsé, persuadés que leurs princes ne voulaient d'autres faits historiques, que ceux qui leur feraient honneur, en avaient retranché tout ce qui pouvait leur être désavantageux, et avaient beaucoup enflé ce qu'ils avaient jugé devoir les flatter; de sorte que c'était plutôt un long et diffus panégirique, qu'une histoire (1).

Soui-ouen-ti, qui était monté sur le trône l'an 381 de l'ère chrétienne, y avait fait travailler Ouei-tan, chef de ses historiens. Li-yen-cheou, à qui Tai-tsong la fit remettre avec celle de Ouei-cheou, dont j'ai parlé ci-dessus, et tous les mémoires que l'on avait pu rassembler d'ailleurs, y travailla long-tems et en donna l'histoire sous le titre de *Pé-ssé* ou histoire du Nord; n'ayant pas voulu faire

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, pag. XXXVI et XXXVII. Il cite Tchao-chi; Tchin-chi; Ma-toan-lin; Nien-y-ssé; Ouei-cheou-pen-tchuen; et Tsong-ouen-tsong-mou.

l'honneur aux Tartares de mettre en tête de son ouvrage le nom de leur dinastie. Elle était partagée en cent livres ou articles (1).

Les princes de Soui avaient déjà donné ordre à Li-té-min, qui avait soin de leur histoire, de travailler à celle des princes de Tsi, et il en était occupé lorsqu'ils perdirent l'empire. Les Tang qui leur succédèrent, confirmèrent Li-té-min dans cet emploi, et à sa mort ils mirent Li-pé-yo, son fils, à sa place. Ce dernier acheva l'ouvrage qu'il divisa en cinquante livres, et qu'il publia sous le titre de Pé-tsi-chu, ou histoire des Tsi du Nord (2).

Ling-hou-té-fen, un des historiens de Tai-tsong, fut préposé au tribunal chargé de travailler à l'histoire des princes de Tcheou, qu'il divisa en cinquante livres, sous le titre de Tcheou-chu, histoire des Tcheou (3).

Il ne restait plus que celle des Soui, dont Ouei-ouei fut spécialement chargé, et il la

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XXXVII.

(2) *Id.* p. XXXVII et XXXVIII. Il cite Tchao-chi ; Ma-toan-lin ; Nien-y-ssé.

(3) *Id.* p. XXXVIII.

publia en quatre-vingt-cinq livres, sous le titre de Soui-chu, histoire des Soui (1).

Lorsque les histoires de ces petites dinasties furent finies, l'empereur donna ordre à Yen-ssé-kou et à Kong-ing-ta, de les examiner de nouveau, et d'en faire un seul corps sous le titre de Ou-tai-ssé-tchi, ou Mémoires historiques des cinq dinasties Song, Tsi, Léang, Tchin et Soui, qui se sont succédées les unes aux autres; les Ouei ou Tartares et les Tcheou ne devant être regardés que comme des usurpateurs, et la dinastie des Tçin ayant duré assez long-tems, pour mériter d'être l'objet d'un corps d'histoire séparé (2).

Tchang-sun-vou-ki, Yu-tchi-ning, Li-chun-fong, Ouei-ngan-gin, Li-yen-cheou et Ouei-ouei furent employés à ce travail avec Yen-ssé-kou et Kong-ing-ta; mais Li-chun-fong fut chargé seul des points astronomiques. Cette histoire entre dans un grand détail sur

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XXXVIII.

(2) *Id.* p. XXXVIII et XXXIX.

tout ce qui s'est passé de considérable par rapport au gouvernement (1).

J'ai dit que l'usage était de ne point faire paraître l'histoire authentique d'une dinastie, qu'une autre ne lui eût succédé; la dinastie des Tang ayant occupé le trône pendant près de trois cens ans, on ne put conséquemment publier leur histoire avant l'avénement de la dinastie des Song. Gin-tsong, quatrième empereur de cette dinastie, qui monta sur le trône l'an 1023 de l'ère chrétienne, fut celui qui voulut en avoir la gloire (2).

Vers le milieu de son règne, il ordonna d'abord à Ouang-yao-tchin, Tchang-fang-pin, etc., de tirer leurs mémoires du tribunal de l'histoire, et de travailler à les mettre en état de paraître; mais comme il vit que ce travail allait fort lentement, dix ans après il y joignit Fan-tchin, Ouang-cheou, Song-mey-kieou, Liu-hia-king et Lieou-y-seou; avec leur secours et six nouvelles années de travail, ils la

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XXXIX. Il cite Tchao-chi; Tching-kia-tsi; Ma-toan-lin; Nien-y-ssé.

(2) *Id. ibid.*

finirent et l'offrirent à l'empereur qui la fit remettre à Ngeou-yang-siou, un des hommes de son tems qui écrivait le mieux, avec ordre de la revoir, aidé de Song-ki et Tseng-kong-kouang; ils la divisèrent en deux cens vingt-cinq livres, sous le titre de Tang-chu ou histoire des Tang (1).

Après les Tang, viennent les cinq petites dinasties des Léang, des Tang, des Tçin, des Han et des Tcheou postérieurs, qui ne possédèrent le trône que très-peu d'années. Li-fang, Lieou-kien, Li-mou, Li-kieou-tchi et d'autres, eurent ordre d'y travailler en commun; Siuei-kiu-kiou, un des ministres de l'empire, fut chargé de veiller à l'exécution de cet ordre, et autorisé à leur faire remettre les mémoires des historiens de ces cinq dinasties; ainsi cette histoire fut faite et publiée en cent cinquante livres, sous le titre de *Ou-tai-ssé*, ou histoire des cinq dinasties (2).

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XXXIX et XL. Il cite Tchao-chi-hoei-lio; Tchin-chi; Song-chi-pi-ki; Tcheou-ping-yuen; Ma-toan-lin; Nien-y-ssé.

(2) *Id.* p. XL. Il cite Tchao-chi; Ma-toan-lin; Nien-y-ssé.

Ngeou-yang-siou la trouva trop longue, et d'un stile trop peu fleuri ; peut-être aussi fut-il jaloux de la gloire que ces historiens s'étaient acquise par leur exactitude ; il en fit une, en soixante et quinze livres, qu'il intitula *Sin-ou-tai-ssé-ki*, mémoires historiques des cinq nouvelles dinasties ; mais quoique bien écrite, et d'une manière polie, elle ne l'emporta cependant pas sur l'autre, qui conserva toujours son avantage, et surtout celui d'être regardée comme l'histoire authentique de ces cinq dinasties (1).

Après tous ces détails un peu arides, mais nécessaires pour faire comprendre avec quelle attention l'histoire est écrite à la Chine, et combien son exactitude est hors de toute comparaison avec la nôtre, il est tems d'en venir au grand ouvrage qui doit nous servir de règle pour cet objet.

Quelque tems après la publication des mémoires dont je viens de parler, Fan-tsou-yu, président du tribunal de l'histoire, eut la

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, pag. XLI. Il cite Tchao-chi ; Ma-toan-lin ; Nien-y-ssé.

pensée de reduire en un seul corps, toute l'histoire Chinoise; il communiqua ses vues à Ssé-ma-kouang, qui en fit avec lui un petit essai qu'ils présentèrent à l'empereur, afin d'obtenir un ordre pour l'exécution de ce dessein. Ils convinrent de prendre pour modèle les commentaires de Tso-kieou-ming sur le Tchun-tsiou, et son Koué-yu. Ils firent, en huit livres, et sous le titre de *Tong-tchi*, histoire pénétrante, un abrégé de la grande histoire de Ssé-ma-tsien, qu'ils reprirent depuis le tems où finissait le Koué-yu, et qu'ils conduisirent jusqu'au règne d'Eulh-chi-hoang-ti (1).

L'empereur Song-yng-tsong, à qui ils présentèrent cet abrégé, le lut avec tant de plaisir, qu'il leur ordonna de travailler, sur ce modèle, à toute l'histoire de la Chine, d'associer à leur travail Lieou-ju, Lieou-y-seou, Tchang-li et autres habiles gens; de retrancher tout l'inutile de la grande histoire, de n'en extraire que ce qui était essentiel au gouvernement

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XLI et XLII. Il cite Tchao-chi; Tchin-chi; Ou-y-ou-chi; Yong-tsi-hong-chi; Siuen-yen-li-chi; Tchu-hi; Ma-toan-lin.

de l'état ; et qu'au lieu du titre de Tong-tchi qu'ils avaient choisi, ils donneraient à cet ouvrage celui de *Tsé-tchi-tong-kien*, vrai miroir qui aide à bien gouverner un état (1).

Ssé-ma-kouang et Fan-tsou-yu voulurent profiter du Tong-tchi dont l'empereur avait paru si content, et ils supposèrent comme déjà fait, tout ce qui était dans l'histoire, depuis Oei-lié-ouang jusqu'à Eulh-chi-hoang-ti ; ils continuèrent donc ce travail depuis cette époque jusqu'aux Song exclusivement, c'est-à-dire, depuis l'an 208 avant l'ère chrétienne jusqu'à l'an 960 de cette même ère (2).

L'ouvrage étant fini sur ce plan, Ssé-makouang voulut aussitôt l'aller présenter à l'empereur ; mais Lieou-ju s'y opposa, et lui représenta qu'il y manquait encore ce qui précédait Oei-lié-ouang, qu'ils avaient laissé en arrière. « Ne l'a-t-on pas », lui dit Ssé-ma-kouang,

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XLII. Il cite les mêmes historiens, en omettant Tchu-hi, mal écrit Tchu-chi dans la note suivante.

(2) *Id.* p. XLII et XLIII. Mêmes citations en rétablissant Tchu-chi, et ajoutant Hiong-ssé-ly.

» dans le Chou-king, dans les commentaires
» du Tchun-tsiou et dans le Koué-yu de Tso-
» kieou-ming, qui est le modèle que nous sui-
» vons ? Quant aux tems qui ont précédé celui
» de Yao, il y a peu de chose qui puisse en-
» trer dans un plan tel que le nôtre (1) ».

« Mais », lui répliqua Lieou-ju, « vous ne
» faites pas attention qu'il y a quantité d'évé-
» nemens dans l'histoire antérieure à Oei-lié-
» ouang, qui ne se trouvent ni dans le Chou-
» king, ni dans les ouvrages de Tso-kieou-
» ming ; pourquoi les laisser ? Ne serait-il
» pas intéressant, d'ailleurs, d'avoir notre his-
» toire entière en un seul corps (2) » ?

Ce différend étant allé jusqu'à l'empereur, il jugea en faveur de Lieou-ju qu'il chargea d'y travailler lui-même. Il le fit : et pour distinguer son ouvrage de l'autre, il l'intitula Tsé-chi-tong-kien-ouai-ki ; il commençait à Fou-hi, et ne rapportait dans les dix livres dont il l'avait composé, que les faits historiques les moins douteux, qui ne se trouvaient ni

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XLIII.

(2) *Id. ibid.*

dans le Chou-king, ni dans les œuvres de Tso-kieou-ming, et c'est cette raison qui lui fit donner le nom de Ouai-ki, histoire hors des *King*. L'empereur vit cet ouvrage avec plaisir, et ordonna qu'il fût mis à la tête des deux cens quatre-vingt quatorze livres du Tsé-tchi-tong-kien (1).

Cette histoire eut l'applaudissement général des savans, qui s'empressèrent de l'acquérir ; réputation dans laquelle elle s'est si bien maintenue, qu'elle est encore aujourd'hui la plus universellement estimée et la plus recherchée, sans que le nombre des siècles qui se sont écoulés depuis sa composition, en ait rien diminué, puisqu'il n'y a point de lettré qui n'attache un grand mérite à se la rendre familière (2).

Environ cent ans après qu'elle eut paru, le célèbre Tchu-hi, qui la prisait infiniment, n'y trouva qu'une chose à redire, pour qu'elle eût toute la perfection qu'on pouvait lui donner ; il jugea qu'en y ajoutant un texte tel qu'est

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XLIII et XLIV.

(2) *Id.* p. XLIV. Il cite Tchao-chi; Tchin-chi; Ou-you-chi ; Yong-tsi-hong-chi ; Siuen-yen-li-chi ; Ma-toan-lin.

celui du Tchun-tsiou de Confucius, qui présente sommairement et d'un coup-d'œil, ce qu'il y a de principal dans l'histoire, elle deviendrait alors comparable à l'ouvrage de ce philosophe, accompagné des commentaires de Tso-kieou-ming (1).

Il fit donc, à l'imitation de Confucius, et dans le stile laconique du Tchun-siou, toute l'histoire du Tong-kien qu'il inséra en gros caractères, comme un texte dont le Tong-kien ne serait que le commentaire; il appela ce texte *Kang-mou*, c'est-à-dire, tout ce qui dans l'histoire se présente principalement aux ieux; et l'histoire jointe à ce texte *Tong-kien*, de-là le nom de *Tong-kien-kang-mou* (2).

Cette histoire, ainsi distinguée par ces textes ou Kang-mou, s'est trouvée si fort du goût des Chinois, bien différent en cela du nôtre, que les empereurs ont eu soin de l'augmenter depuis de l'histoire des Song, et de celle des Yuen qui ont succédé aux Song. Celle des Song, écrite par Li-tssé-tching, n'eut pas

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XLIV et XLV.

(2) *Id.* p. XLV.

plutôt paru (sous l'empereur Yuen-gin-tsong) dans la forme et l'étendue ordinaires, que Tchin-king eut ordre de la réduire à la forme du Tong-kien, et que Ouang-yeou-hio fut chargé d'en faire le *Kang-mou* : mais parce que cette histoire n'avait pas été écrite avec assez de soin, Yong-lo, autrement Ching-tsou, troisième empereur des Ming qui ont précédé la dinastie régnante, donna ordre à Song-lien, chef du tribunal de l'histoire, et à Ouang-hoei, de la refondre suivant l'ancienne forme; lorsqu'ils l'eurent finie, Ouang-tsong-yeou la réduisit à celle du Tong-kien-kang-mou, et l'y ajouta. A la place du Ouai-ki de Lieou-ju, il inséra à la tête du Tong-kien-kang-mou, le Tsien-pien qui valait mieux (1).

Kin-li-tsiang, auteur du Tsien-pien, vivait sur la fin de la dinastie des Song; il avait une telle estime pour le Tong-kien-kang-mou, qu'il l'avait sans cesse entre les mains; mais il n'approuvait pas que Lieou-ju eût poussé le scrupule jusqu'à ne vouloir rien marquer dans son Ouai-ki, de ce qui était déjà dans

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XLV et XLVI.

les King, ou dans les ouvrages de Tso-kieou-ming (1).

Il traita de nouveau ce commencement d'histoire, et prenant une route différente, il fit un ouvrage fondé sur le Chou-king, le Chi-king, l'Y-king, le Li-ki, le Tchun-tsiou, ainsi que sur les commentaires de Tso-kieou-ming et sur son Koué-yu ; il y ajouta encore les traditions les moins contestées, et donna à son ouvrage qu'il divisa en vingt livres, le nom de Tsien-pien ou d'Annales antérieures. Ces Annales furent reçues avec le plus grand applaudissement (2).

Lorsque l'empereur Kang-hi, le plus puissant prince de l'orient et le plus éclairé, voulut perpétuer dans la nation Tartare, les sciences et l'histoire des Chinois, il n'hésita pas sur le choix qu'il avait à faire, et fit traduire en Tartare le Tong-kien-kang-mou, comme l'histoire la plus solide, la plus instructive et la moins suspecte d'erreur (3).

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XLVI. Il cite Hiong-ssé-ly.

(2) *Id.* p. XLVI et XLVII avec la même citation.

(3) *Id.* p. XLVII.

Je ne me suis point arrêté à parler des différentes histoires, composées par de simples particuliers ; le détail en serait infini et inutile pour mon objet. Comme ceux qui les ont écrites, n'ont travaillé la plupart que sur des mémoires d'écrivains qu'un devoir indispensable ne retenait point dans de justes bornes, il est difficile qu'ils n'aient pas erré en plusieurs points (1).

Je me contenterai de dire deux mots du *Nien-y-ssé* et des *Kang-kien*, qui n'ont paru qu'après les histoires authentiques, et qui ont dû par cette raison, ne rien dire qui leur fût contraire (2).

Le Nien-y-ssé, par la multitude de ses volumes, pourrait faire une bibliothèque complète ; il réunit en un seul corps toutes les histoires authentiques des différentes dinasties, et en cela son autorité est la même ; c'est en quelque sorte le dom Bouquet des Chinois : mais comme on l'a enrichi de la vie des hommes illustres, ainsi que d'un grand

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XLVIII.

(2) *Id.* p. XLVIII et XLIX.

nombre de dissertations sur l'astronomie, la géographie, les rits ou cérémonies, la musique, etc.; je ne voudrais pas assurer que ses auteurs, quelques soins qu'ils se soient donnés, aient toujours puisé dans de bonnes sources (1).

Cette immense collection fut commencée sous Hoaï-tsong, empereur de la dinastie des Ming, vers l'an 1660 de l'ère chrétienne; c'est un recueil excellent, où l'on trouve presque tout ce qu'on veut savoir des sciences Chinoises (2); et il a sur notre enciclopédie l'avantage de donner la chaîne historique des connaissances humaines, au lieu d'un répertoire alfabétique où les idées ne sont liées que par un ordre simplement matériel et qui n'établit aucun véritable rapport entr'elles. Il serait à désirer que nous en eussions la traduction.

Les *Kang-kien*, bien différens pour l'exactitude et la vérité des faits, ne sont qu'une histoire abrégée du Nien-y-ssé; le premier qui en ait donné le modèle, est un certain Yuen-hoang à qui sa qualité de docteur avait

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XLIX.

(2) *Id. ibidem.*

procuré un petit mandarinat dans le tribunal de la guerre, sous l'empereur Ouan-li, vers l'an 1590 de l'ère chrétienne (1).

Il fit plusieurs ouvrages, entr'autres un abrégé de l'histoire générale de la Chine, excellente entreprise si elle avait été bien exécutée; mais au lieu de s'en tenir uniquement à ce qu'en dit l'histoire authentique de l'empire, il y mit, sans critique et sans discernement, selon nos missionaires, une partie de ce que ces mêmes missionaires appellent des rêveries des anciens Tao-ssé, du tems des Tsin et des Han (2). Mais peut-être ces prétendues rêveries paraîtraient plus raisonnables à des ieux impartiaux, et il est permis de le présumer puisqu'un savant estimé à la Chine a préféré cette opinion à celle des historiens plus sévères.

Son livre, dont le prix modique facilitait le débit, eut un très-grand cours; mais quelques lettrés après lui, soit pour se faire un nom, soit même pour soulager leur indigence, publièrent plusieurs de ces abrégés sous le

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. XLIX.

(2) *Id.* p. L.

même titre de Kang-kien, qui, toujours selon nos missionaires, loin d'en augmenter l'estime, la leur ont fait perdre entièrement (1).

Au reste, mon dessein n'a été que de donner une idée de l'histoire authentique des Chinois, et je crois avoir suffisamment rempli mon objet (2). Avant de parler des différens dégrés par lesquels l'histoire de la Chine est parvenue jusqu'à nous, je dirai encore un mot pour constater cette authenticité, et ne laisser aucun nuage à ce sujet dans l'esprit du lecteur.

§. 5. *Nouvelles preuves de l'authenticité de l'histoire des Chinois.*

Art. 202. D'après tous les détails que l'on vient de lire, il est impossible de contester l'avantage que les historiens de la Chine ont sur les nôtres. Ce que nous savons de plus ancien dans l'histoire nous vient par les Grecs qui ont été obligés d'aller puiser en Egipte des

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. L.

(2) *Id. ibidem.*

matériaux pour connaître leurs propres antiquités, tandis que les Chinois n'ont cherché leur histoire que parmi leurs historiens ; et les missionaires n'ont pu s'empêcher de convenir que de toutes les histoires profanes, l'histoire authentique de la Chine est celle qui nous donne le plus de connaissance et de certitude de l'antiquité des tems (1).

En effet, l'autorité de Confucius, qui a toujours été en si grande vénération, fait remonter l'antiquité de cette monarchie jusqu'à Fou-hi, qu'il fait le premier empereur de la Chine (2) l'an 2953 avant notre ère chrétienne (3). Cette histoire touche au tems où au lieu d'écriture, on se servait de nœuds de cordelettes, et où les Chinois, sans maisons ni cabanes, ne vivaient que d'herbes et de la chair des animaux, dont ils buvaient le sang, menant une vie barbare qui tenait plus de la bête que de l'homme. Ce même philosophe donne à Fou-hi pour successeur Chin-nong ;

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. L.

(2) *Id. ibidem.*

(3) *Id.* p. 5. de l'histoire.

à Chin-nong, Hoang-ti ; et à Hoang-ti, successivement Chao-hao, Tchuen-hio, Ti-ko, Yao et Chun ; c'est là un commencement d'histoire que les plus habiles Chinois ont toujours regardé comme certain, et qu'ils regardent encore comme tel. C'est enfin par là que le père de Mailla a cru devoir commencer son histoire (1), en donnant même à Fou-hi deux prédécesseurs.

Depuis Fou-hi jusqu'à nos jours, toutes les époques des empereurs, le commencement et la durée de leurs règnes, l'année de leur mort, sont constamment marquées dans cette histoire, et parmi cette multitude innombrable d'historiens qui n'ont pas adopté les opinions des Tao-ssé, on ne trouve que très-peu d'années de différence, ce qui paraîtra assez surprenant dans une si longue suite de siècles. Cette exactitude, et un sentiment si général, si constamment suivi, ne sauraient être l'effet du hazard ; ils forment

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, préface du père de Mailla, p. L et LI.

une conviction à laquelle il est impossible de se refuser (1).

Certains points de cette histoire sont si bien marqués, et dans un si grand détail, qu'ils portent avec eux un caractère de démonstration : En voici un sur lequel a beaucoup insisté le père de Mailla, vraiment zélé pour le maintien de l'ancienneté des Chinois dont il voyait tant de preuves, et outré contre certains figuristes qui corrompaient la vérité des fastes de cette nation pour les adapter au paradis terrestre, à l'histoire des patriarches juifs et de la Palestine (2).

Suivant l'histoire Chinoise, Yao commença à régner en Chine l'an 2357 avant l'ère chrétienne; la soixante-unième année de son règne, 2296 ans avant l'ère chrétienne, il y eut à la Chine une terrible inondation qui causa des dégâts infinis; Koen, père du grand Yu, fut occupé neuf ans à en faire écouler les eaux, et ne put en venir à bout. Chun y employa Yu, fils de Koen, qui y

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. LI.

(2) *Id.* p. LI, LII et LIII.

réussit, finit ce grand ouvrage à la quatre-vingt-quatrième année du règne de Yao, l'an 2273 avant l'ère chrétienne (1).

Yu, obligé de parcourir plusieurs fois l'empire, pour s'acquitter de la commission qui lui était confiée, en profita encore pour dresser une description géographique qu'à son retour il présenta à l'empereur, et cette description se trouve dans le Chou-king, dont elle compose le chapitre intitulé *Yu-kong*, c'est-à-dire, Tribut de Yu (2).

Dans cette description géographique, qu'aucun Chinois n'a jamais eu la pensée de transporter à d'autres pays, on voit le cours des rivières et la disposition des provinces dont alors l'empire était composé ; on marque exactement ses limites, ses lacs et plusieurs de ses montagnes : or, cette disposition des limites d'alors, le cours des rivières et leurs noms encore les mêmes, nombre de grands lacs dont les noms n'ont point changé, les mêmes montagnes, etc., sont une preuve

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. LII.

(2) *Id. ibidem.*

sans réplique que cette description ne peut regarder que la Chine; et la carte du Yu-kong, comparée avec la carte actuelle de cet empire, met cette vérité hors de toute atteinte (1).

L'examen seul de la province de Ki-tcheou où le Yu-kong dit que l'empereur Yao tenait sa cour, démontrera cette vérité. Il n'est question que de la comparer avec la province de Chan-si, que les Chinois ont dit, de tous les tems, être l'ancienne province de Ki-tcheou (2).

Le Chan-si a le fleuve Hoang-ho au sud et à l'ouest, et les montagnes Ta-hang au nord; comme l'ancienne province de Ki-tcheou a une rivière qui s'appelle Fen-choui dont les eaux viennent des montagnes qui portent les mêmes noms, et ont la même disposition et le même cours par rapport à Tai-yuen-fou; cette rivière va se jeter dans le Hoang-ho auprès des montagnes appelées Long-men, comme dans l'ancienne Ki-tcheou. On voit encore dans le Chan-si la rivière Heng-tchang

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. LII et LIII.
(2) *Id.* p. LIII.

qui prend sa source aux montagnes Ti-tchou-chan et Si-tsing-chan ; et une autre, appelée Yen-choui, qui a la sienne à la montagne Ouang-ou-chan, et précisément au Sud de la province, près du bas pays de Tan-hoai, comme dans l'ancienne Ki-tcheou. Le Hoang-ho, dans le Chan-si, à l'Ouest de cette province, passe par une gorge de montagnes appelées Hou-keou ; de-là il descend vers des montagnes appelées Long-men, d'où il coule jusqu'à une autre nommée Tai-hoa-chan, qui le force de prendre le chemin du Nord-Est ; il continue ensuite ce chemin jusqu'aux montagnes Ti-tcheou-chan où il prend la route de l'Est, ce qui est conforme au cours qu'il suit dans l'ancienne carte de Ki-tcheou. Enfin tous les noms de Hou-keou, de Long-men, de Tai-hoa-chan, de Ley-cheou, de Fen-choui, de To-tchang, de Tsing-tchang, de Heng-tchang, de Yen-choui, de Tan-hoai, ainsi que le nom des montagnes que je ne répète pas, et qui se voient dans l'ancienne Ki-tcheou, se trouvent également, et disposées de même, dans la province de Chan-si (1).

(1) Histoire générale de la Chine, p. LIII et LIV.

Je pourrais étendre ce parallèle à toutes les autres provinces, et faire voir le rapport étroit de l'ancienne géographie avec la nouvelle ; mais un pareil détail serait ennuyeux, et j'en laisse le soin à ceux qui voudront bien s'en donner la peine. D'après cette vérité, dont la démonstration ne peut admettre de doute, je dis : que l'empire de Yao est très-réel, et tel que le rapporte le chapitre Yu-kong ; qu'il comprenait les provinces de Pé-tché-li, de Chan-tong, de Ho-nan, de Chan-si, de Chen-si, de Kiang-nan, de Ssé-tchuen, de Hou-kouang, et une partie du Kiong-si, c'est-à-dire, qu'il était dès-lors plus grand que ne sont l'Allemagne, la France et l'Espagne jointes ensemble. J'ajoute que les états d'Yao, malgré les dégâts occasionnés par l'inondation arrivée pendant son règne, étaient encore très-riches et très-puissans ; comme il est aisé d'en juger par les tributs que Yu leur imposa. J'ajoute encore que les arts et les sciences n'y devaient pas être ignorés, puisque les seuls travaux de Yu et les superbes restes que l'on en voit encore de nos jours, prouvent l'étendue de génie et les connaissances que devait posséder ce grand homme, pour avoir réussi dans une en-

treprise de cette nature ; or, jeune comme il était, où aurait-il acquis ces connaissances, si les sciences avaient été ignorées alors ? L'art même de la navigation avait déjà fait quelques progrès dès ce tems-là, et les habitans des îles maritimes, qui portaient leurs tributs à la Cour, ne devaient pas l'ignorer ; car autrement comment y seraient-ils allés ? Le chapitre Yu-kong nous porte à regarder l'empire de Yao comme un grand empire, et nous ne pouvons croire qu'il fût devenu tel, sans admettre la progression de plusieurs siècles (1).

L'empereur Kang-hi, prince éclairé, et le plus habile de son tems, croyait si peu que l'on pût douter des vérités géographiques du chapitre Yu-kong, qu'après le P. de Mailla et d'autres jésuites eurent dressé la carte nouvelle de son empire, achevée l'an 1721, le vingtième de la deuxième lune de la soixantième année de son règne, il donna l'ordre suivant au mandarin Tsiang-ting-si, lettré du premier ordre (2).

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. LIV et LV.

(2) *Id.* p. LV.

« La carte de la Chine qui vient d'être achevée, est un ouvrage de plus de vingt ans ; » vous, Tsiang-ting-si, prenez cette carte et » toutes ses parties, assemblez les grands mandarins de tous les tribunaux, comparez-la » avec la carte que nous avons tirée du chapitre Yu-kong du Chou-king : examinez l'un » et l'autre avec soin, parties par parties ; et » si vous trouvez que la carte que j'ai fait faire » manque en quelque point, remarquez-le, » et m'en faites votre rapport (1) ».

Tsiang-ting-si assembla les grands de tous les tribunaux, et après un examen de plusieurs jours, tant des cartes nouvelles, que des cartes anciennes de différens tems, il fit la réponse suivante à l'empereur, au nom de tous ceux qui avaient assisté à cet examen (2).

« En conséquence de l'ordre que Votre » Majesté nous a donné de comparer la nouvelle carte de la Chine avec l'ancienne, tirée » du chapitre Yu-kong du Chou-king, moi, » Tsiang-ting-si, son fidèle sujet, ai pris

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. LV et LVI.

(2) *Id.* p. LVI.

» toutes nos anciennes cartes et les nouvelles, » et ayant assemblé les mandarins de tous les » tribunaux, nous les avons examinées et » comparées avec toute l'exactitude possible, » parties par parties. Noũs sommes d'abord » convenus que nos anciennes cartes, faites » sur des traditions écrites ou verbales, ne » sauraient être fort exactes ; que les monta- » gnes, ni les fleuves, n'y sont pas marqués » suivant leur exacte position et leurs cours, » et que les villes y sont déplacées (1).

» Votre Majesté, dont l'esprit infiniment » pénétrant sait apprécier toutes les sciences, » a choisi d'habiles gens qu'elle a envoyés de » différens côtés la règle à la main, pour me- » surer les distances et déterminer les dif- » férentes longitudes et latitudes de tous les » lieux de notre empire, en donnant 200 *li* à » chaque dégré d'un grand cercle ; par ce » moyen, la différence des jours, le tems » précis des vingt-quatre points du Zodiaque, » la grandeur et le moment des éclipses, les » distances et les positions de tous les différens

---

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. LVI.

» lieus, le cours des rivières, etc., sont mar-
» qués avec la dernière justesse (1).

» Notre empire est renfermé entre deux » grandes lignes, et le point où elles com- » mencent est à la montagne Koen-lun; l'une » va depuis Koen-lun au Nord-Est, cotoie » les barbares de l'Ouest, vient par la mon- » tagne de Ngan-ling à la province de Léao- » tong, passe sur les limites de la Corée, » et aboutit à la mer; l'autre va depuis Koen- » lun au Sud-Est, passe aux provinces de » Yun-nan, Koué-tcheou, Kouang-si, Hou- » kouang, cotoie le Kiang-si, et soit au Nord, » soit au Sud, vient aux provinces de Tché- » kiang et du Fou-kien, et aboutit à la mer. » Toutes les eaux comprises entre ces deux » grandes lignes, les lacs, les fleuves, les » rivières, les montagnes considérables, les » étangs, les sources, jusqu'aux contours et » aux sinus des ruisseaux, les différentes gor- » ges des montagnes, les forteresses qui les » défendent, les ports de mer et des grands » fleuves, les bourgs, les villages, les forts

(1) Histoire générale de la Chine. Paris 1777, t. 1, p. LVI et LVII.

» et les postes, les vallées et les montagnes, » les grands chemins et ceux de traverse ; » tout cela se trouve dans la nouvelle carte de » Votre Majesté avec une exactitude et un » ordre surprenans. Semblable aux étoiles du » ciel, et aux écailles des poissons, chaque » chose y est à sa place naturelle ; c'est l'ou- » vrage le plus parfait que nous ayons vu en » ce genre (1).

» Au Nord-Est et au Sud-Est, elle aboutit » à la mer ; au Nord-Ouest et au Sud-Ouest, » elle s'étend jusqu'à des pays qui nous étaient » inconnus : on y voit la route du Hoang-ho » et du Hé-choui, route que les étrangers » suivaient autrefois pour apporter leurs tri- » buts à la Chine : ce qui est soumis à notre » empire, et ce qui ne l'est pas. On peut, » avec le secours de cette carte, parcourir » tous ces pays avec autant de facilité que l'on » conduirait un cheval par la bride, et les » connaître aussi parfaitement que l'on con- » naîtrait une maison ouverte de tous côtés :

(1) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou. Paris 1777, t. 1, p. LVII.

» avantage que nous n'avons trouvé dans au-
» cune autre carte (1).

» Cette gloire était réservée à Votre Ma-
» jesté ; c'est aux soins qu'elle s'est donnés
» depuis trente ans, de faire examiner en dé-
» tail tous les pays du monde, de les réduire,
» la règle et le compas en main, que nous de-
» vons la position propre à chacun. Quelles obli-
» gations ne lui avons-nous pas, et tout l'empire
» avec nous, d'un avantage aussi précieux !
» Au premier coup-d'œil, nous reconnaissons
» sur cette carte nos propres pays, comme si
» nous y étions, et nous apprenons à connaître
» ceux où nous n'avons jamais été, comme si
» nous y avions demeuré toute notre vie (2).

» Ce que nous avons de géographie dans le
» chapitre Yu-kong du Chou-king, et dans
» nos livres anciens et nouveaux, qui étaient
» devenus pour nous si obscurs, est mainte-
» nant sensible ; nos doutes se dissipent, nos
» difficultés s'évanouissent. La nouvelle carte
» de Votre Majesté est véritablement précieuse;

---

(1) Histoire générale de la Chine, Paris 1777, t. 1, pag. LVII et LVIII.

(2) *Id.* p. LVIII.

» semblable au soleil et à la lune, elle nous » éclaire, et dissipe tous les nuages ; elle » conservera le nom de Votre Majesté dans » tous les siècles à venir. Oserions-nous espé» rer qu'elle voudra bien nous en gratifier (1) ?

» Voilà ce que vos fidèles sujets, Tsiang» ting-si et les grands mandarins de tous les » tribunaux offrent, avec le plus profond res» pect, à Votre Majesté, pour obéir à ses » ordres, dans l'espérance qu'elle voudra bien » leur accorder à chacun un exemplaire de la » nouvelle carte (2) ».

L'empereur écrivit sur cette réponse des mandarins : « soit : qu'on donne à Tsiang» ting-si, et à chacun des grands des tribu» naux, un exemplaire de la nouvelle carte ; » et que cet ordre soit inséré dans les régis» tres du tribunal à qui cela appartient (3) ».

On voit par ces détails, que notre carte connue sous le nom de Cassini et qui la première a bien décrit la France, est

(1) Histoire générale de la Chine. Paris 1777, t. 1, p. LVIII.

(2) *Id. ibid.*

(3) *Id.* p. LIX.

postérieure à celle que les Jésuites avaient faite pour la Chine, et que celle-ci, malgré tout son mérite, n'en avait pas de plus grand que de ressembler à la carte de l'empereur Yao.

Suivant cette description puisée dans le Yu-kong, l'empire de Yao avait près de quatre cens lieues d'étendue Est et Ouest, et près de six cens Nord et Sud. Yu, après ses courses, divisa ce vaste pays en neuf grandes provinces, dont il détermina les tributs suivant la nature des terres et des pays différens, et à proportion de leur éloignement de la Cour (1); en un mot il fit ce que nous appelons un cadastre général pour l'établissement des impositions, opération dont la difficulté est connue, et qui suppose de très-grandes lumières dans l'état dont le souverain peut l'entreprendre et la terminer.

Après les dégâts causés par la grande inondation, et sans doute la perte d'une infinité d'habitans, si l'empire se trouvait encore si étendu et si florissant, comme il est aisé d'en juger par les tributs qu'imposa Yu sur les dif-

(1) Histoire générale de la Chine. Paris 1777, t. 1, p. LIV et LV.

férentes provinces, n'est-ce pas une preuve qu'il était déjà ancien, et que Yao n'en était pas le premier chef? Quelques siècles sont-ils donc de trop pour l'établissement d'un tel empire? Enfin ce fait si bien constaté dans le livre Yu-kong, n'assure-t-il pas la solidité de leur chronologie et la vérité de leur histoire(1)?

Je ne parlerai point ici de la conjonction des cinq planètes dont il est fait mention sous l'empereur Tchuen-hio, cent ans avant Yao (2), ni des observations que les mathématiciens de Yao firent de certaines étoiles aux quatre points cardinaux, des équinoxes et des solstices, rapportés dans le Chou-king. La vérification de ces deux points astronomiques exige de trop longs calculs pour que je veuille m'y arrêter; mais ils prouvent au moins que dès ces tems reculés, il y avait à la Chine des astronomes qui n'avaient pu devenir tels en peu de tems; car on n'ignore pas les difficultés que durent éprouver les premiers qui ont voulu

---

(1) Histoire générale de la Chine. Paris 1777, t. 1, p. LV, LVI, LVII et LVIII.

(2) *Id.* LVIII et LIX. le P. de Mailla, p. CLII, donne le calcul de cette conjonction.

se faire un sistème du ciel, et régler le mouvement des astres (1).

L'éclipse de soleil qui arriva la première année de l'empereur Tchong-kang, l'an 2159 avant l'ère chrétienne, est un point astronomique auquel il n'y a point de réplique. Il n'est pas question d'une éclipse qui aurait été mal supputée; les mathématiciens furent mis à mort pour ne l'avoir pas calculée comme il était de leur devoir, et l'on renouvela même à cette occasion les peines portées contre les mathématiciens qui y manquaient (2).

« Il faut nous rappeler », dit le général des troupes de Tchong-kang, « les belles instructions que nous a laissées le grand Yu.....
» Suivant ces instructions, les anciens princes
» qui ont donné la première forme à cet empire, n'ont eu un si heureux succès,
» que parce qu'ils étaient attentifs aux volontés du ciel, et qu'ils s'y conformaient
» dans leur conduite. Les ministres qui étaient

---

(1) Histoire générale de la Chine. Paris 1777, t. 1, p. LIX.

(2) *Id.* p. LIX et LX.

» auprès d'eux, n'avaient d'autres vues que » celle de pratiquer la vertu (1).

» Nous voyons aujourd'hui Hi et Ho, plongés dans le vin et dans la débauche, renverser les règles de cette vertu, ne faire » aucun cas de nos bonnes coutumes, et oublier entièrement leur devoir. Le premier » jour de la lune, qui était en même tems l'équinoxe d'automne, sur les huit heures du » matin, il y a eu une éclipse de soleil hors la » constellation *Fang* » (le scorpion); « Hi et » Ho font semblant de n'en rien savoir : nos » anciens empereurs punissaient de mort lorsque les mouvemens célestes n'avaient pas » été exactement prévus, et il est écrit dans » les lois qu'ils nous ont laissées, que *soit que* » *le tems de quelque événement céleste ne soit* » *pas bien marqué dans le calendrier public,* » *soit qu'on ne l'ait pas prévu, l'une ou* » *l'autre négligence doit être punie de mort* » (2) ».

On conclut de ce discours, adressé par le gé-

---

(1) Histoire générale de la Chine. Paris 1777, t. 1, p. LX.

(2) *Id.* p. LX et LXI.

néral Yu aux officiers de ses troupes : 1°. que Yu dans les instructions qu'il laissa, n'aurait pas parlé des princes qui ont donné la première forme à cet empire, comme d'anciens princes, s'ils n'avaient vécu long-tems avant Yao et Chun dont il était contemporain : 2°. que si ces anciens empereurs avaient créé des lois si rigides contre les mathématiciens négligens, il fallait que l'empire fut déjà parvenu à un haut degré de civilisation, ce qui confirme l'ancienneté des Chinois et la réalité de leur chronologie. Plusieurs missionaires et le P. de Mailla ont calculé l'éclipse de soleil dont il s'agit, et ils ont trouvé non-seulement qu'elle a été telle que le Chou-king l'annonce, mais encore qu'elle n'a pu paraître que dans les pays orientaux de la Chine, et nullement en Europe, ni dans le reste de l'Asie (1).

Si les Chinois, après l'incendie de leurs livres, n'ont pu réparer qu'assez imparfaitement les fastes historiques antérieurs à cette époque, on peut dire que le soin qu'ils ont toujours eu de marquer exactement les dif-

(1) Histoire générale de la Chine. Paris 1777, t. 1, p. LXI.

férens phénomènes du ciel, confirme leur chronologie et la réalité des faits historiques rapportés dans leurs King (1).

Il est vrai qu'il ne reste dans les livres canoniques jusqu'au tems où Confucius a commencé son *Tchun-tsiou*, que la seule éclipse de Tchong-kang, dont je viens de parler, et celle qui est marquée dans le Chou-king, à la sixième année du règne de Yeou-ouang, l'an 776 avant l'ère chrétienne; mais ces deux éclipses sont exprimées si distinctement, qu'elles démontrent la réalité du tems où elles sont placées, et par conséquent la vérité de l'histoire où il en est fait mention (2).

L'exactitude de Confucius à marquer les éclipses, nous fait regretter ce qui s'est perdu en ce genre dans les commencemens de l'histoire ancienne de cette nation, et nous fait connaître en même tems combien les Chinois ont toujours eu à cœur ce qui pouvait confirmer la certitude des tems (3).

---

(1) Histoire générale de la Chine. Paris 1777, t. 1, p. LXI et LXII.

(2) *Id.* p. LXII.

(3) *Id. ibidem.*

De trente-six éclipses de soleil que ce philosophe rapporte, il n'y en a que deux de fausses, et deux qui, quoique réelles, n'ont pu paraître en Chine; toutes les autres sont sûres et ont été vérifiées successivement par les astronomes Chinois, sous les dinasties des Han, des Tang et des Yuen. Plusieurs Européens, ont voulu s'en assurer par leur propre calcul, aussi bien que de celles de Tchong-kang, empereur des Hia, et de Yeou-ouang, empereur des Tcheou. Le P. Adam Schall a supputé ces deux dernières et plusieurs du Tchun-tsiou, dont il fit imprimer le calcul en Chinois. Les PP. Kégler et Slavissek, jésuites Allemands, en ont vérifié plusieurs ; le P. de Mailla en a aussi calculé quelques-unes ; mais le P. Gaubil les a voulu toutes examiner, et à quatre près, comme je l'ai dit, le calcul les a données très réelles à tous ces laborieux et savans missionaires, aux tems et aux jours marqués par les Chinois, de quelques tables astronomiques que se soient servis ces habiles calculateurs. Avons-nous rien en Europe, qui nous assure si parfaitement la chronologie de nos histoires? Et ce seul point ne doit-il pas être pour

nous

nous un garant suffisant de l'exactitude des Chinois (1) ?

§. 6. *Ouvrages des Européens sur l'histoire de la Chine avant le seizième siècle de l'ère chrétienne.*

Art. 203. Quelqu'authentique et quelqu'ancienne que soit l'histoire de la Chine, l'existence même de ce pays n'a été connue en Europe que bien tard. J'entrerai à ce sujet dans d'assez longs détails. Il m'a paru curieux de faire connaître comment nous sommes parvenus à savoir des vérités si importantes sur un pays aussi éloigné de nous, et par quels dégrés presque insensibles ces vérités se sont développées. Je parlerai à cette occasion des écrivains à qui nous les devons. Leur histoire nous délassera de tous ces détails de guerres et de combats que nous lisons si souvent et qui sont bien moins curieux que ceux des travaux de ces hommes précieux pour l'humanité qui au milieu de ces vaines querelles trouvent

(1) Histoire générale de la Chine. Paris 1777, t. 1, p. LXII et LXIII.

le loisir de consacrer leurs veilles aux progrès de nos connaissances (1).

Le premier Européen moderne qui nous ait donné une relation de la Chine, a été le voyageur Marco Polo que nous appelons quelquefois Marc Paul ou Paulo. Il était fils de Nicolas Polo, d'une famille illustre à Venise (2), qui, vers l'an 1250, alla avec son frère Maffio ou Mathieu à Constantinople, où régnait Baudouin II. Nicolas, en partant, avait laissé sa femme enceinte, et elle mit au monde le célèbre Marco Polo, qui a écrit la relation de ce voyage. Les deux Vénitiens ayant pris congé de l'empereur, traversèrent la mer Noire, et allèrent en Arménie, d'où ils passèrent par terre à la Cour de Barka, un des plus grands seigneurs de la Tartarie, qui les accueillit

---

(1) On a prétendu que dès l'an 636, un chrétien nommé O-lo-puen vint de Judée à la Chine. Voyez l'histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 6, p. 358. L'abbé Grosier regarde aussi comme certain que la religion chrétienne a fleuri à la Chine depuis l'an 636 jusqu'en 782. Voyez sa Description générale de la Chine. Paris 1787, t. 1, p. 99 et 100.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 307.

avec distinction. Ce prince ayant été défait par un de ses voisins, Nicolas et Mathieu se sauvèrent comme ils purent à travers les déserts, et parvinrent jusqu'à la ville habitée par Kublai, grand Kan des Tartares. Kublai s'amusa pendant quelque tems des récits qu'ils lui firent des mœurs et des usages des Européens, et finit par les nommer ses ambassadeurs auprès du Pape, pour demander cent missionaires. Ils vinrent donc en Italie, obtinrent du pontife Romain deux dominicains, l'un Italien, l'autre Asiatique, et emmenèrent avec eux le jeune Marc (1), qui n'avait que vingt-un ans alors, c'est-à-dire, en 1271 (2). Kublai prit une affection singulière pour ce jeune homme qui, ayant appris les différens dialectes tartares, fut employé en diverses ambassades; et ces ambassades lui donnèrent le moyen de parcourir la Tartarie, le Katai, la Chine, et d'autres contrées. Enfin, après une demeure de dix-sept ans à la Cour du

---

(1) Nouveau dictionnaire historique, par Chaudon et Delandine. Lyon 1804. Art. Marc-Paul.

(5) Histoire générale des Voyages. Paris 1749. t. 7, p. 318.

grand Kan, les Polo revinrent dans leur patrie en 1295, emportant de grandes richesses. Marc, rendu à une vie tranquille, écrivit la relation de ses Voyages en italien sous ce titre: *delle Maraviglie del Mondo, da lui vedute*, etc. dont la première édition a paru à Venise en 1496, in-8°. Son ouvrage a été traduit en différentes langues, et inséré dans plusieurs collections (1). Il fut d'abord publié à Lisbonne, en 1502, traduit en langue Portugaise, avec deux autres relations de voyage; celle de Nicolas le Vénitien, ou de Conti, qui avait passé vingt-cinq ans dans les régions de l'Est, vers l'année 1400; et celle de Jérôme de St. Etienne, Génois, qui consiste dans une lettre écrite en 1499 de Tripoli à un ami Allemand. Ce fut particulièrement sur les lumières fournies par ces trois auteurs, que les Portugais entreprirent et continuèrent leurs découvertes aux Indes Orientales, par le Cap de Bonne Espérance; et c'était dans la vue

(1) Nouveau dictionnaire historique, Lyon 1804, Art. Marc Paul.

d'encourager ce grand dessein, que le recueil avait été publié (1).

Les savans qui n'ont pas connu l'édition de 1496, ont douté si l'ouvrage avait été d'abord composé en italien ou en latin. Mais il est aisé de juger, par les préfaces des deux premières traductions latines, qu'il sortit des mains de son auteur, en italien. La première de ces deux traductions fut faite en Italie, à Bologne, par François Pepin, contemporain de Polo, ce qui est une preuve assez forte que le texte avait été écrit en italien. Elle n'a jamais été imprimée. Il s'en trouve une copie manuscrite à Padoue, dans la bibliothèque des chanoines de Latran; et une autre copie existait à Berlin dans la bibliothèque du roi de Prusse (2).

La seconde tradution latine, faite en Allemagne, fut d'abord publiée seule à Bâle, sous le titre de *Marci Pauli Veneti, de regionibus Orientalibus, libri tres.* Le traducteur nous apprend aussi dans la préface, qu'il

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7. p. 309. L'auteur cite la préface de Muller dans son édition des Voyages de Marco Polo.

(2) *Id.* p. 309 et 310.

avait travaillé sur l'italien même de Marco Polo. Cette traduction fut insérée dans le *Novus Orbis* ou la collection de Simon Grinée, dont il s'est fait plusieurs éditions ; la première parut en 1532 (1).

Deux ans après, Michel Herrius en publia une traduction allemande à Strasbourg (2).

L'édition suivante fut celle que Ramusio donna en italien, dix-neuf ans après celle de Strasbourg, c'est-à-dire, en 1553, sous le titre de *De i viaggi di Messer Marco Polo, Gentilhuomo Venetiano*, etc. (3).

On vit enfin paraître le même ouvrage en français sous ce titre ; « La description géographique de l'Inde Orientale, par Marc Paul, Vénitien, traduite en français, par F. G. L. Paris 1556 », in-4.°. (4).

En 1585, elle fut publiée en latin avec

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 310.

(2) *Id. ibid.*

(3) *Id. ibid.*

(4) Méthode pour étudier l'histoire, Lenglet du Fresnoy. Paris 1736, t. 4, p. 312.

d'autres pièces, à Helmstad, par Reynerus Reineccius (1).

En 1590, la troisième édition italienne fut publiée à Tréviso, sous le titre de : *Marco Polo* (2) *Venetiano, delle meraviglie del mondo, per lui vedute.* Cette édition, s'il faut en croire Bergeron (3), fut imprimée d'après l'original, écrit par l'auteur même, en italien de son tems, qui était différent de celui que l'on parlait du tems de Ramusio, comme on peut le vérifier par la comparaison des deux titres (4), et par la ressemblance du titre de l'édition de 1496 qui est l'originale, avec celle de 1590.

Jérôme Mégiférus composa une géographie Tartare, sur le texte italien de Ramusio, qu'il fit imprimer à Leipsick en 1611. En 1625, Purchas inséra dans sa grande collection des

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 310. Elle écrit mal *Reineicius*.

(2) C'est d'après ce titre que l'on se détermine ici pour *Polo*, plutôt que pour *Paolo* ou Paul.

(3) Traité des Tartares, par Bergeron, chap. 9.

(4) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 310.

Voyages, une traduction anglaise de la copie de Ramusio. En 1664, Glazemaker publia à Amsterdam une traduction Hollandaise du latin de Reineccius, avec les relations de St. Etienne et de Haiton (1).

Enfin on vit paraître à Berlin (2), prise mal à propos pour Cologne, (parce que le titre latin nomme Berlin, colonie du Brandebourg), chez Brand (3), en 1671, par les soins d'André Muller, une nouvelle édition de la version latine (4), telle qu'elle avait été publiée pour la première fois à Bâle (5). Le titre de cet ouvrage bon et utile est :

Marci Pauli Veneti, de regionibus Orientalibus libri tres, cum manu scripto collati et notis illustrati : accedit Haithoni Armeni historia Orientalis, quæ et de Tartaris inscribitur, et Andreæ Mulleri, de Chataid

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 310.

(2) *Id. ibid.*

(3) Nouveau dictionnaire historique, par Chaudon et Delandine. Lyon 1804. Art. Marc Paul.

(4) *Id.* et Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 310.

(5) Histoire générale des Voyages. t. 7, p. 310.

disquisitio, et præfatio in M. Paulum. Coloniæ Brandenburgicæ. 1671, in-4°. (1).

Cette édition de Muller est la plus ample qui eut jamais été publiée. Outre une dissertation sur le Katai, et les jugemens de plusieurs écrivains accompagnés des remarques qu'y a jointes l'éditeur lui-même, on y trouve une comparaison du manuscrit de Bâle, dont il a fait usage, avec celui de Berlin, et l'italien de Ramusio, dont il n'ose assurer que la copie eût été prise sur l'original même. Mais André Muller paraît n'avoir connu ni l'édition de 1496, ni celle de 1590, ce qui peut lui avoir fait commettre quelques erreurs. Il a pris soin de ranger, en colonnes opposées, plusieurs passages qui ne s'accordent point. Il fait remarquer aussi que les nombres des chapitres ne sont pas toujours les mêmes, et que l'édition allemande en a deux qui ne se trouvent pas dans les autres. Ce qu'il y a de plus surprenant, observe Muller, c'est de trouver dans nos écrivains modernes plusieurs passages cités de Marco Polo, qui ne sont selon lui dans

(1) Méthode pour étudier l'histoire, par Lenglet du Fresnoy. Paris 1735, t. 4, p. 312.

aucune édition de son ouvrage. Il en rapporte quelques exemples (1). Il est fâcheux que n'ayant pas connu les deux éditions originales, il n'ait pu comparer avec elles celle de Ramusio qui vraisemblablement y a supprimé ou altéré divers passages. Mais c'est ce que doivent faire à l'avenir ceux qui voudront publier une édition plus exacte que celle de Muller, et qui auront le projet de venger la mémoire du voyageur Vénitien des reproches peut-être injustes qui lui ont été faits.

On estime cependant encore l'édition française qui se trouve dans le Recueil (2) des anciens Voyages en Asie (3), publié par Bergeron (4), et imprimé à la Haye en 1735 (5), en deux volumes in-4°. (6). Cette édition n'est

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 310 et 311.

(2) Nouveau dictionnaire historique, par Chaudon et Delandine. Lyon 1804. Art. Marc Paul.

(3) Histoire générale des Voyages, t. 7, p. 310.

(4) Nouveau dictionnaire hist. Art. Marc Paul.

(5) *Id.* et Hist. génér. des Voyages, p. 310.

(6) Nouv. dict. hist. Art. Marc Paul.

cependant qu'une traduction faite sur le latin d'André Muller (1).

C'est vraisemblablement d'après cette traduetion française qu'a été fait l'extrait assez détaillé, avec des remarques critiques, et une assez bonne carte des voyages de Marco Polo, que l'on trouve dans l'Histoire générale des Voyages, Paris 1749, tome septième, p. 307 et suivantes. Mais l'auteur de cette histoire ne s'en est pas tenu là, il s'est aussi servi de la traduction anglaise de Purchas qu'il a augmentée et corrigée par le moyen du texte italien de Ramusio. Il croit être ainsi parvenu à devenir plus exact et plus complet que le texte latin, dont il diffère en une infinité d'endroits. Il a jeté du jour sur la plus grande partie de l'ouvrage en comparant les noms de l'auteur aux noms modernes des lieux dont cet auteur a parlé (2). Mais il n'a pas eu, plus que Muller, l'avantage d'avoir sous les ieux l'une des deux éditions originales de Marco Polo, en sorte que son travail peut aussi être perfectionné.

---

(1) Histoire générale des Voyages. p. 310.
(2) *Id.* p. 373.

Il y a dans la relation de Marco Polo, des choses vraies, et d'autres peu vraisemblables. Il est en effet difficile de croire qu'aussitôt que le grand Kan fut informé de l'arrivée de deux marchands Vénitiens qui venaient vendre de la thériaque à sa Cour, il envoya devant eux une escorte de quarante mille hommes, et qu'ensuite il dépêcha ces Vénitiens comme ambassadeurs auprès du Pape, pour le prier de lui envoyer cent missionaires. Et comment le Pape, qui avait tant de zèle pour la propagation de la foi, au lieu de cent religieux, n'en aurait-il envoyé que deux ? Il y a donc des erreurs et des exagérations dans Marco Polo; mais plusieurs autres choses vérifiées depuis, et qui même ont servi d'instructions aux voyageurs postérieurs, prouvent qu'à plusieurs égards sa relation est précieuse (1). Ajoutons qu'avec toutes ses imperfections, si l'on considère dans quel tems il voyagea, on est obligé de reconnaître qu'il a fait de grandes découvertes; et que de quelque source qu'il

(1) Nouveau dictionnaire historique par Chaudon et Delandine. Lyon 1804. Art. Marc Paul.

ait tiré ses lumières, il a rapporté dans sa patrie un grand nombre d'observations utiles. La Relation qu'il nous fait des usages de la Tartarie et de la Chine, est non-seulement fort curieuse, mais conforme à ce que nous en avons su depuis. Il paraît même que Marco Polo a pénétré plus loin au Sud-Ouest de la Chine, qu'aucun autre des voyageurs qui l'ont suivi. S'il y a quelque chose à regretter, c'est qu'il n'ait pas été plus exact à nommer toutes les places par lesquelles il a passé à son retour, et à marquer leur situation (1).

Art. 204. Un Génois, dont j'ignore le nom, aida au travail de Marco Polo en 1298, pour la rédaction du journal de ce voyageur. Il composa une préface latine dans laquelle on lit que les remarques contenues dans la Relation sont en petit nombre si on les compare à celles que l'auteur aurait faites s'il avait eu l'espoir de retourner en Italie (2).

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 374.

(2) *Id.* p. 315.

Art. 205. Francisco Pépino (1), ou François Pepin (2), frère prêcheur, et contemporain de Polo, traduisit en latin, l'an 1322, à Bologne en Italie, le texte italien de Marco Polo (3). Ramusio a prétendu que ce texte italien n'était qu'une traduction italienne du premier texte de Marco Polo, écrit en latin. Mais pourquoi cette nouvelle traduction latine de Pépino, si l'original de Polo était en latin? Ramusio prétend que Pépino n'avait pu se procurer et n'avait même jamais vu l'original. Cependant ce traducteur s'explique dans sa préface comme s'il n'avait jamais su que l'ouvrage eût été composé en latin, et il prétend que l'italien dont il fesait usage, était de Polo même. Au reste Pépino traduisit moins la relation de Polo, qu'il ne l'abrégea, et donna peut-être lieu, suivant l'observation de Purchas, à la corruption du texte, qui n'a fait qu'augmenter dans la suite (4).

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 315.

(2) *Id.* p. 309.

(3) *Id.* p. 309 et 315.

(4) *Id.* p. 315. Il cite le *Pilgrimage* de Purchas, p. 68 et suivantes.

Art. 206. On ne connaît pas de voyageur qui ait visité plutôt les régions orientales, après Marco Polo, qu'un cordelier, nommé Odoric, natif d'Udine dans le Frioul. Il partit vers l'an 1318. A son retour, en 1330, un autre cordelier, nommé Guillaume de Solanga, écrivit sa Relation sur ses propres récits. Elle se trouve insérée en Italien dans le second tome de la collection de Ramusio, et en latin, dans celle d'Hakluit, avec une traduction anglaise. Cet ouvrage est non-seulement très-superficiel, mais rempli de fables et de mensonges grossiers. On y trouve des nations qui ont des têtes d'animaux, et des vallées fréquentées par des Esprits. L'auteur entra dans une de ces vallées, après s'être muni du signe de la croix. Mais il n'en vit pas moins une figure horrible, qui le fit fuir par l'effroi qu'il ressentit des grimaces qu'elle fesait. Enfin quoique dans plusieurs choses qui regardent les Tartares et les *Manji* (1), nom que Polo donne à la Chine méridionale, qu'il

(1) Histoire générale de Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 374.

dit contenir neuf royaumes (1), et qu'Odoric change en celui de *Manci*, il s'accorde avec Marco Polo, on découvre facilement aux noms des villes et par d'autres circonstances, qu'il n'avait jamais vu les pays dont il parle, et que son ouvrage n'est qu'un mélange de ses propres fictions, avec un petit nombre d'informations qu'il avait tirées d'autrui. Il se remit en chemin pour les pays de l'Est en 1331; mais ses éditeurs nous apprennent qu'étant retourné à Padoue, sur une apparition qu'il eut à quelques milles de cette ville, il y mourut (2).

Art. 207. Guillaume de Solanga est le moine cordelier dont il est question dans l'article précédent, et qui écrivit la relation d'Odoric.

Art. 208. En 1332, le chevalier Jean de Mandeville, anglais, entreprit de visiter les régions décrites par ces deux cordeliers. Il employa trente-trois ans dans ce voyage. A son retour, s'étant arrêté à Liège, il y écrivit sa relation en trois langues, anglaise, française et latine, et il mourut dans cette même ville. Bergeron

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 338.

(2) *Id.* p. 374.

(1) nous apprend que le manuscrit se conserve à Paris dans la Bibliothèque qui portait alors le nom du roi et qui s'appelle aujourd'hui impériale. Hakluit publia seulement le latin dans la première édition de sa grande collection ; il publia le latin et l'anglais en cinquante chapitres dans la seconde. Il assure dans sa préface, que Mandeville mourut à Liège le 17 novembre 1372, et fut enterré dans l'abbaye de l'ordre des Guillelmites. On lit aussi dans Bergeron, que les relations d'Odoric et de Mandeville ont tant de ressemblance dans les remarques, soit vraies ou fabuleuses, que l'une paraît tirée de l'autre. Mais comme le chevalier de Mandeville ne revint de ses voyages qu'en 1355 ou plutôt en 1365, puisqu'il y avait employé trente-trois ans, Bergeron conclut qu'il n'a fait que copier l'italien. Cependant, continue-t-il, on trouve dans l'un et dans l'autre des récits si semblables, et souvent avec protestation qu'ils ont été témoins des événemens, qu'on est porté à croire que, suivant les idées romanesques de

---

(1) Traité des Tartares, chap. 9.

leur siècle, ils ont pris les fables qu'on leur racontait, pour autant de vérités (1).

Purchas, qui a donné un abrégé des voyages de Mandeville dans son troisième tome, d'après la relation complète qui est dans Hakluit, suppose dans son Introduction, qu'ils ont été corrompus par quelque imposteur : mais les éditeurs de l'Histoire générale des Voyages n'ont pas cru que ceux de Mandeville méritassent une place dans leur Recueil (2).

Art. 209. Pendant que ces Relations se publiaient en Europe, plusieurs autres semblables avaient paru en Orient. Mais la seule de ces dernières qui ait été traduite par les Européens, est celle de l'ambassade de Schah Rokh, à la Cour de l'empereur du Katai. Thévenot l'a publiée dans le quatrième tome de sa collection française. C'est dans la préface de ce tome qui en fait aussi la quatrième partie, que Thévenot nous dit qu'il avait une autre Relation d'un voyage par terre depuis les Indes

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 374 et 375.

(2) *Id.* p. 375.

jusqu'à la Chine, traduite de l'Arabe par lui-même, mais qu'il ne la publiait pas. Quant à celle de Schah Rokh, Thévenot nous apprend dans cette même préface, qu'elle fut composée en Persan, mais sans nous en faire connaître l'auteur. Il n'y a pas même joint de notes ni d'autres explications. Les éditeurs de l'Histoire générale des Voyages, qui l'ont fait entrer toute entière dans leur Recueil, observent que le tems de cette ambassade, fut le règne de Ching-tfu, ou Yonglo, troisième empereur Chinois de la race des Ming (1). Ils partirent l'an 1419 (2), et revinrent du Katai en 1425 (3).

§. 7. *Ouvrages des Européens sur l'histoire de la Chine, publiés dans le courant du seizième siècle.*

Art. 210. Quoique la Chine eût été découverte à la fin du treizième siècle dans le voyage de Marco Polo, comme on vient de le voir

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 376.

(2) *Id.* p. 377.

(3) *Id.* p. 376.

(*art.* 203), elle n'en fut pas beaucoup plus connue des Européens jusqu'à la fin du quinzième siècle, où les Portugais, pénétrant par les mers de l'Inde, y introduisirent des missionaires de la religion Romaine. En 1517 (1), l'un des chefs Portugais, appelé Fernand Pérez d'Andrada, s'étant avancé, malgré mille obstacles, jusqu'à Quan-tong ou Canton, port de la Chine, y établit un traité de commerce, et revint à Malaca chargé de richesses (2). Avant cette heureuse époque, le girofle des Moluques et la muscade de Banda, le sandal de Timur et le camfre de Bornéo, l'or et l'argent de Luconie, avec les gommes, les parfums et toutes les marchandises précieuses de la Chine, du Japon, de Siam et de quantité d'autres royaumes, étaient apportés au marché général de Malaca, ville située dans la péninsule du même nom, que l'on prend pour l'ancienne Chersonèse d'or. De-là elles venaient dans le port de la mer Rouge, jusqu'où les nations de l'Occident allaient les chercher. Et ce commerce se fesait presqu'uniquement par

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 229.

(2) *Id.* Paris 1746, t. 1, p. 124.

des échanges ; car les peuples de l'Asie avaient moins besoin d'or et d'argent que des productions d'une industrie différente de la leur. Telles étaient les sources qui avaient enrichi Calicut, Cambaie, Ormuz, et Aden. Toutes ces villes joignaient encore à ce qu'elles tiraient de Malaca, les rubis du Pégu ; les étoffes du Bengale ; les perles de Kalekare ; les diamans de Narsinga ; la canelle et les rubis de Ceylan, le poivre, le gingembre, et les autres épices de la côte du Malabar. D'Ormuz, les productions de l'Inde étaient transportées par le golfe Persique jusqu'à Basrah, d'où elles étaient distribuées par les caravanes à l'Arménie, Trébizonde, Alep, Damas, etc. Les Vénitiens, les Génois et les Catalans venaient les prendre à Barut, port de Sirie. Ce qui était apporté par la mer Rouge, était débarqué à Tor ou à Suez, ville située au fond de ce golfe, d'où les caravanes continuaient le transport jusqu'au Caire ; et de-là par la voie du Nil, le reste de la route était aisé jusqu'au port d'Alexandrie, où l'embarquement se fesait sur les vaisseaux de l'Europe (1). Mais on sent com-

(1) Hist. génér. des Voyages. Paris 1746, t. 1, p. 85.

bien tous ces détours rendaient les transports difficiles. Il fallait qu'une denrée fut très-précieuse pour compenser le prix qu'ils coûtaient nécessairement. Les productions de l'esprit qui ont plus de prix que toutes les autres aux ieux des hommes qui en connaissent la valeur, ne sont pas assez communément recherchées pour fixer l'attention des négocians qui ont pris toutes ces peines. L'utilité de la découverte des Portugais ne se renferma donc pas à faire baisser le prix des objets de luxe ; son principal avantage fut de nous mettre à portée de participer aux richesses historiques et littéraires des contrées orientales, richesses que les Grecs et les Romains eux-mêmes qui en étaient bien plus près, n'avaient jamais su faire valoir à leur profit.

Ce ne fut pas seulement à Canton que les Portugais s'établirent. Ils formèrent ensuite un comptoir à Ning-po, qu'ils appelèrent Liampo, dans la partie orientale de la Chine ; ils firent un commerce considérable sur la côte entre ces deux fameux ports, jusqu'à ce que leur orgueil et leur insolence causèrent leur destruction dans tous ces lieux, à la réserve de Ma-kau ou Macao, île à l'embouchure de

la rivière de Canton, où ils le conservent encore, mais resserrés dans des bornes fort étroites (1).

Art. 211. Simon Grinée que l'on écrit *Grynée* et *Grynæus*, allemand, fils d'un paysan, dans la Souabe, où il naquit l'an 1493 dans un petit village du comté de Zolleren, dit Véringen, fut ami de Luther et de Mélanchthon, et enseigna les langues et les sciences à Vienne en Autriche, à Bude en Hongrie, à Heidelberg, à Tubinge et à Bâle. Grinée se trouva à la conférence de Vorms l'an 1540, et mourut de la peste à Bâle le premier août de l'année suivante, âgé de 48 ans. Il avait traduit du grec en latin quelques homélies de Saint Jean Chrisostome et divers traités de Plutarque; il laissa des notes sur les œuvres de Platon, sur les huit livres des topiques d'Aristote, sur Justin, sur Euclides, sur Julius Pollux, etc. Il écrivit aussi la vie d'Oecolampade, et grand nombre d'autres petites pièces. Il laissa un fils et un neveu, duquel il sortit une postérité nombreuse, et tous ren-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5. p. 229 et 230.

dirent son nom encore plus célèbre par leurs écrits en divers genres (1). Mais l'ouvrage pour lequel Simon Grinée a trouvé place ici, est son *Novus Orbis*, collection de laquelle il s'est fait plusieurs éditions, dont la première parut à Paris en 1532. C'est ce que j'ai déjà dit (*art.* 203) en parlant de Marco Polo dont la relation est insérée dans cette collection. On y trouve aussi les deux voyages d'Aluise da Cada Mosto, le long des côtes d'Afrique où il découvrit les iles de Cap-verd, en 1455. Ces deux ouvrages ayant été composés en italien, Ramusio, dont je parlerai dans la suite (*art.* 214) nous les a conservés dans la même langue ; mais Grinée en avait donné une traduction latine, qui diffère de l'original dans plusieurs points essentiels. Par exemple, l'Italien fait partir l'auteur, de Venise, en 1454, et la traduction en 1504. On juge aisément que de part ou d'autre, l'erreur vient de l'impression, et l'on est d'abord porté à croire que c'est l'imprimeur du latin qui doit

(1) Le Grand Dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1732. Art. Grynée. Il cite Pantaléon, *lib.* 3, *Prosop.*; Gesner, *biblioth.*; Reusner, *in Icon.*; Melchior Adam, *in vit. Germ. Phil. et Jurisc.*

être

être accusé de cette négligence. Mais la conjecture se change en certitude lorsque l'on observe ensuite que le prince Henri de Portugal, par qui fut employé Cada Mosto, mourut en 1463 (1). Simon Grinée n'en a pas moins eu le mérite de publier le premier divers ouvrages très-curieux sur la géographie nouvelle, et sa collection a vraisemblablement servi de base à toutes celles qui sont venues ensuite.

Art. 212. Michel Herrius paraît être le premier qui ait profité du travail de Grinée en publiant à Strasbourg en 1534, ainsi que je l'ai déjà dit (*art.* 203), une traduction allemande de son *Novus Orbis* (2). Mais le zèle religieux fut celui qui mit le dernier sceau aux découvertes faites par les négocians et publiées par les savans.

Art. 213. Saint François Xavier, surnommé l'apôtre des Indes, fils de Jean Jasse, gentilhomme de Navarre, et de Marie Azpilcuète Xavier, et neveu du fameux docteur Navarre, naquit le 7 avril 1506 au château

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1746, t. 2, p. 285.

(2) *Id.* Paris 1749, t. 7, p. 310.

de Xavier situé au pié des Pirénées. Il était le dernier d'un grand nombre d'enfans qui embrassèrent presque tous la profession des armes. Pour lui qui était né avec le goût de l'étude, il fit dans son pays ce que l'on appelait alors les humanités, et fut ensuite envoyé à Paris, où il fit son cours de philosophie et fut reçu maître-èz-arts dans l'université de Paris. En cette qualité, il enseigna lui-même la philosophie au collège de sainte Barbe, avec un pauvre savoyard nommé Pierre le Fèvre, qui vivait de ce qu'il gagnait à faire des répétitions. Ce fut en cette ville que Xavier se lia d'amitié avec Inigo ou Ignace de Loyola : il fut un des premiers compagnons que s'associa ce saint enthousiaste pour l'exécution du dessein qu'il avait formé de fonder la compagnie de Jesus. De ce moment, il abandonna toutes les vues qu'il pouvait avoir d'établissement dans le monde, et pratiqua les exercices les plus rigoureux de la pénitence chrétienne. Ayant achevé son cours de philosophie, il commença à étudier en théologie. Peu de tems après, Ignace lui découvrit, ainsi qu'à ses autres compagnons, l'envie qu'il avait de voyager

dans la Terre Sainte, pour aller travailler à la conversion des Juifs et des Infidèles, ou, s'il rencontrait des obstacles, de s'aller présenter au pape pour lui offrir de servir l'église en tel lieu du monde qu'il lui plairait de les envoyer. Xavier fut un des sept qui firent ce vœu dans l'église de Montmartre le jour de l'Assomption de l'an 1534. Ignace, qui était allé en Espagne, leur ayant donné rendez-vous à Venise, Xavier s'y rendit et y servit dans l'hôpital des Incurables. Quand saint Ignace y eut rejoint ses compagnons, ils allèrent à Rome, et obtinrent de Paul III la mission de la Terre-Sainte, avec la permission de prendre l'ordre de la prêtrise. Ils revinrent à Venise où Saint Ignace était resté. Xavier continua d'y rendre service dans l'hôpital des Incurables. Il fut ordonné prêtre, et se prépara à dire sa première messe par une retraite affreuse, dans une chaumière près de Padoue, où il demeura quarante jours exposé aux injures de l'air, et fesant une pénitence très-austère. Deux ou trois mois après, il dit sa première messe à Vicence, où il joignit saint Ignace, qui l'envoya à Bologne avec Bobadilla. Après ce voyage, il fut rappelé à Rome,

où il prêcha dans l'Eglise de saint Laurent *in Damaso*. Le roi de Portugal Jean III ayant fait demander à saint Ignace par son Ambassadeur, des missionaires pour porter l'évangile dans les Indes orientales, François Xavier fut choisi pour cette mission. Il partit de Rome avec l'Ambassadeur en 1540, et s'embarqua le 7 avril 1541 à Lisbonne pour aller dans les Indes. Il arriva le 6 mai 1542 à Goa. Il serait difficile de faire un détail exact de ses travaux évangéliques, et ce détail n'entre nullement dans le plan de mon ouvrage : il suffit de marquer ici qu'il établit la religion chrétienne à Goa, sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, au Japon, qu'il convertit une infinité de ce que nous appelons barbares (1), qu'il débarqua dans l'île de Chang-Chuun-chan, nommée aussi Sancian, sur la côte de la province de Quang-tong ou Canton, et qu'il y mourut (2) à la vue du royaume de la Chine où il avait une

(1) Le grand dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1732. *art.* François Xavier.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 6, p. 358 et 359.

passion extrême de prêcher la foi Chrétienne, et où il n'eut pas la consolation de pénétrer. Le jour de sa mort fut le 2 décembre 1552; il avait alors plus de 46 ans. Le Pape Paul V le béatifia le 25 octobre 1619, et Grégoire XV, successeur de Paul, le canonisa le 12 mars 1622. L'année suivante, Urbain VIII publia la bulle de sa canonisation, dans laquelle il lui donne le titre d'apôtre des Indes. Nous avons cinq livres d'épîtres de ce saint, un catéchisme, etc. (1). On voit encore son tombeau dans l'île de Sancian. Il est placé sur une colline au pié de laquelle on voit une plaine couverte de bois d'un côté, et de l'autre ornée de plusieurs jardins. On ne trouve dans cette île que cinq villages dont les habi-

(1) Moréri. *art.* François Xavier. Il renvoie à la vie de ce saint, écrite par Horace Turselin, par Jean Lucéna, par les pères Bartholi, Ribadéneira et Alegambe *de script. Soc. Jesu;* André Schottus et Nicolas Antonio *Bibl. Hisp.;* Orlandini et Sachini, *hist. Soc. Jes.* On peut ajouter à ces divers ouvrages cités par Moréri, la Vie de saint François Xavier par le père Bouhours. L'histoire générale des voyages ne fournit que quelques détails peu importans.

tans sont de pauvres pêcheurs qui ne vivent que de riz et de poisson (1).

Art. 214. Jean-Baptiste Ramusio, natif de Venise, et fils de Paul, jurisconsulte, se rendit très-habile dans les sciences et dans les langues. La république de Venise se servit de lui quarante-trois ans entiers dans les affaires les plus importantes, et l'employa tant en qualité de secrétaire, qu'en lui ordonnant d'accompagner les Ambassadeurs que l'on envoyait aux princes étrangers. Sur la fin de sa vie, il se retira à Padoue, où il mourut l'an 1557, âgé de 72 ans. Son corps fut transporté à Venise, et il fut enterré dans l'église de Ste. Marie. Il avait publié un traité *de Nili incremento*, et trois volumes de navigations, décrites par divers auteurs. Le premier contient la description de l'Afrique, du pays du Prête-Jean, etc. Le second comprend l'histoire de la Tartarie, et divers autres voyages. Le troisième comprend la navigation du nouveau Monde. Il avait aussi composé un traité du flux et du reflux de la mer, qu'il laissa

(1) Description générale de la Chine, par l'abbé Grosier. Paris 1787, t. 1, p. 123.

imparfait, etc (1). J'ai déjà parlé de son grand ouvrage (*art.* 203) au sujet de Marco Polo et (*art.* 211) à l'article de Simon Grinée. J'ai dit à cet article que Ramusio publia le premier en italien la découverte des îles du Cap Verd par Aluise de Cada Mosto. On fit d'autant plus de cas des voyages de ce dernier navigateur, que les anciens ayant représenté les pays voisins de la ligne ou de l'équateur, comme des régions inhabitables, il apprit au contraire à ses lecteurs qu'elle était couverte de verdure, et remplie d'habitans. D'un autre côté Ramusio qui voulait que ses contemporains retirassent quelque avantage de son ouvrage, crut en pouvoir tirer un très-grand parti en faveur du commerce. Cet écrivain paraît avoir été persuadé que par les rivières du Sénégal, qu'il prenait pour des branches du Niger, on pouvait s'ouvrir un commerce facile avec les riches contrées de Tombuto et de Melli, et faire ainsi passer l'or en Europe avec plus de facilité et de promtitude, que par les vastes et dangereux déserts qui séparent ces deux régions de la Barbarie. Comme

(1) Moréri. *art.* Ramusio.

le sel, suivant Léon, était la marchandise la plus précieuse que l'on pût porter aux Nègres, on se proposait d'en prendre dans l'île de Sal, qui est une des îles du Cap Verd, et d'en fournir tous les pays qui bordent le Niger, dont on ne supposait pas que le cours eut moins de cinq cens milles. On espérait d'en tirer en échange de l'or et des esclaves; et tandis que l'or passerait en Europe, les esclaves devaient être transportés au marché de Saint-Iago, autre île du Cap Verd, d'où il serait aisé de les conduire immédiatement aux Indes occidentales (1).

Pour entreprendre un si beau commerce, il aurait été nécessaire alors d'obtenir le consentement des Portugais, qui étaient maîtres de toute cette côte d'Afrique, jusqu'à plusieurs dégrés au delà de l'équateur. Ramusio, dont je rapporte ici les raisonnemens, jugeait qu'il y avait peu de difficulté, puisque tous les Européens avaient la permission de porter leur commerce jusqu'à l'extrêmité de la Guinée. Cependant comme les Portugais mê-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1746, t. 2, p. 285.

mes n'en avaient point encore entrepris de cette nature, il cherchait par quels moyens on y pourrait parvenir. Les Anglais l'ont tenté plusieurs fois; mais les obstacles qu'ils y ont trouvés, marquent assez que si le succès n'est pas impossible, il n'est pas aussi facile que Ramusio l'imaginait. D'ailleurs il supposait une communication entre le Niger et les autres rivières qui tombent dans la mer occidentale; opinion combattue par tous les Voyageurs de quelque réputation. M. de l'Isle l'a rejettée lui-même dans les derniers tems de sa vie; et sa derrière carte d'Afrique représente le Sénégal, la Gambra et le Niger, comme des fleuves absolument séparés (1). M. d'Anville a discuté cette matière avec sa profondeur ordinaire (2) et veut que ce fleuve soit appelé Sénéga. M. de Bougainville croit que c'est le Chrès de Hannon (3).

Je me suis un peu étendu sur cet article;

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1746, t. 2, p. 286.

(2) Mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres. t. 26, p, 69.

(3) *Id.* p. 17 et 43.

intéressant par lui-même, mais éloigné de mon sujet, pour faire voir que Ramusio, dans ses erreurs même, cherchait à se rendre utile. Il publia aussi l'histoire de la fameuse expédition de Vasco de Gama en 1497, la première que les Portugais aient faite aux Indes orientales par les mers d'Afrique, et qui à la découverte des îles du Cap Verd, fit succéder celle du Cap de Bonne-Espérance et de l'Inde (1).

Art. 215. Je ne connais que par les lettres initiales de son nom F. G. L., le traducteur français de l'ouvrage de Marco Polo (*art.* 203). J'ai déjà dit que sa traduction avait paru en 1656 (2).

Art. 216. Richard Johnson, avait accompagné dans son voyage (3) Antoine Jenkinson,

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1746, t. 1, p. 21 et suivantes.

(2) On pourra, si l'on veut, placer ici l'article de Fernand Mendez Pinto qui termina ses voyages en 1558. Comme la première édition que je connaisse de sa relation est de 1614, je ne le place que ci-après sous cette année, à l'article 230.

(3) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 403.

négociant fort éclairé, que la compagnie anglaise de Moscovie avait envoyé par la voie de Russie, à Boghar ou Bokhara, dans la grande Bukarie, pour y jeter les fondemens d'un commerce durable, s'il le jugeait facile et avantageux. Jenkinson était parti de Gravesend le 12 mai 1557 (1), et l'an 1559, Richard Johnson voulant connaître la route du Kataï par terre, apparemment pour lutter contre les Portugais qui y allaient par mer, découvrit trois itinéraires pour cette route. C'est à Boghar qu'il se les procura de plusieurs marchands Tartares avec lesquels il avait formé quelque liaison. Quoiqu'assez stériles, ils pouvaient être utiles à la géographie en servant à confirmer, éclaircir ou rectifier les relations des autres voyageurs (2).

Art. 217. Johnson donne pour auteur de sa première information, un Tartare de Boghar, nommé Sernichok. Elle est conçue dans les termes suivans :

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 391.

(2) *Id.* p. 403.

D'Astrakhan à Sérachik, dix journées de marche, d'une longueur médiocre, telles que les marchands peuvent les faire avec leurs marchandises (1).

De Sérachik à Urgenz, quinze journées. Quinze, d'Urgenz à Boghar. Trente, de Boghar à Kaskar. Trente, de Kaskar au Katai, que Johnson écrit Cathaya (2).

Le même Tartare enseignait une autre route qu'il croyait plus sûre, et qui était le second itinéraire de Johnson.

D'Astrakhan au pays des Turcomans, en prenant le plus court, par la mer Caspienne, dix jours de navigation.

Du pays des Turcomans à Urgenz, par terre, surtout avec des chameaux, chargés, chacun de quinze *poodes*, dix journées : l'auteur n'explique pas ce mot de *poodes* ; mais il joint celui de *weight* qui, en anglais, signifie un poids de 250 livres, en sorte que chaque chameau aurait porté 3750 ou 37 quintaux et demi, charge qui paraît excessive.

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 403.

(2) *Id.* p. 404.

Quinze journées d'Urgenz à Boghar. L'auteur remarque ici que Boghar est le marché ou centre d'assemblée des Turcs, des Katayens, et des autres nations de ces contrées. Le droit est d'un quarantième sur toute sorte de marchandises.

De Boghar à Kaskar, frontière du grand Khan, un mois de marche. De Kaskar au Katai, un mois par caravane; on rencontre sur cette route un grand nombre de villes et de forteresses. Sernichok assura aussi Johnson que l'on peut se rendre par mer du Katai dans l'Inde. Mais il ignorait quelle côte il fallait suivre, quoique Polo nous l'eût appris deux cens cinquante ans auparavant, et il ne connaissait pas mieux les autres routes (1).

Art. 218. Un autre marchand de Boghar donna la route suivante à Johnson, telle qu'il l'avait reçue des voyageurs de son pays:

D'Astrakhan, par mer, à Sérachik, quinze journées; ou, si l'on veut, au pays des Turcomans, dix journées. La distance d'Astrakhan

(1) Histoire générale des Voyages, Paris 1749, t. 7, p. 404.

à Sérachik n'est pas plus grande, c'est-à-dire, qu'elle est aussi de dix journées, ainsi que nous l'a appris le premier itinéraire dans l'article précédent. En effet Jenkinson avait fait voile en sept jours à la rivière de Jaïk, sur laquelle cette ville est située.

De Sérachik à Urgenz, quinze journées, et quinze d'Urgenz à Boghar; sur quoi l'auteur observe que les voyageurs ne devant trouver aucune habitation entre Sérachik et Urgenz, doivent se munir de tentes et de provisions. Dans cette route, on rencontre chaque jour à distance égale des puits de fort bonne eau.

De Boghar à Taskant, sur la rivière de Sir, quatorze journées d'une marche facile avec des marchandises. Sept journées de Taskant à *Occient.* C'est ainsi qu'écrit Johnson. La seule distance ne peut nous faire juger si c'est d'Uskant qu'il veut parler. Vingt journées d'Occient à Kaskar, ville capitale de Reschit-khan, comme dit Johnson, ou plutôt de Raschid ou Al-raschidkhan (1). Cela fait en tout 41 jours de Boghar à Kaskar, tandis que le second itiné-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 404.

raire (*art.* 217) ne compte qu'un mois de marche de l'une de ces deux villes à l'autre.

Trente journées de Kaskar à Souchik, première frontière du Katai. C'est sans doute Socheu, à l'extrémité de la grande muraille de la Chine. Cinq de Souchik à Kamchik, ou plutôt Kan-cheu, appelée Kampion par Marco Polo (1). Ces deux villes, appelées Souchik et Kamchik par ce troisième itinéraire, appartiennent au pays de Tangut (2).

Deux mois de Kamchik au Katai, par un pays désert, mais tempéré, qui produit en abondance diverses sortes de fruits. On voit (3) que toute cette route paraît être dans le Katai ou dans la Chine même, à moins que l'on ne veuille supposer qu'à Kamchik ou Kan-cheu qui est près de la grande muraille, la route sorte de l'ancien Katai, beaucoup moins étendu que la Chine d'aujourd'hui, et conduise par la Tartarie à une des portes de la grande muraille, à dix journées du Kambalu

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 404.

(2) *Id.* p. 405.

(3) Par la carte placée p. 76 de ce volume.

des premiers voyageurs que l'on croit être notre Pékin (1).

Kambalu, capitale de tout le pays, est encore à dix journées du Katai. Telle est l'expression du traducteur anglais. Mais si Kambalu était la capitale du Katai, comment pouvait-elle en être éloignée de dix journées? En supposant que depuis Kamchik la route fût par la Tartarie, le sens doit être que Kambalu est à dix journées de l'entrée du Katai de ce côté-là (2).

Au delà du Katai, dont les habitans sont célèbres par leur politesse, comme leur pays l'est par la richesse incroyable du terroir, on trouve une région que les Tartares nomment Kara-kalmak, habitée par un peuple noir, au lieu que les Katayens sont blancs. La religion de Kara-kalmak est le christianisme, ou lui ressemble beaucoup. On y parle une langue particulière au pays. (Ce peuple noir est ce que nous appelons les Kalmouks. Ce sont les Monguls ou Mongols païens auxquels les Monguls mahométans, que l'on nomme com-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 404.

(2) *Id.* p. 404 et 405.

munément et mal à propos Tartares, donnent par mépris ce nom de Kara-kalmak. La ressemblance de la religion de ce pays avec la religion chrétienne est ce qui a fait croire que le christianisme avait été établi autrefois en Tartarie. Mais cette opinion ne peut soutenir un examen attentif) (1).

Dans toutes les routes que l'on vient de nommer, il n'y a point d'autres bêtes farouches que des loups blancs et noirs. Les bois y étant fort rares, on n'y voit pas d'ours. Mais il s'y trouve d'autres espèces d'animaux, parmi lesquels on en distingue un que les Russes nomment Barse, et plus correctement Bars ou Pars, qui signifie léopard en langage mongol. A juger de sa peau par la grandeur, on la prendrait pour celle d'un lion; mais elle est si bien mouchetée, que dans une vente qui s'en fit à Astrakhan, on la prit pour celle d'un léopard ou d'un tigre (2).

A vingt journées du Katai, on trouve un pays nommé *Angrim*, où se rencontre l'ani-

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 405.

(2) *Id. ibid.*

mal qui produit le meilleur musc. Les habitans sont bazanés et sans barbe. Pour distinguer les deux sexes, les hommes portent sur les épaules une plaque de fer qui représente la figure du soleil, et les femmes la portent devant leurs parties naturelles. Dans ce pays, et dans un autre qui se nomme Titai, on se nourrit de chair crue. Le souverain y porte le titre de Khan. On y adore le feu. Ce pays est à trente-quatre journées du grand Katai. Dans l'intervalle est une belle nation qui se nomme Komoron, et qui ne mange qu'avec des couteaux d'or. Le pays des Petits hommes ou des Pigmées est plus près de Moscou que du Katai.

On voit que tout cet article se ressent du caractère trop ordinaire aux voyageurs qui donnent leurs fictions pour des vérités (1).

Art. 219. Lenglet du Fresnoi, dans sa méthode pour étudier l'histoire (2), nous donne comme un ouvrage curieux pour son tems et assez rare :

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 405.

(2) Supplément. Paris 1740, t. 2, p. 226.

Giuseppe Betussi , Ragionamento soprà il Cathaio , in-4°. *in Padoua ,* 1573.

Mais Joseph Betussi, né à Bassano vers l'an 1520, et mort à la fin du seizième siècle, après s'être distingué par ses talens pour la poësie italienne, et avoir voyagé en Espagne, en France et dans toutes les contrées d'Italie, n'a fait autre chose qu'un discours historique sur la ville (ou plutôt *villa*, maison de campagne) de *Cataio*, seigneurie de la maison Obizzi; Ferrare, 1669, in-4°. (1). Son ouvrage n'a donc aucun rapport à la Chine.

Art. 220. Jean Gonzalez de Mendoza porta les armes, puis se fit religieux augustin. Il fut envoyé l'an 1580, par Philippe II, roi d'Espagne, dans la Chine, dont il publia une Histoire (2), sous ce titre :

Historia de las cosas mas notables , ritos, y costumbres del gran reyno de la China , por Fr. Gonçalez de Mendoça de la orden de S. August. con un itinerario del nuevo

---

(1) Nouveau dictionnaire historique, par Chaudon et Delandine. Lyon 1804. *art.* Betussi.

(2) *Id. art.* Mendoza.

mondo, del P. Mart. Ignacio de la orden de S. Francisco, in-8°. *en Anvers.* 1596. C'est plutôt un voyage qu'une histoire, et c'est un voyage curieux (1). Luc de la Porte en donna une traduction française à Paris en 1589, in-8°. (2).

Mendoza devint ensuite évêque de Lipari, et fut envoyé, en 1607, dans l'Amérique, en qualité de vicaire apostolique. Il eut l'évêché de Chiapa, puis celui de Popaïan. Ce prélat fut la lumière et l'exemple de son clergé et de son peuple (6). Voyez ci-après l'article 245.

Art. 221. Reinier Reineccius, allemand, natif de Steinheim dans le diocèse de Paderborn, enseigna long-tems les belles-lettres dans l'université de Francfort et celle de Helmstad, et publia des traités généalogiques et historiques, outre plusieurs autres ouvrages. Il composa un traité de la méthode de l'histoire, où il y a beaucoup d'érudition et de

(1). Méthode pour étudier l'histoire, par Lenglet du Fresnoy. Paris 1735, t. 4, p. 313.

(2) Nouveau dictionnaire historique. Lyon 1804. *art.* Mendoza.

(3) *Id. ibid.*

discernement sur le mérite des historiens (1). « Le monde savant », dit Lenglet, dont la causticité est connue, et devait encore être plus grande ici où il parle de ceux qui l'ont précédé dans la même carrière, « ne méprise » pas tout à fait la méthode que Reineccius » fit paraître in-folio à Helmstad en 1583 ; » mais comme les études historiques se sont » fort perfectionnées depuis plus d'un siècle » que ce livre est imprimé, il ne paraît pas » qu'il soit à présent d'usage (2) ». Effectivement on ne peut le consulter que pour les historiens qui l'ont précédé; mais c'est ce qui arrive aussi à Lenglet en ce moment. Reineccius mourut en 1595. Ce savant homme laissa entr'autres ouvrages : *Familiæ regum et pontificum Bosphoranorum, etc.; Familiæ regum Macedoniæ, etc.; Familiæ regum Armenicorum, etc.* ; *Familiæ regum Judæorum; Familiæ regum Mediæ, Spartanorum, etc.; Syntagma de familiis duorum Ægypti regnorum; Regum et pontificum Israëlita-*

---

(1) Le grand dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1732. *art.* Reineccius.

(2) Méthode pour étudier l'histoire, par Lenglet du Fresnoy. Paris 1729, t. 1, p. VIII de la préface.

rum, regna celebratissima, cum familiis; Hierosolymitarum Chronicon; de marchionum et electorum origine; methodus legendi historias; Historia dubia et syntagma historicum; Historia Julia, seu syntagma heroïcum; Historia Orientalis; Familiæ Luceburgenses; et plusieurs autres (1). C'est sans doute dans son *Historia Orientalis* que se trouve la traduction latine des voyages de Marco Polo, dont j'ai parlé ci-dessus (*art.* 203).

§. 8. *Ouvrages des Européens sur l'histoire de la Chine, publiés dans les dix premières années du dix-septième siècle, c'est-à-dire, depuis* 1601 *jusqu'à* 1610.

Art. 222. Louis Guzman, Jésuite Castillan, fut recteur en divers collèges de sa société, puis provincial de la province de Séville et de celle de Tolède. Il mourut à Madrid le 10 janvier 1605. On a de lui une Histoire espagnole, divisée en quatorze livres, qui traite de ce que les Jésuites ont fait dans les Indes, et des

(1) Le grand dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1732. *art.* Reineccius où j'ai corrigé quelques fautes. Il cite de Thou, *hist.*; Kékerman, *de hist. natural.* c. 2; Vossius, *de philol.*

succès de leurs missions au Japon (1). Le titre espagnol de cet ouvrage est : *Historia de las missiones de los Jesuitas en la India Oriental, y en los reynos de la China y Japon, por el P. Luis de Gusman*, in-folio. *en Alcala*, 1601 (2).

Art. 223. Cette même année 1601, un Franciscain espagnol publia sur le même pays, un ouvrage auquel il donna ce titre : *Historia del las islas del archipelago, y reynos de la gran China, Tartaria, Cochinchina, Malaca, Siam, Camboxà, y Japan, y de lo succedido en ellos, à los religiosos Delcalsos, della orden del serafico padre san Francisco, de la provincia de san Gregorio de las Philippinas, per Fray Marcello de Ribadeneyra en Barcelona*, 1601, in-4°. Le père de Charlevoix convient que cet auteur avait été sur les lieus ; mais il déplore la prévention de cet

(1) Le grand dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1732. *art.* Guzman. Il cite Ribadéneira. *Catal. script. societ.* Cet article est répété dans l'édition du Moréri de Paris 1759, *art.* Guzman.

(2) Méthode pour étudier l'histoire, par Lenglet du Fresnoy. Paris 1735, t. 4, p. 314.

écrivain et des autres religieux d'ordres différens de celui des Jésuites qui ne sauraient s'accorder avec les illustres pères de sa compagnie (1) : tant il est vrai, dit Lenglet du Fresnoi (2), que les plus saints personnages, tels que les Jésuites, ne sauraient être toujours d'accord avec d'autres saints personnages, tels que ceux des ordres de S. Dominique et de S. François !

Art. 224. Depuis Marco Polo, à qui l'Europe doit la connaissance du nom de Katai, on avait entendu si peu parler de cette région, que la plupart des savans doutaient encore à la fin du seizième siècle qu'elle eût jamais existé. Mais tandis que les opinions étaient partagées là-dessus, on reçut des missionaires Jésuites de Lahor (3), quelques éclaircissemens sur ce fameux empire. Ils avaient tiré leurs informations d'un vieux mahométan qui,

(1) Histoire du Japon, par le P. de Charlevoix. Paris 1754, t. 6, p. 343 et 344.

(2) Méthode pour étudier l'histoire. Supplément, Paris 1740, t. 2, p. 226.

(3) Dans une lettre du P. Jérôme Xavier, datée de 1598.

après

après avoir passé treize ans à Kambalu, en qualité d'ambassadeur du roi de Kaygar (c'est-à-dire, Kashgar), avait distribué à la Mecque cent mille pièces d'or en aumônes, ce dévot musulman leur avait appris que les Katayens étaient une belle nation, qui avait le teint blanc et qui surpassait en politesse les Turcs (ou les Russes); qu'ils étaient chrétiens, et que leurs Temples étaient remplis de statues et de peintures; qu'ils avaient des crucifix, auxquels ils rendaient leurs adorations; des prêtres, qu'ils respectaient beaucoup et qu'ils enrichissaient par leurs présens; des monastères, des autels, des lampes, des processions, et d'autres cérémonies ecclésiastiques. Il ajouta que l'on trouvait parmi eux quelques Juifs, et un grand nombre de mahométans, qui se flattaient de pouvoir convertir à leur religion le roi chrétien du pays (1).

Nicolas Pimenta, Jésuite Portugais, visiteur des Indes à Goa, sentit son zèle enflammé par ce récit. Il forma le dessein d'envoyer des missionaires au Katai, pour y répandre des

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 410.

instructions qu'il crut nécessaires à des peuples si éloignés du centre de la Foi chrétienne. Il se hâta d'en donner avis au Pape et au roi d'Espagne. Bientôt Arias Saldanna, vice-roi de l'Inde, reçut ordre de seconder cette entreprise sous la direction de Pimenta, et de fournir à tous les frais. Goez, compagnon de Xavier dans la mission de l'empire Mogol, qui parlait fort bien la langue Persane et qui connaissait les usages des mahométans, se trouvait alors à Goa avec la qualité d'ambassadeur du grand Mogol, Akhar, dont il étoit fort estimé; c'est-à-dire, qu'il était associé à l'ambassadeur. Pimenta jeta les ieux sur ce P. Goez, comme celui de tous les religieux de son ordre qui pouvait le mieux jeter les fondemens de la nouvelle mission (1).

Cependant les Jésuites furent informés par des lettres du P. Mathieu Ricci, qui résidait alors à Pékin, que le Katai était le même pays que la Chine. Mais cet avis ne s'accordant point avec le témoignage des Jésuites de Lahor, le vi-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 410.

siteur, partagé quelque tems entre ces deux opinions, se déclara pour la dernière. D'un côté il ne pouvait se persuader qu'une secte qui lui paraissait aussi folle que le mahométisme eût pénétré dans un royaume aussi éclairé que la Chine. On assurait d'ailleurs que jamais on n'y avait connu la moindre apparence de christianisme; au lieu que le Katai était représenté comme un pays chrétien, avec d'autant plus de vraisemblance que ce récit venait des mahométans mêmes. A la vérité le Katai pouvait avoir communiqué son nom à la Chine, dont il était voisin. Mais cette conjecture n'étant appuyée d'aucune preuve, Pimenta résolut de poursuivre son dessein, dans la double vue d'éclaircir ses doutes, et d'ouvrir du moins une voie plus courte pour le voyage de la Chine (1).

Trigault nous explique d'où venait l'erreur des mahométans, sur ce grand nombre de chrétiens, qu'ils mettaient au Katai. S'ils n'avaient pas pris plaisir, dit-il, à tromper les missionaires par des fables, ils avaient été

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 411.

trompés eux-mêmes par les apparences. Comme ils ne rendent aucun culte aux images, et qu'ils avaient vu, dans les temples de la Chine, un grand nombre de statues qui ont quelque ressemblance avec les images des saints du christianisme, ils avaient pu s'imaginer que les Chinois n'avaient pas d'autre religion que celle des chrétiens. Ils avaient observé que les prêtres de cet empire allument des flambeaux ou des lampes sur leurs autels; qu'ils portent des vêtemens assez semblables aux chasubles de l'église Romaine; qu'ils font des processions; que leur chant ressemble beaucoup au chant Grégorien; enfin qu'ils ont un grand nombre des cérémonies chrétiennes. Cette conformité avait pu faire croire aux étrangers, surtout aux mahométans, que le christianisme était établi à la Chine (1).

Goez ayant été choisi pour répondre aux vues de Pimenta, reçut ordre du visiteur de Lahor, ville qui était alors la capitale de l'empire Mogol, d'accompagner les marchands qui partaient de cinq en cinq ans pour la Chine,

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 411.

avec la qualité d'ambassadeurs du roi de Perse. Il se rendit en 1602 à Agra, où le grand Mogol approuvant son dessein, lui donna non-seulement des lettres pour divers petits rois, ses amis ou ses tributaires, mais encore quatre cens écus pour les frais de son voyage (1). Il commença dès cette ville, à se vêtir en marchand Arménien, et à laisser croître sa barbe et ses cheveux. Il prit le nom d'Abdallah (2), auquel il ajouta celui d'Isaïe pour marquer qu'il étoit chrétien ; et ce déguisement lui fit obtenir la liberté du passage, qui ne lui aurait jamais été accordée s'il eût été connu pour Portugais (3).

De l'argent qu'il avait reçu du vice-roi de l'Inde, il acheta diverses marchandises Indiennes, autant pour favoriser son travestissement, que pour se procurer par des échan-

---

(1) Purchas ajoute, d'après Jarric, mille roupies que Goez avait déjà dépensées. Peut-être les avait-il reçues du vice-roi.

(2) Purchas dit, après Jarric, que Goez se fit nommer Branca-Abdallah.

(3) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 411.

ges les commodités nécessaires à sa route. Ce fut le 13 décembre, qu'il arriva dans Lahor. Xavier lui donna pour compagnons deux Grecs, dont l'un, nommé Léon Grimani, était revêtu du sacerdoce. L'autre était un marchand, nommé Démétrius. Tous deux connaissaient les chemins. Mais, au lieu de quatre domestiques mahométans qu'on avait destinés à le suivre, il prit un Arménien, nommé Isaac, à qui nous avons l'obligation du journal de ce voyage. Goez étant mort à So-cheu, ville située à l'entrée de la Chine, Isaac continua sa route jusqu'à Pékin, où Ricci se chargea de dresser la relation de leur entreprise tant sur les mémoires mêmes de Goez que sur les récits d'Isaac (1).

Ce curieux ouvrage se trouve inséré dans les commentaires de Ricci, liv. 5, chap. 11, 12 et 13, tels que les traduisit Nicolas Trigault en latin d'après le manuscrit italien, et qui furent publiés à Rome en 1678, sous le

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 411 et 412. L'auteur renvoie à Purchas, vol. III, p. 311, et à Trigault, *de Christianâ expeditione*, cap. XI et XIII.

titre *De Christianâ expeditione.* Cet ouvrage fut traduit en français et publié à Paris la même année. Purchas en a donné la traduction en anglais, dans son *Pilgrimage*; et Kirker, un abrégé dans sa *Chine illustrée*, sur lequel Ogilbi a fait sa traduction. Mais l'extrait qu'en a donné l'abbé Prévôt dans l'Histoire générale des Voyages, est d'après l'original, quoique l'on y ait aussi profité des lumières de Purchas (1).

Art. 225. Après la mort de Goez, arrivée le 18 mars 1605, son compagnon l'Arménien Isaac fut chargé de chaînes, et menacé de la mort s'il refusait d'embrasser le mahométisme. Un jeune homme né à la Chine, et Chinois par sa mère, nommé Ferdinand, qui aspirait à la qualité de Jésuite, et qui avait été envoyé par les Jésuites de Pékin au P. Goez, présenta une requête au vice-roi de Kan-cheu, qui donna ordre au gouverneur de So-cheu d'examiner cette affaire. Le gouverneur prit d'abord les intérêts de la justice; mais s'étant bientôt laissé corrompre par les mahométans,

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 412.

il menaça d'abord Ferdinand du fouet, et le fit arrêter pendant trois jours. Ce mauvais traitement n'eut pas le pouvoir de le décourager. Il vendit ses habits, faute d'argent, pour soutenir un procès qui dura six mois. Comme il n'entendait pas la langue Persane, et qu'Isaac ne savait ni le portugais ni le latin, ils ne pouvaient s'entretenir ensemble. Lorsqu'ils paraissaient devant le tribunal, l'un récitait la prière dominicale ; et l'autre répétait le nom de Benoît Goez, avec quelques mots portugais qu'il avait appris de lui dans le voyage. Mais comme personne ne comprenait ce langage, le Juge s'imaginait qu'ils parlaient la langue de la province de Canton, et qu'ils s'entendaient entr'eux (1).

Cependant deux mois suffirent à Ferdinand pour apprendre la langue persane. Les mahométans qui composaient la caravane avec laquelle Goez et Isaac avaient voyagé, et qui réclamaient l'usage de partager entr'eux les biens de ceux qui meurent dans la route, afin d'envahir la dépouille de Goez, alléguaient

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 421 et 422.

entr'autres moyens de justifier leurs prétentions, que Ferdinand paraissait Chinois et qu'Isaac était Sarrazin, c'est-à-dire, mahométan ; d'où ils voulaient conclure que ni l'un ni l'autre ne pouvait avoir aucun droit sur l'héritage de Goez, reconnu pour chrétien. Contraint de répondre à cette accusation, Ferdinand assura qu'Isaac était ennemi mortel de la loi de Mahomet. Pour le prouver, il tira sur le champ une pièce de lard qu'il avait apportée dans sa manche, et tous deux en mangèrent aussitôt de fort bon appétit. Ce spectacle fit rire toute l'assemblée. Les mahométans confus reprochèrent à Isaac de s'être laissé séduire par les artifices des Chinois, parce que dans toute la route il s'était abstenu de la chair de porc, à l'exemple de Goez, par ménagement pour les mahométans de la caravane (1).

Enfin les effets du mort furent adjugés à Ferdinand. Mais il ne se trouva que des pièces de marbre, que Goez avait eu la précaution de cacher sous terre. Ferdinand les vendit

(1) Histoire générale des Voyages, Paris 1749, t. 7, p. 422.

pour payer ses dettes et celles d'Isaac, et pour acheter tout ce qui pouvait leur être nécessaire sur la route de Pékin, où tous deux arrivèrent après de longues fatigues. Ils y portèrent une croix parfaitement bien peinte sur du papier doré, avec les passe-ports des rois de Kashgar, de Kotan, et de Chalis, que les missionaires ont conservés comme de précieux monumens du zèle de Goez (1).

Ricci, à qui nous devons le recueil de tous ces événemens, ajoute qu'il l'a rédigé sur les récits d'Isaac et sur quelques papiers de Goez. Après un mois de séjour à Pékin, Isaac fut envoyé à Macao par la route commune. Là, s'étant embarqué pour l'Inde, il fut pris par les Hollandais; mais il fut racheté par les Portugais de Malaca. La mort de sa femme, dont il fut informé, lui ayant fait perdre le désir de retourner dans l'empire du Mogol, il s'établit à Chaul, où il était encore vivant en 1615, lorsque Trigault composait son ouvrage (2).

Art. 226. Mathieu Ricci, né d'une famille

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 422.

(2) *Id. ib.* Il cite Purchas, p. 316; Trigault, c. 13.

noble de Macérata dans la marche d'Ancone, le 6 octobre 1552, étudia le droit à Rome, et trois ans après, il entra chez les Jésuites le 15 août 1571. Depuis il s'engagea pour la mission des Indes, et arriva en 1578 à Goa, où il acheva son cours de théologie, et où il enseigna la rhétorique (1).

En 1582, les missionaires de Macao firent de vains efforts pour obtenir d'être reçus à la Chine : mais le Tsong-tu de Juang-tong ayant cité devant son tribunal les Portugais de Macao, le P. Roger, Jésuite, fut envoyé à Chan-king-fou, où il fut reçu du vice-roi si favorablement, qu'il demanda la permission de résider dans la province. Elle lui fut accordée ; sur quoi Illi et Pasio commencèrent leur établissement. Mais ce mandarin, ayant été bientôt disgracié et craignant les plaintes que l'on pouvait porter contre lui, pour avoir reçu des étrangers dans le lieu de sa jurisdiction, les obligea de retourner à Macao. Ainsi s'évanouirent les premières espérances. Mais lorsque les missionaires s'y attendaient le moins,

(1) Le Grand Dictionnaire historique, par Moréri, Paris 1732. art. Ricci.

un garde du nouveau vice-roi, entendant parler des récompenses promises à ceux qui procureraient leur rappel, eut la hardiesse d'en parler à son maître, et se rendit ensuite à Macao. Les PP. Roger et Ricci ne firent pas difficulté de le suivre à Chan-king, où ils obtinrent bientôt du vice-roi une patente qui leur permettait de s'établir dans le lieu qu'ils voudraient choisir. Ces deux missionaires trouvèrent le secret de plaire aux Chinois; surtout le P. Ricci, par la douceur de son caractère et par ses manières insinuantes. La connaissance qu'il avait de la langue, et son habileté dans les mathématiques, lui furent encore plus utiles. Les Chinois virent avec plaisir une carte générale qui était son ouvrage, quoiqu'il y eût donné à leur pays moins d'étendue qu'ils ne lui en attribuaient. Ensuite leur ayant composé un catéchisme qui contenait l'explication de la morale chrétienne, il en convertit un grand nombre. La réputation qu'il fit aux missionaires, leur attira les visites de tout ce qu'il y avait de personnes de distinction à Chan-king. Mais le peuple, moins docile à leur doctrine, se souleva contr'eux, et leur fit quelques insultes dans leur propre maison.

Deux étrangers ayant élevé contr'eux divers sujets de jalousie, Roger fut renvoyé à Macao. Cependant peu d'années après, le danger parut diminué, et le P. Antoine Almeyda vint au secours de la mission. Elle se soutenait depuis sept ans, lorsqu'un nouveau vice-roi, qui avait quelques vues sur la maison des Jésuites, donna ordre à Ricci de quitter l'Empire avec ses compagnons. Leurs suppliques et les sollicitations des principaux magistrats en leur faveur, ne purent faire adoucir cette rigoureuse décision. Ils obéirent. Mais en arrivant à Canton, ils furent agréablement surpris de recevoir la permission de demeurer. On leur assigna Chau-cheu pour demeure. Ce fut dans cette ville, qu'abandonnant l'habit des Bonzes qui les avait fait mépriser, ils prirent celui des lettrés Chinois. Ce changement leur attira du respect, et favorisa le progrès de leur doctrine. Mais pour l'établir solidement, Ricci conçut qu'il était nécessaire de la faire goûter dans la capitale de l'Empire, et s'arrêtant à cette résolution, il ne se promit pas moins que de convertir l'empereur et toute sa Cour (1).

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 6, p. 359. L'auteur cite du Halde, tome II.

Vers le même tems, Taïko-sama, empereur du Japon, ayant levé une armée nombreuse dans la vue de conquérir d'abord la Corée, et de faire ensuite une invasion à la Chine, l'empereur Chinois rassembla autour de sa personne tous les mandarins qui avaient quelque habileté dans l'art de la guerre. Ricci obtint de l'un d'entr'eux, avec lequel il se trouvait lié d'amitié, la permission de le suivre jusqu'à la province de Kiang-si. Il se flattait de l'engager par dégrés à lui permettre de l'accompagner jusqu'à Pékin. Dans cette route, la barque fit naufrage, et Ricci n'échappa qu'à peine au danger. Le mandarin effrayé continua son voyage par terre, et ne voulut pas que le missionaire passât Nankin. Un autre mandarin qui lui avait donné anciennement quelques témoignages de bonté, lui donna ordre de quitter cette ville même, et punit le Chinois qui avait osé le recevoir dans sa maison (1).

Ricci se vit contraint à retourner dans la capitale du Kiang-si. Il y fut reçu favorablement des mandarins et même du vice-roi. Ca-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 6, p. 359 et 360.

tanéo, Longobardi et d'autres missionaires le joignirent alors dans cette ville. Quelque tems après, le Gouverneur partant pour Pékin, Ricci et deux autres obtinrent la liberté de le suivre. Leur séjour dura peu dans cette capitale : la guerre avec les Japonais ayant augmenté la défiance et le dégoût que l'on avait pour les étrangers, ils firent peu de progrès dans un espace si court. Mais après la défaite de l'armée Japonaise et la mort de Taïko-sama, dont elle fut bientôt suivie, Ricci ne trouva plus de difficulté à s'établir à Nankin. Ensuite les présens pour l'empereur étant arrivés à Macao, il obtint d'un des principaux magistrats un passe-port pour les porter lui-même à Pékin. Il partit. Mais en passant par Lin-tsing-chou, le refus qu'il fit à un ennuque de lui abandonner les curiosités de l'Europe, et le soin de les présenter à la Cour, l'exposa au chagrin de se voir emprisonner avec tout son cortège, sous prétexte qu'un crucifix qu'il portait dans sa valise, ne pouvait être qu'un charme pour ôter la vie à l'empereur. Les missionaires auraient été sacrifiés au ressentiment de cet officier, si les témoignages avantageux que ce même officier avait déjà

donnés en leur faveur, ne l'eussent empêché de porter contr'eux ses accusations à la Cour (1).

Enfin l'ordre étant venu d'envoyer les étrangers à Pékin, Ricci se hâta de s'y rendre, et fut bientôt introduit au palais, où sa personne et ses présens furent également agréables à l'empereur. Il offrit à ce prince une grande horloge et une montre à répétition. Sa Majesté lui accorda non-seulement une maison dans la ville pour lui et pour ses compagnons, mais encore un fonds pour leur subsistance et la liberté d'entrer dans une des cours du palais. C'est ainsi qu'après vingt ans de travail, se voyant heureusement établis dans la capitale de l'empire, ils s'appliquèrent fortement à l'ouvrage des conversions. Parmi une infinité de prosélites, ils comptèrent un des premiers mandarins de Pékin, nommé Li; une famille entière de princes du sang à Nan-chang-fou; Paul Siu, un des Ko-laus de l'Empire, et sa fille Candida, à Nankin; avec un grand nombre de lettrés et d'autres mandarins dans les

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 6, p. 360.

mêmes villes et dans d'autres lieux. Candida fit imprimer, à ses propres frais, des livres de religion et d'autres ouvrages des missionaires. Elle bâtit des églises en diverses provinces, et des hôpitaux pour les enfans trouvés. Enfin le nombre des prosélites s'accrut avec un tel succès, que la seule province de Kiang-nan offrait quatre-vingt-dix églises, quarante-cinq oratoires, et quatre espèces de Congrégations ; l'une en l'honneur de la Sainte Vierge ; l'autre, des Anges ; la troisième, de la passion de Jesus-Christ ; et la quatrième, pour les Lettrés, sous la protection de saint Ignace. L'usage était de s'y assembler le premier jour de chaque mois, pour répéter les instructions que divers Lettrés avaient composées sur plusieurs dogmes de la religion. Celles que les missionaires avaient approuvées, étaient récitées le dimanche d'après, dans les églises, et contribuaient beaucoup à former de nouveaux prosélites (1).

Cependant les Bonzes, désespérés du succès d'une doctrine dont l'établissement entraînait la ruine de leurs principes, suscitè-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 6, p. 360 et 361.

rent plusieurs persécutions contre les missionaires. Elles furent bientôt appaisées ; mais il s'en éleva une à Macao, qui parut plus dangereuse, à l'occasion d'une dispute entre le Vicaire général et les Franciscains, dans laquelle le Recteur des Jésuites se déclara pour les derniers. Jamais l'enfer, suivant les termes de l'historien, n'inventa rien de plus noir que la vengeance d'un partisan du Vicaire général, qui aurait vu périr volontiers la religion chrétienne à la Chine, pourvu que les Jésuites fussent enveloppés dans sa ruine. Il fit entendre aux Chinois que l'ambition des Jésuites était sans bornes, et que la prédication de l'évangile n'était qu'un prétexte pour élever Catanéo, missionaire de leur ordre, au trône impérial ; que les lieux dans lesquels ils étaient établis, à Canton et à Pekin, favorisaient leur projet ; que la flotte Hollandaise qui avait paru depuis peu sur la côte, était venue pour les seconder ; que le Gouverneur de Macao était dans leurs intérêts avec ses troupes, et que les chrétiens du Japon devaient se joindre à leurs amis de la Chine (1).

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 6, p. 361.

Ces affreuses calomnies étant parvenues jusqu'aux magistrats de Canton, les autres villes de l'Empire prirent aussitôt l'alarme. On publia que le père Ricci avait souffert le dernier supplice à Pékin; et François Martinez ayant été obligé de traverser Canton dans les mêmes circonstances, fit des efforts inutiles pour se cacher. Il fut découvert par un prosélite apostat, et condamné à la bastonade, sous laquelle il mourut. Si l'accusation dont on avait noirci les Jésuites, eût pénétré jusqu'aux oreilles de l'Empereur, la ruine du Christianisme était inévitable à la Chine; mais les Magistrats reconnurent bientôt qu'on leur en avait imposé grossièrement (1).

Ricci, dont le tempérament était fort affaibli par le poids continuel de ses travaux apostoliques, mourut à Pékin en 1610, âgé de cinquante-huit (2) ans, après en avoir passé vingt-sept à la Chine. L'empereur Van-lia

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 6, p. 361.

(2) Comme le dit Moréri, et non quatre-vingt-huit comme le prétend l'abbé Prévost.

accorda pour sa sépulture une portion de terrain, qui, par la continuation de la même faveur, devint ensuite le cimetière des Jésuites et des autres missionaires (1). Ricci a composé divers traités, et a laissé sur la Chine des Mémoires curieux dont le père Trigault s'est servi pour l'histoire de cet empire (2).

Art. 227. On a imprimé à Amsterdam, en 1605, le catalogue des livres qui avaient été transportés pour la première fois de l'empire de la Chine avec leur encre et leur grand papier. Ceux qui croient s'y connaître, dit Baillet (3), prétendent que c'est quelque chose de fort curieux.

§. 9. *Ouvrages des Européens sur l'histoire de la Chine, publiés depuis l'an* 1611 *jusqu'à l'an* 1620.

Art. 228. J'ai déjà dit (*art.* 203) qu'en 1611, Jérôme Mégiférus fit imprimer à Leip-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t 6, p. 361.

(2) Le grand dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1732. *art.* Ricci.

(3) Jugemens des Savans, par Baillet. Paris 1722, t. 2, p. 137.

sick une géographie Tartare, dans laquelle il avait inséré les voyages de Marco Polo d'après le texte italien donné par Ramusio (1).

Art. 229. Fernand ou Ferdinand Mendez Pinto, né à Monte-mor-o-velho dans le Portugal, fut d'abord laquais d'un gentilhomme Portugais. Le désir de faire fortune le détermina à s'embarquer pour les Indes en 1537. Sur la route, le vaisseau qu'il montait ayant été pris par les Turcs, il fut conduit à Moka et vendu à un rénégat Grec, qui le revendit à un Juif, des mains duquel il fut tiré par le gouverneur du fort Portugais d'Ormuz. Celui-ci lui ménagea l'occasion d'aller aux Indes, suivant son premier dessein. Pendant vingt-un ans de séjour, il y fut témoin des plus grands événemens, et y essuya les plus singulières avantures. En 1558, il revint en Portugal où il jouit du fruit de ses travaux, après avoir été treize fois esclave, et vendu seize fois. On a de lui une relation très-rare et très-curieuse de ses voyages (2), sous ce titre :

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 310.

(2) Nouveau dictionnaire historique, par Chaudon et Delandine. Lyon 1804. *art.* Mendez.

Peregrinazam de Fernam Mendez Pinto por elle escrita, etc. *en Lisboa*, in-folio. L'ouvrage fut d'abord imprimé sous les ieux de l'auteur (1), et fut ensuite réimprimé à Lisbonne, toujours *in-folio*, en 1614 (2), et en 1618. Il a depuis été traduit en plusieurs langues (3). Il l'a été du portugais en français, par Bernard Figuero, gentilhomme Portugais, et cette traduction a été imprimée à Paris, en 1628 et en 1645, *in-4°*. (4). Elle est dédiée au cardinal de Richelieu, et contient un abrégé de la vie de saint François Xavier, avec lequel Pinto avait fait divers voyages (5).

Fernand Mendez Pinto passe en Portugal pour le plus admirable et le plus curieux de tous les voyageurs. Sa réputation, qui n'a pas laissé d'être attaquée, a toujours trouvé d'excellens défenseurs. On a porté le zèle pour

(1) Histoire du Japon, par le père de Charlevoix. Paris 1754, t. 6, p. 336 et 337.

(2) Nouveau dictionn. hist. Lyon 1804. *art.* Mendez.

(3) Histoire du Japon, par Charlevoix. Paris 1754, t. 6, p. 337.

(4) Nouveau dictionn. hist. Lyon 1804. *art.* Mendez.

(5) Histoire générale des Voyages. Paris 1751, t. 9, p. 353.

cette défense, jusqu'à rechercher dans un prodigieux nombre d'écrivains, des preuves de sa bonne foi, en montrant que ce qu'il raconte de plus singulier, n'est pas tiré de son imagination, puisqu'on trouve les mêmes récits dans d'autres sources; argument d'autant plus fort qu'un homme qui avait passé toute sa vie aux Indes, ne peut être soupçonné d'avoir lu tant d'auteurs différens : ainsi cette conformité, sur des choses extraordinaires qui ne se devinent point, devient comme une démonstration en sa faveur. Son traducteur français, Bernard Figuero, se fait une autre objection (1). « Est-il possible », dit-il, « qu'il » eût retenu les circonstances de tant d'étran- » ges avantures » ? Il répond « , qu'avec de » l'esprit et de la mémoire, on n'oublie jamais » les prospérités et les disgraces qu'on peut » avoir essuyées ; que les idées des grands » biens et des grands maux sont à l'épreuve » du tems, et qu'il serait bien plus surpre- » nant que l'on en pût perdre le souvenir, » parce que ce serait s'oublier soi-même.

(1) Défense apologétique de l'histoire orientale de Fernand Mendez Pinto.

» D'ailleurs la mémoire était une qualité qui » distinguait particulièrement Pinto ». La Boulaie remarque avec étonnement (1), que dans un si grand nombre de pays et de villes que Mendez Pinto avait eu l'occasion de visiter, on ne trouve pas une faute de géographie. Le roi Philippe II, prince assez éclairé pour discerner l'histoire d'avec la fable, estimait singulièrement Pinto ; et ne se bornant point au plaisir qu'il trouvait dans son entretien, il marquait une déférence extrême pour son jugement. Figuéro qui rend ce témoignage, ajoute que d'autres grands princes le comblèrent de faveurs, et lui donnaient souvent audience pour le seul plaisir de lui entendre raconter ses voyages (2). Enfin ceux qui ont lu l'histoire des premières conquêtes des Portugais et des Espagnols, doivent être accoutumés aux événemens merveilleux. Il suffit de se rappeler l'état des Indes à l'arrivée des premiers Européens, et combien la différence des lois, des usages, des habits, des

(1) Sentiment de la Boulaie le Goulx, sur les livres de voyages qu'il a lus.

(2) Défense apologét. de l'hist. orient. de Pinto.

armes ;

armes ; en un mot, des principes et des habitudes, a dû faire naître d'avantures bizarres et singulières. Celles de Pinto n'ont commencé à devenir suspectes, que longtems après la publication de son ouvrage ; c'est-à-dire, lorsque les Indiens, aguerris par notre commerce, sont devenus fort différens de ce qu'ils avaient paru d'abord à leurs vainqueurs. Ainsi un voyageur constamment estimé de sa propre nation, auquel on ne reproche aucune fausseté connue, soigneusement justifié sur les choses douteuses par quantité de bons écrivains, et cité avec éloge dans un grand nombre d'excellentes relations, ne doit pas être rejeté pour quelques accusations vagues qui ne portent que sur la multitude de ses avantures, et sur la fidélité extraordinaire de sa mémoire (1). Plusieurs des faits qu'il raconte et qui avaient paru fabuleux, ont été vérifiés depuis. Son ouvrage est écrit d'une manière intéressante, et d'un stile plus élégant qu'on n'aurait dû l'attendre d'un soldat, tel qu'était Mendez Pinto. On y trouve

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1751, t. 9, p. 353 et 354.

un grand nombre de particularités remarquables sur la géographie, l'histoire et les mœurs des royaumes de la Chine, du Japon, de Brama, de Pégu, de Siam, d'Achem, de Java, etc. (1). L'auteur de l'histoire générale des Voyages avait d'abord jugé une partie de ses récits comme n'étant qu'un amas de fictions monstrueuses qui ne méritaient aucun crédit (2); mais il est revenu sur cette opinion, et a donné un long extrait de l'ouvrage de Pinto qu'il a jugé très-curieux (3) et très-authentique. M. de Surgi a extrait aussi de la Relation de Mendez Pinto, ce qui lui a paru le plus curieux, et en a formé une histoire intéressante qu'il a fait imprimer dans les « Vicissitudes » de la Fortune », Paris, 2 vol. *in*-12 (4); mais l'ouvrage entier mérite d'être connu. Pinto y donne à entendre qu'il a été trois fois au Japon, et il prétend même en avoir

(1) Nouveau dictionn. historique. Lyon 1804. *art.* Mendez.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1746, t. 1, p. 140.

(3) *Id.* Paris 1751, t. 9, p. 354.

(4) Nouveau dictionn. historique. Lyon 1804. *art.* Mendez.

fait la première découverte. Il est certain qu'il se trouva avec saint François Xavier à la Cour du roi de Bungo, et c'est en partie de lui, que nous apprenons ce qui s'y passa. Il a été un des témoins ouïs dans le procès de la canonisation de l'apôtre des Indes, et c'est ce qui donne un grand poids à ses mémoires (1), du moins aux ieux de ceux qui vénèrent la mémoire de ce fameux missionaire. J'ai rapporté un assez long passage de la traduction française, qui prouve combien le stile en est défectueux (2), et j'ai témoigné le désir que l'ouvrage fût mieux traduit. On pourrait y joindre des notes et des cartes qui le rendraient plus instructif. L'expédition singulière de l'île de Calemplui où dix-sept rois de la Chine étaient ensevelis dans des tombeaux d'or (3), et tout ce qui suivit cette expédition hazardeuse, est un des événemens les plus importans que raconte Pinto, et celui

(1) Hist. du Japon, par Charlevoix. Paris 1754, t. 6, p. 337.

(2) Principes et Questions de morale naturelle. Avignon et Paris, an X, p. 181.

(3) Histoire générale des Voyages. Paris 1751, t. 9, p. 389.

qui fait le mieux connaître l'esprit véritablement bon et paternel du gouvernement Chinois.

Art. 230. Nicolas Trigault, natif de Douai, se fit Jésuite, et se trouvait à Goa en 1609, lorsqu'il contribua à faire sortir de prison le voyageur Pirard (1). Il obtint de ses supérieurs la permission d'aller en qualité de missionaire à la Chine, où il aborda en 1610. Considérant le petit nombre d'ouvriers qu'il y avait pour une si abondante moisson, il repassa en Europe, afin d'y solliciter du secours, et fit presque tout ce long voyage par terre. Ayant rassemblé quarante-quatre compagnons de différentes nations, il alla de nouveau avec ce renfort travailler à la propagation de la foi chrétienne dans ce vaste empire où il mourut le 14 novembre 1628. On a de ce zélé missionaire; 1. La vie de Gaspar Barzée, compagnon de saint François Xavier, Anvers, 1610 (2). 2. *Rei christianæ*

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1750, t. 8, p. 232.

(2) Nouveau dictionn. historique, par Chaudon et Delandine. Lyon 1804. *art.* Trigault.

apud Japonios Commentarius ex litteris annuis Societatis Jesu annorum 1609, 1610, 1611, 1612, *Collectus à Nicolao Trigaultio. Augustæ Vindelicorum*, 1615, *in*-8°. (1); c'est ainsi que le père de Charlevoix donne ce titre : mais je crois qu'il se trompe et qu'il faut lire : *de Christianâ expeditione apud Sinas susceptâ ab societate Jesu ex P. Mathæi Ricci commentariis libri quinque, in quibus Sinensis regni mores, leges, atque instituta, et novæ illiûs ecclesiæ primordia describuntur, auctore P. Nic. Trigautio*; Augsbourg, 1615, *in*-4°. pour la première édition; *editio recens aucta, Lugduni*, 1616, pour la seconde (2), et Cologne, 1617, *in*-8°. pour la troisième. J'ai déjà parlé de cet ouvrage à l'article de Mathieu Ricci. L'auteur y assure que l'imprimerie a été en usage à la Chine avant d'être connue en Europe, et il a raison; mais il ne fait pas attention que cette prétendue impression Chi-

(1) Histoire du Japon, par le père de Charlevoix. Paris 1754, t. 6, p. 356.

(2) Méthode pour étudier l'histoire, par Lenglet. t. 4, p. 314; et nouv. dict. historique, *art.* Trigault.

noise ne se fesait qu'avec des caractères gravés sur des planches, et non des caractères mobiles (1). 3. Le même père Trigault a fait sur le Japon un ouvrage plus considérable sous ce titre : *de Christianis apud Japonios* (2) *triumphis ; sive de gravissimâ ibidem contrà fidem Christi persecutione exortâ, ab anno* 1612 *usque ad annum* 1620 *libri V, ex annuis Societatis Jesu litteris, ab eodem P. Trigautio*; *cum Matthæi Raderi auctario et iconibus Sadelerianis. Monachii* 1623, *in*-4°. Charlevoix cite cette édition sous la date de 1625 (3). On voit qu'elle a été donnée à Munich, avec des additions du père Radérus, et des figures de Sadler : c'est l'histoire de ceux qui ont souffert la mort pour la foi au Japon (4). Cet ouvrage, que l'on a traduit en français, contient des particularités curieuses dont le recueil est très-bien disposé. L'auteur, ainsi qu'on la vu, avait été long-

(1) Nouv. dict. hist. Lyon 1804. *art.* Trigault.

(2) C'est ainsi qu'écrit l'histoire du Japon ; Lenglet écrit *Japonos*, et le nouv. dict. histor. *Japonicos*.

(3) Histoire du Japon, t. 6. p. 1356.

(4) Nouv. dict. hist. Lyon 1804. *art.* Trigault.

tems missionaire à la Chine (1) ; puisqu'il s'est écoulé 18 ans depuis qu'il y est allé pour la première fois, jusqu'à sa mort. Aussi a-t-il publié ; 4. Un Dictionnaire Chinois, en trois volumes, imprimés à la Chine, etc. (2).

§. 10. *Ouvrages des Européens sur l'histoire de la Chine, publiés depuis l'an* 1621 *jusqu'à l'an* 1630.

Art. 231. Don François de Herréra Maldonado, espagnol, natif d'Oropésa dans le diocèse d'Avila, chevalier de Malte, et chanoine d'Arbas, l'an 1620 et 1630, publia un abrégé de l'histoire de la Chine, un éloge de la maison de Tolède, etc. et traduisit en espagnol les dialogues de Lucien, le poëme des couches de la Vierge, par Sannazar, et les Voyages de Fernand Mendez Pinto (3). Le titre de son ouvrage sur la Chine est :

(1) Histoire du Japon. t. 6, p. 356 et 357.

(2) Nouv. dict. hist. Lyon 1804. *art.* Trigault.

(3) Le Grand dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1759, *art.* Herréra. Il cite Nicolas Antoine, *Biblioth. Script. Hisp.*

Epitome historial del regno de la China, *por il licenciado D. Franc. de Herrera Maldonado*, *en Madrid*. 1621. *in*-8°.

Art. 232. Histoire de ce qui s'est passé aux royaumes de la Chine et du Japon, tirée des lettres écrites les années 1619, 1620, 1621; traduite de l'italien en français par le père Pierre Morin, Jésuite. A Paris, chez Sébastien Cramoisy, *in*-4°. On trouve à la fin de cet ouvrage, la seconde lettre du Père Jérôme de Angélis, au sujet de la terre d'Iesso (1). Lenglet commet une erreur grossière en confondant cette terre avec le Kamtchatka. Iesso est une île du Japon, située au nord de celle de Niphon; et le Kamtchatka est une presqu'île dépendante de la Russie (2).

Je n'ai trouvé l'article de ce Pierre Morin, Jésuite, dans aucun de nos dictionnaires historiques.

Art. 233. Jean-Baptiste de Machault, Jésuite, natif de Paris, mort le 22 Mai 1640,

(1) Histoire du Japon, t. 6, p. 342; et supplém. à la méthode pour étudier l'histoire. t. 2. p. 226.

(2) Voyez la carte d'Asie de l'abrégé de la Géographie moderne, par Pinkerton. Paris 1805, p. 339.

à vingt-neuf ans, avait été recteur des Collèges de Nevers et de Rouen ; il avait composé : *Gesta à Societate Jesu in regno Sinensi, Aethiopico et Tibetano*, et quelques autres ouvrages (1). Il n'est guère connu que par l'histoire de Jean de Montmirel, avec un abrégé de ce qui concerne l'abbaye de Long-Pont, ouvrage où l'auteur fait voir de la capacité, et qui ne parut qu'un an après sa mort, c'est-à-dire, en 1641. Duchêne avait entre les mains une histoire des évêques d'Evreux, que ce Jésuite avait composée en latin : et l'on gardait au collège des Jésuites une histoire entière de Normandie, dont il était l'auteur, en deux volumes *in-folio*. Il avait fait imprimer de son vivant la description du secours donné au duc de Mantoue par Louis XIII, et un discours de l'entrée du même prince à Paris, après la reduction de la Rochelle. Ce discours est accompagné de figures gravées par deux célèbres graveurs de ce tems-là (2). On a encore du père Jean-Baptiste de Ma-

(1) Nouveau dictionn. historique. Lyon 1804. *art.* Machault.

(2) Le Long, Bibliothèque historique de la France,

chault : *Sancti Anselmi Cantuariensis archiepiscopi de felicitate sanctorum dissertatio, ex scriptore Eadinero Anglo canonico regulari; editore Joanne-Baptistá* de Machault, *Parisino, Societatis Jesu. Paris, apud Sebastianum* Cramoisy, 1639, *in*-8°. (1). Enfin le titre de son ouvrage sur la Chine est :

Histoire de ce qui s'est passé ès royaumes de la Chine et du Japon, tirée des lettres écrites ès années 1621 et 1622, traduite de l'italien en français par le P. Jean-Baptiste de Machault, Jésuite ; à Paris 1627, *in*-8°. Cet ouvrage est tiré uniquement des lettres annuelles de la Compagnie dont le traducteur était membre. Il y a eu quantité d'autres ouvrages semblables imprimés dans toutes les langues, et puisés dans les mêmes sources, mais dont le catalogue nous mènerait fort loin (2).

Le laborieux, mais inexact compilateur

---

(1) Le Grand dictionn. historique, par Moréri. Paris 1759. *art.* Machault.

(2) Histoire du Japon, par le père de Charlevoix. Paris 1754, t. 6, p. 343.

Lenglet du Fresnoi, qui était caustique et n'aimait pas les Jésuites, dit que cette histoire est curieuse et que le traducteur est connu du monde savant, ayant fait sous le nom de Jean-Baptiste Galli une sorte de critique de l'histoire universelle de M. de Thou; et il a bien soin d'ajouter que cette critique a été condamnée et lacérée par sentence du Lieutenant civil de Paris (1). L'anecdote est vraie; il y a eu un père Machaud, Jésuite, déguisé sous le nom de *Joannes-Baptista Gallus* (2), et ce faux Gallus fut condamné par sentence du prévôt de Paris, le 7 juin 1614 (3). Mais ce père Machaud s'appelait Jean, et non Jean-Baptiste. Il était mort en 1619, et ne pouvait pas avoir écrit sur la Chine d'après des lettres de 1621 et 1622. Les Biographes modernes (4) n'en ont pas moins répété cette faute d'après Lenglet, et c'est

(1) Supplément de la méthode pour étudier l'histoire. Paris 1740, t. 2, p. 226.

(2) Jugemens des Savans, par Baillet. Paris 1722, t. 6, p. 522.

(3) *Id.* t. 1, p. 35.

(4) La dernière édition du Moréri, 1759; et la dernière du nouveau dict. hist. 1804. *art.* Machault.

pour cela que j'ai cru important de la remarquer. Elle est d'autant plus singulière, que les deux Biographes qui l'ont commise, parlent tous deux des deux Jésuites Machaud, et fixent la date de la mort du premier et des lettres de la Chine, en sorte qu'il suffit de lire leur article pour y apercevoir une erreur.

Art. 234. Antoine d'Andrada, Jésuite et missionaire Portugais (1), travailla avec un zèle infatigable dans les missions étrangères des Indes orientales et de la Tartarie. En 1624, il découvrit le royaume de Tibet. Nous avons une relation de ce voyage, en espagnol et en italien; diverses lettres du père Antoine Andrada, et son retour à Goa. Quelques évêques l'employèrent pour des affaires importantes, et l'on croit qu'il fut empoisonné. Il mourut avec la réputation d'un saint, le 19 mars 1634, âgé de cinquante-trois ans (2), en sorte qu'il a dû naître l'an 1581.

---

(1) Nouveau dictionnaire historique, par Chaudon et Delandine. Lyon 1804, *art.* Andrada.

(2) Le grand dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1759. *art.* Andrada; il cite Alegambe, *de Script.*

Lenglet intitule l'ouvrage d'Antoine d'Andrada, sans doute d'après une traduction française : Relation de la découverte du grand Katay ou royaume de Tibet, *in*-8°. Paris 1628 (1). On voit qu'il ne distingue pas, ainsi que l'a fait avec raison un auteur plus moderne (2), le Katai du Tibet. Le royaume du Tibet est cependant parfaitement distinct de la Chine. Il est placé au nord de l'Inde, et nos géographes en donnent une description assez détaillée (3). On convient à la vérité que ce pays intéressant est du nombre de ceux sur lesquels on n'a presque point de renseignemens, et que l'on peut regarder comme

---

Societ. Jesu; Nicolas Antonio, *Biblioth. Hispan*, etc; et Mémoires de Portugal. Le nouv. dictionn. hist. fait mourir ce Jésuite, le 19 mars 1633, et se trompe vraisemblablement d'un an.

(1) Supplément de la méthode pour étudier l'histoire. Paris 1740, p. 226.

(2) Le nouv. dict. hist. qui dit qu'Antoine d'Andrada a découvert le pays du Cathai et celui du Tibet.

(3) Abrégé de la géographie moderne, par Pinkerton. Paris 1805, p. 413.

non encore découverts (1). M. Pinkerton qui paraît n'avoir pas connu l'ouvrage du père d'Andrada, sur lequel je donnerai quelques détails, a pris pour guide la dernière relation du capitaine Turner. Elle se borne malheureusement à une petite partie de ce pays; mais c'est celle que M. Pinkerton regarde comme la plus authentique. Ce nom de Tibet est Indou ou Persan. Au Bengale, on prononce Tibet ou Tibt; mais les natifs appellent le pays Puë ou Puë Koachim, ce qui signifie région neigeuse du Nord. La partie méridionale du Tangut, décrite par Marco Polo, paraît être le Tibet. Ce voyageur parle de la province de Tébeth qui contenait huit royaumes, produisait de l'or, des épices, une belle race de chiens et d'excellens faucons (2).

Quant au Katai, il paraît que l'on avait donné ce nom aux sept provinces septentrio-

---

(1) On en trouvera cependant une description assez complète dans celle de la Chine par l'abbé Grosier. Paris 1787, t. 1, p. 341; et la relation du P. d'Andrada y est citée avec éloge, p. 345.

(2) Abrégé de Pinkerton, p. 414.

nales de la Chine (1), et comme elles confrontent le Tibet, le traducteur français du P. d'Andrada a cru pouvoir donner à ce royaume du Tibet, le nom de grand Katai comme plus familier à l'oreille de ses lecteurs.

Au reste il paraît que l'un des motifs du voyage de Goez (*art.* 224) avait été de découvrir une route à la Chine par la petite Bukarie; et que les missionaires, ayant renoncé à ce dessein, détournés sans doute par l'avis qu'il leur avait fait donner en mourant, pensèrent à s'ouvrir une nouvelle route par le Tibet; pays dont on les assura que les habitans étaient chrétiens, ou du moins d'une religion qui ressemblait beaucoup au christianisme. Les Jésuites se confirmèrent d'autant plus dans cette résolution, qu'ils se flattaient d'y trouver de la facilité à répandre les semences de l'évangile, au lieu qu'ils en avaient perdu l'espérance dans les pays mahométans. Les voyageurs nomment deux routes qui conduisent au Tibet; l'une au Nord, par les parties septentrionales de l'empire Mogol; l'autre au

(1) Dictionnaire géographique portatif, par Vosgien. Paris 1749. *art.* Cattay.

Sud, par le Bengale. Ce fut par celle du Nord que le Jésuite Portugais Antoine d'Andrada entreprit son voyage et qu'il pénétra heureusement jusqu'à la Chine (1).

Sa relation est fort courte et ne contient rien d'extraordinaire. Il paraît qu'il avait cru que les habitans du Tibet professaient le christianisme. La substance de son récit est qu'il partit de Lahor en 1624, et qu'ayant passé le Gange, il traversa Skrinéjar, nom qu'il faut peut-être écrire Sérinégar ou Kashmir; mais cette dernière ville est située en deçà du Gange. Andrada traversa ensuite Chafaranga, ville grande et bien peuplée comme Skrinéjar. Il vit dans cette seconde ville, plusieurs monumens, qu'il attribue aux chrétiens. De-là passant par des montagnes d'une hauteur extrême, il découvrit du sommet un vaste lac, d'où sortent l'Indus, le Gange et d'autres grandes rivières de l'Inde. Ayant continué sa marche par des montagnes fort hautes, il parvint, par quantité de marches, à une ville nommée Rédor, située dans la froide contrée du même

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 423.

nom ; enfin, après avoir traversé les royaumes de Maranga et de Tankhut, il arriva heureusement au Katai, c'est-à-dire à la Chine (1).

Cette lettre d'Andrada sur l'état présent du Tibet et sur la religion des Lamas a été réimprimée à Paris en 1629 avec l'approbation des supérieurs, et dédiée au général des Jésuites. Cependant Bentink, dans une note sur l'histoire généalogique des Tartares, déclare qu'il se croit sûr que l'auteur de la lettre n'a jamais fait le voyage de cette région, parce que ses récits ne s'accordent point avec l'état présent des choses. Ils sont tirés, suivant la conjecture de Bentink, des observations de Rubruquis sur certains religieux Tartares. En effet, ajoute ce critique, le journal d'Andrada est extrêmement superficiel ; sans compter qu'il jette peu de lumière sur la géographie du pays, et qu'il nomme des contrées telles que les royaumes de Rédor et de Marango, ou plutôt Maranga, qui ne paraissent pas situées dans la route septentrionale du Tibet. D'ailleurs on n'y connaît pas de lac qui soit la source commune des rivières

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 423 et 424.

qu'on vient de nommer. On sait même que l'Indus et toutes les autres rivières de l'Inde, à l'exception du Gange, prennent leur source dans l'Inde même (1). Cependant Rédor paraît le même que Rédok dont le Jésuite Grueber parle, aussi bien que de Maranga (2).

Andrada dit que lorsqu'il arriva au Tibet, ce pays était gouverné par son propre roi, nommé Tsan-pa-han, qui porte le nom de Tsan-pou dans l'histoire Chinoise; le domaine du Grand Lama était alors resserré dans une petite province (3). La prédication d'Andrada donna à ce prince du penchant pour le christianisme, et les missionaires retournèrent dans l'Inde, encouragés par ce succès, pour se procurer de l'assistance dans leurs travaux apostoliques. Mais pendant leur absence, le Grand-Lama, irrité des dispositions de Tsan-pou (4), et du mépris que ce roi marquait pour son autorité, implora en 1630, le secours des Éluths

(1) Histoire des Turcs, des Mongols, etc. p. 491.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 424.

(3) *Id.* p. 128 et 129.

(4) *Id.* p. 129.

de Ko-ko-nor, ou des Éluts Koshotis, nation dévouée à ses ordres. Ils entrèrent dans le Tibet avec une puissante armée, sous la conduite de Kushi-kan et de Baturu-han-taiki. Ils remportèrent une victoire signalée sur les troupes du roi; et s'étant saisis de sa personne, ils lui ôterent la vie. Ensuite Kushi-kan donna le royaume de ce malheureux prince au Grand-Lama; et se contentant lui-même du titre de son vassal, avec celui de Han ou de Kan qui lui fut alors conféré, il s'établit dans le voisinage de Lassa, pour maintenir le Grand-Lama dans la possession de ses nouveaux états. Baturu-han-taiki et les autres princes auxiliaires retournèrent dans le pays de Ko-ko-nor (1).

Régis n'a pas fait difficulté d'adopter ce récit qui prouve qu'Andrada a été au Tibet, ce que Bentink (2) s'obstine cependant toujours à nier (3), sans cependant en donner ici d'autres

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 128 et 129. L'auteur cite le tome 1 de la Chine du P. du Halde.

(2) Histoire des Turcs, des Mongols, etc., p. 490.

(3) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 129.

raisons que celles que l'on vient de voir.

Il n'est pas aisé de justifier Andrada sur ce qu'il a dit, que les peuples du Tibet conservent encore une idée des mistères chrétiens, à la vérité confuse èt fort altérée. C'est ce qu'a nié depuis le P. Grueber en fesant entendre qu'il se regardait comme le premier chrétien qui fût entré dans ce pays (1).

Art. 235. *Relationes Verdaderas de los reynos de la China, Cochinchina, y Champoia, por P. Ordoñez de Cevallos. Jaen.* 1628. in-4°. (2).

Art. 236. Bernard Figuéro ou Figuier, gentilhomme Portugais, est le traducteur français et l'apologiste de Fernand Mendez Pinto, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus (*art.* 230).

Art. 237. Alvarez Sémédo, né à Niza, au diocèse de Portalègre en Portugal, l'an 1585, entra dans la Société des Jésuites, l'an 1602, à l'âge de dix-sept ans. Il était encore étudiant en philosophie, lorsqu'il fut envoyé missio-

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 120.

(2) Supplément de la méthode pour étudier l'histoire. Paris 1740, p. 226.

naire aux Indes, à sa pressante sollicitation. Il s'embarqua à Lisbonne en 1608, et arriva à Goa, où il vaqua quelque tems à l'étude de la théologie. Il partit ensuite pour la Chine, et se rendit à Nankin en 1613. Il y fit ses quatre vœux, et consacra le reste de sa vie aux travaux de la mission. La quatrième année de son apostolat, une violente tempête s'étant élevée contre les missionaires, le P. Sémédo fut mis en prison; ensuite enfermé dans une grande cage de fer; après quoi on le transporta à Canton, environné de soldats qui l'insultaient, et souffrant beaucoup d'autres incommodités. De Canton il fut relégué à Macao. Ces événemens fâcheux ne l'empêchèrent pas de retourner depuis à la Chine, en changeant de nom et d'habit. En 1642, il vint à Rome, d'où après avoir fait une nouvelle recrue de missionaires, il se rembarqua en 1644. Il mourut à Canton en 1658, à soixante-treize ans. Ses ouvrages sont : 1. *Litteræ Sinenses annorum* 1621 et 1622. Ce sont ces lettres que le P. Jean-Baptiste de Machault (*art.* 233) traduisit en français sous ce titre : « Histoire de ce qui » s'est passé au royaume de la Chine ès années » 1621 et 1622 ». Cette traduction fait la se-

conde partie de la collection intitulée : « Histoire de ce qui s'est passé ès royaumes du Japon et de la Chine.... traduite de l'italien en français ; à Paris, Cramoisy, 1627 », in-8°. 2. *Relaçao de propagaçao da fé no reyno da China e autros adjacentes ;* à Madrid, 1641, in-4°. ; et en français, sous ce titre : « Recueil des commencemens, progrès et état moderne de la Chrétienté de la Chine », traduit du portugais, imprimé à Lisbonne l'an 1641, le 22 septembre ; à Rouen, 1645, in-8°. Le P. Émanuel Faria de Sousa a revu cet ouvrage, lui a donné un ordre et un stile historique, et l'a publié sous ce titre : *Imperio de la China, y cultura evangelica en el por los religiosos de la compaña de Jesus* ; à Madrid, 1642, in-4°. 3. *Relatione della grande monarchia della China, del P. Alvaro Semedo ;* à Rome, 1643, in-4°. On a une traduction française de cet ouvrage, intitulée (1) : « Histoire universelle de la Chine, par le P. Alvarez Sémédo, Jésuite, traduite par Louis Coulon. A Paris, Cramoisy, 1645 », in-4°. On a une

(1) Le Grand Dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1759. *art.* Sémédo.

autre traduction française du même ouvrage, intitulée : « Histoire universelle de la Chine, » par le P. Alvarez Sémédo, Portugais : avec » l'histoire de la guerre des Tartares, conte- » nant les révolutions arrivées en ce royaume » depuis 40 ans, par le P. Martin Martini, » traduite nouvellement en français ; à Lyon, » 1664 », in-4°. Elle a été réimprimée à Lyon en 1667, sous le même format (1). Ce fut le P. Jean-Baptiste Giattini, qui mit en ordre et traduisit en italien les mémoires Portugais du P. Sémédo. Ce P. Sémédo avait fait deux Dictionnaires ; l'un Chinois et Portugais, et l'autre Portugais et Chinois (2).

§. 11. *Ouvrages des Européens sur l'histoire de la Chine, publiés depuis l'an* 1631 *jusqu'à l'an* 1640.

Art. 238. Adam Schall, Jésuite, né en 1589,

---

(1) Méthode pour étudier l'histoire, par Lenglet. Paris 1735, t. 4, p. 313.

(2) Le Grand Dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1759, *art.* Sémédo. Il cite des mémoires manuscrits du P. Oudin, Jésuite.

fut envoyé dans les missions de la Chine, où il se distingua. Le docteur Paul Siu, qui ne tarda pas à connaître son mérite, et s'était concilié son amitié, le proposa à l'empereur Hoai-tsong, le dernier de la race Chinoise, pour réformer le calendrier (1). Ce Paul Siu, était un mandarin chrétien (*art.* 226), et ce fut vers l'an 1631, que le Jésuite Schall ayant été envoyé à la Cour, obtint bientôt la faveur de Sa Majesté Impériale et des Grands, par son habileté dans les mathématiques. Ce fut la même année, que les Dominicains et les Franciscains entrèrent à la Chine pour partager le travail de la mission alors florissante. Mais les guerres qui survinrent en 1636 et qui durèrent plus de vingt ans, causèrent presqu'entièrement sa ruine. Cependant les malheurs du tems n'arrêtèrent point le zèle des Jésuites. Ils firent des conversions nombreuses, et quelques-unes dans les plus hauts rangs de l'empire. On compta dans ce nombre Thomas Kin, vice-roi de Quang-si; Luc Chin, généralissime de l'armée Chinoise contre les Tar-

(1) Le Grand Dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1759, *art.* Schall.

tares;

tares; Pan Achilles, grand Eunuque, et cinquante dames de la Cour : Enfin l'empereur lui-même, dont le nom était Yung-li, qui fut proclamé par l'armée en 1646, et qui fixa son siége à Chau-king-fou dans Quang-tong, et l'Impératrice son épouse, reçurent le batême, l'un, sous le nom de Constantin ; l'autre sous celui d'Hélène. On nous a conservé (1) une lettre de l'Impératrice au Pape, écrite en 1650, avec le bref du Pape à Sa Majesté Chinoise. Mais dans l'espace de peu d'années, de si belles espérances furent détruites, par la défaite de l'empereur et la conquête des Tartares (2).

Le projet de réformation du calendrier n'était pas encore exécuté alors. Mais dès que le Tartare Chun-tschi fut parvenu à l'empire de la Chine, et que le P. Schall lui fut connu, il l'honora de sa bienveillance, ou plutôt il s'honora lui-même en rendant justice au mé-

---

(1) Voyez le P. du Halde, tome II.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 6, pag. 361 et 362. Cet ouvrage écrit *Schaall* au lieu de *Schall*, et *Whay-tsong* au lieu de *Hoai-tsong*, c'est-à-dire, à l'anglaise.

rite de ce savant. On fit revivre le projet dont je viens de parler. Le tribunal des mathématiques qui, pendant trois cens ans, avait été entre les mains des mahométans, leur fut ôté, et confié au Jésuite missionaire Adam Schall ; celui-ci, après s'en être, dit-on, bien défendu, l'accepta sous la condition qu'il ne travaillerait qu'à ce qui concerne l'astronomie; étant persuadé avec raison que l'astrologie, que les Chinois aimaient beaucoup, n'avait aucun fondement solide. La réforme du calendrier, et l'éclat que le père Adam donna au tribunal des mathématiques, lui attirèrent des visites assez fréquentes du jeune empereur. Il ne l'appelait que *Mafa*, c'est-à-dire, ancien père. Il lui permit de s'adresser toujours immédiatement à lui, quoique, selon l'usage, personne ne puisse présenter de requête, qu'elle n'ait passé par les mains du mandarin chargé de l'examiner. En sa considération, l'empereur permit de bâtir deux églises à Pékin, et de réédifier dans les provinces celles qui avaient été endommagées durant les troubles. Ce fut encore en faveur du P. Adam, que le P. Ferdinand Verbiest et d'autres missionaires furent bien reçus du même empe-

reur (1), au nombre, en tout, de quatorze. L'empereur aurait embrassé le christianisme, s'il n'eût été retenu par ses femmes, qui étaient dévouées aux Bonzes. Mais ce prince se refroidit un peu pour Schall, à l'occasion de son dernier mariage, qui avait été censuré par ce missionaire ; ce qui n'empêcha point qu'au lit de la mort il ne le fît appeler, et qu'il ne le traitât avec beaucoup de bonté (2).

Chun-tschi étant mort à l'âge de vingt-quatre ans, Kang-hi, son second fils, qui n'était alors âgé que de huit ans, monta sur le trône, et conserva au P. Adam la même bienveillance que son père lui avait accordée. Les Bonzes furent chassés du palais, pendant que le P. Schall y fut maintenu, et eut le titre de précepteur du prince. Il rendit un grand service à la ville de Macao, en la sauvant contre l'ordre qui avait été donné de la détruire,

---

(1) Le Grand Dictionnaire historique, par Moréri, Paris 1759. *art.* Schall. Il cite le P. du Halde, Description de la Chine, tome I, pag. 464 ; tome III, pag. 104, etc.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 6. p. 362.

ainsi que toutes les habitations maritimes, parce qu'elles favorisaient les desseins d'un fameux pirate, qui fesait la guerre au nouvel empereur. Le P. Schall se servit du même crédit pour arrêter diverses persécutions que les Bonzes suscitaient aux chrétiens; mais (1) tous ses soins ne purent empêcher un soulèvement général causé par Jang-quang-sien, chinois lettré, qui s'était rendu redoutable aux plus grands mandarins par ses violences et ses intrigues. Dans un livre qu'il publia, et dans une supplique qu'il présenta aux quatre Régens dépositaires de l'autorité pendant la minorité de Kang-hi, il s'emportait aux invectives contre les missionaires et leur religion. Il osait assûrer « qu'ils avaient été bannis de » leur propre pays pour avoir suscité des sé- » ditions, et qu'ils étaient venus à la Chine » pour y exciter les peuples à la révolte : que » le but du P. Schall, en s'élevant à l'autorité » dont il jouissait à Pékin, était d'introduire » dans l'état une multitude d'étrangers, qui » se répandaient dans les provinces sous sa

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748; t. 6, p. 362; et Moréri, *art.* Schall.

» direction et qui levaient les plans des villes » pour en faciliter la conquête ; que les gens » de leur suite étaient autant de soldats, et » que le nombre en était infini ; que tous les » ans il arrivait à Macao de nouvelles troupes » d'étrangers qui n'attendaient qu'une occasion » favorable pour l'exécution de leur dessein ». Il produisait en même tems un livre publié par le P. Schall, dans lequel ce missionaire exhortait les Chinois et les Tartares à se soumettre aux lois du christianisme, et qui contenait une liste de toutes les églises de la province, avec celle des magistrats qui avaient été batisés. Jang-quang-sien représentait cet ouvrage comme l'état d'une armée prête à tenir la campagne au premier signal ; les médailles et les chapelets des chrétiens étaient des marques secrètes auxquelles les conspirés devaient se reconnaître. Enfin, montrant la figure de Jésus crucifié, qui était dans les livres distribués par les missionaires : « voyez », disait-il, « le Dieu des Européens, qui est cloué sur » une croix pour avoir entrepris de se faire » roi des Juifs. Telle est la puissance qu'ils in- » voquent pour le succès du dessein qu'ils ont

» formé de se rendre maîtres de la Chine (1) ».

Le P. Schall ne put se mettre à l'abri de cette persécution : malgré son âge de soixante et quinze ans (2), il fut chargé de fers avec tous les autres missionaires et mis en prison le 12 novembre 1664. Il parut à genoux devant le tribunal Chinois, où ses infirmités obligèrent le P. Verbiest à répondre pour lui. On produisit contre lui ce livre qu'il avait publié pour exhorter les Chinois et les Tartares à embrasser la religion chrétienne, comme étant la seule qui pouvait conduire au salut. On répéta contre les missionaires l'accusation d'avoir voulu fomenter une révolution dans l'empire, et le P. Schall fut regardé comme le chef de la conjuration. Toutes les apologies furent inutiles. Il fut en conséquence condamné à mort en 1665, à l'âge de soixante-seize ans. Les mandarins assemblés prononcèrent que la loi chrétienne était fausse et pernicieuse, et

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 6, p. 362 et 363.

(2) L'Histoire des Voyages dit soixante et dix-huit; j'ai préféré le calcul de Moréri qui dit que Schall avait soixante-seize ans en 1665, et 77 en 1666.

que le P. Adam et tous ses compagnons méritaient d'être punis comme séducteurs du peuple et propagateurs d'une fausse doctrine. Le P. Schall en qualité de chef de cette doctrine pernicieuse, fut d'abord condamné à être exposé sur la place publique, pour y être étranglé, comme au supplice le plus honorable à la Chine : mais cette prétendue modération fut bientôt jugée excessive ; et ce supplice fut changé en celui d'être coupé tout vivant en morceaux, qui passe pour le plus ignominieux. Cet arrêt fut communiqué aux princes du sang et aux quatre régens, pour être confirmé par leur approbation (1).

Dans une extrémité si terrible, le Ciel, dit le P. du Halde, qui paraissait avoir abandonné ses serviteurs, se déclara manifestement en leur faveur. Chaque fois que l'on entreprit de lire la sentence, un effroyable tremblement de terre força l'assemblée de quitter la salle du conseil. La consternation du peuple, surtout de la reine mère du dernier empereur, qui attribuait ces redoutables accidens à l'in-

(1) Histoire générale des Voyages. tom. 6, p. 363; et Moréri, Paris, 1759. *art.* Schall.

justice des magistrats, obligea la régence à rendre la liberté aux prisonniers, à l'exception de ceux qui étaient coupables de certains crimes, particulièrement celui d'avoir enseigné une fausse doctrine. Comme les missionaires étaient compris dans cette exception, ils demeurèrent en prison, tandis que douze cens autres chrétiens furent délivrés. Mais continue du Halde, que l'on est d'autant moins obligé d'en croire sur sa parole, qu'il est contredit par Navarette sur tous ces prodiges, les tremblemens de terre se renouvelèrent avec plus de violence que jamais, et le feu qui consuma la plus grande partie du palais, joint à quantité d'autres prodiges, firent ouvrir les ieux à d'injustes juges, et les convainquirent enfin que le ciel s'intéressait en faveur des prisonniers. Les missionaires obtinrent alors la liberté, et il fut permis au P. Schall de retourner dans sa maison jusqu'au premier ordre de l'empereur. Mais il ne survécut pas long-tems à ses souffrances, et mourut peu après, l'an 1666 (1), le jour de l'Assomption de la Ste. Vierge,

(1) Histoire générale des Voyages. t. 6, p. 363; et Moréri, Paris 1759, *art.* Schall.

c'est-à-dire, le 15 août, au commencement de sa soixante-dix-septième année. Il avait été missionaire pendant quarante-quatre ans (1).

On trouve cité l'ouvrage suivant: *Historica narratio de initio et progressû missionis societatis Jesu apud Chinenses, ac præsertim in regiâ Pequinensi; ex litteris J. Adami Schall. Viennæ Austriæ*, 1665, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé à Ratisbonne (2) sous ce titre: *Jac. Schall, relatio de ortû et progressû fidei orthodoxæ in regno Chinensi, Ratisbonæ* (3), 1672, in-8°. On assure que cette seconde édition est préférable à celle de Vienne qui est la première (4).

§. 12. *Ouvrages des Européens sur l'histoire de la Chine, publiés depuis l'an* 1641, *jusqu'à l'an* 1650.

Art. 239. Émanuel Faria de Sousa, gentil-

(1) Le Grand Dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1759. *art.* Schall, où il cite le P. du Halde.

(2) *Id. ibidem.*

(3) Méthode pour étudier l'histoire, par Lenglet. Paris 1735, t. 4, p. 324.

(4) *Id.* et Moréri, *art.* Schall.

homme Portugais, chevalier de l'ordre du Christ, et Fidalgue ou gentilhomme de la maison du roi, naquit à Caravella, château qui appartenait à son père, dans la province entre Minho et Douro, le 18 mars 1590. Il fit des progrès dans les lettres, et apprit les langues. En 1631, il accompagna le marquis de Castel Rodrigo, qui était ambassadeur à Rome, auprès du Pape Urbain VIII, et s'acquit l'estime des gens de lettres qui étaient alors à la Cour du Pontife. Il mourut à Madrid le 3 juin 1649, âgé de 59 ans, et fut enterré dans l'église des Prémontrés de cette ville. On dit que l'attachement qu'il avait pour les lettres, lui fit négliger sa fortune, et qu'il eut cela de commun avec plusieurs grands hommes, d'être mort extrêmement pauvre. Il a fait divers ouvrages : I. *Discursos morales y politicos.* II. *Imperio de la China* (1). J'ai déjà dit (*art.* 237) que cet ouvrage, publié à Madrid en 1642, n'était que celui du P. Sémédo, mis en ordre. III. *Commentarios a la Lusiada de*

(1) Le Grand Dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1732, *art.* Faria. Il cite la Bibliothèque Portugaise manuscrite.

Luis de Camoens. IV. *Epithome de las historias Portugesas.* On a réimprimé en 1677, à Bruxelles, ce dernier ouvrage d'Émanuel de Faria de Sousa. On nous a donné depuis sa mort, l'Europe, l'Asie et l'Afrique Portugaise du même auteur, qui sont écrites en portugais, et qui font sept volumes in-folio imprimés à Lisbonne : on nous a fait espérer encore d'autres ouvrages qu'il avait laissé manuscrits (1).

On a élevé quelques doutes sur quelques-uns de ses récits. Par exemple, il assure qu'en 1478, les Castillans envoyèrent sur la côte de Guinée une flotte de trente-cinq voiles, sous le commandement de Pédro de Cobines, et qu'elle revint en Espagne chargée d'or. Mais Barbot (2) ne trouve pas de vraisemblance à cet événement parce que ces grandes flottes, dit-il, n'étaient point encore en usage, et que si l'Espagne en eût envoyé de cette nature,

(1) Le Grand Dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1732. *art.* Faria.

(2) Dans sa Description de la Guinée.

l'admiration seule en aurait fait conserver la mémoire aux historiens (1).

Ce reproche peut n'être pas bien fondé ainsi qu'un autre que l'on trouvera au même endroit, fait par le même auteur, et n'a pas empêché l'abbé Prévôt qui l'avait inséré dans son ouvrage, d'y citer plusieurs fois Faria, comme digne de la confiance de ses lecteurs. On sent bien que dans une compilation de sept volumes in-folio, imprimée après la mort de l'historien Portugais, il peut aisément s'être glissé quelques erreurs qui n'empêchent pas que cet ouvrage ne soit curieux.

Art. 240. Jean-Baptiste Giattini, né à Palerme en Sicile en 1601, entra chez les Jésuites le 13 octobre 1615, et fit chez eux la profession des quatre vœux en 1634. Il enseigna d'abord la rhétorique à Palerme sa patrie. Ensuite il fut envoyé à Rome où il enseigna les lettres grecques et les mathématiques pendant cinq ans, la philosophie pendant neuf, la théologie scolastique pendant huit, la théologie morale durant trois ans. Enfin il fut directeur des

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1747, t. 42, pag. 5.

études pendant onze ans. Ce père mourut à Rome le 19 novembre 1672. Il possédait bien le grec, l'hébreu, le chaldéen, le siriaque, et l'arabe : de plus il était bon horloger. Il avait travaillé à une traduction des cinquième et sixième livres de l'ouvrage de St. Cirille d'Alexandrie sur l'évangile de St. Jean. Je vais raconter sur ce fait une anecdote qui m'a paru curieuse quoique presqu'entièrement étrangère à l'objet de cet ouvrage : elle est tirée d'une lettre de Luc Holsténius, écrite à M. de Peiresc le 12 février 1634. Cette lettre était entière dans la bibliothèque de M. le président Bouhier, à Dijon (1) ; elle est entière aussi dans la mienne où j'ai la collection complète manuscrite des lettres d'Holsténius qui sont parvenues jusqu'à nous, et dont plusieurs sont écrites de sa propre main : mon projet est de la publier incessamment. Voici l'histoire que fait Holsténius dans celle de ses lettres dont je viens de parler, du manuscrit de St. Cirille et

(1) Le Grand Dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1759. *art.* Giattini. L'auteur cite les mémoires manuscrits du P. Oudin, Jésuite.

de l'entreprise de Giattini. Cette lettre est en latin ; je n'en donne ici que la traduction.

« Il y a plus de quatre ans qu'il vint à Rome » un Jésuite théologien, de Sicile, qui savait » très-bien le grec et qui cherchait de vieux » manuscrits en cette langue. Il porta avec lui » de cette île un manuscrit qu'il avait long- » tems et vainement travaillé à copier et à » traduire. Car le texte grec était mal écrit et » rempli de fautes ; il était clair qu'un homme » fort ignorant en grec, l'avait copié sous la » dictée de quelqu'un, en sorte qu'il avait » souillé un très-bel ouvrage par une multi- » tude innombrable de fautes, et qu'il n'y » avait qu'un homme très-habile en grec qui » pût le restituer..... Il y avait alors dans » cette capitale un jeune allemand qui heu- » reusement écrivait très-bien le grec et vivait » presqu'entièrement à mes dépens, parce » qu'il m'était utile pour copier des manus- » crits grecs et latins. Le Jésuite montre son » trésor à cet homme, et lui promet une ré- » compense honnête s'il veut copier le ma- » nuscrit suivant les lois exactes de l'ortogra- » phe. Celui-ci, dans l'espérance d'un petit » gain, met promtement la main à l'œuvre.

» Mais bientôt embarrassé par les épines de
» cette foule d'erreurs, il commence à hésiter.
» il a recours à moi, et me prie de l'aider de
» mes conseils et de mes secours. Moi qui
» croyais certainement que cet exemplaire
» était l'unique qui existât en Europe, et qui
» pensais bien véritablement que la chrétienté
» souffrirait un grand dommage si ce trésor
» était perdu, je pris le parti le plus sûr dans
» une circonstance aussi embarrassante. Il y
» avait alors dans la capitale un prêtre grec,
» Corciréen, homme extrêmement savant non-
» seulement dans la langue grecque, mais en-
» core en théologie; il écrivait très-promte-
» ment, et ses affaires étaient dans l'état le
» plus fâcheux. Je lui donne le manuscrit à
» copier, et j'ai soin que mon allemand en
» copie chaque jour sa tâche très-proprement
» pour le P. Jésuite. Ce fut ainsi qu'au bout de
» quelques semaines, tout l'ouvrage fut en-
» tièrement terminé; et peu de tems après le
» Jésuite emporta de nouveau son original et
» sa copie en Sicile, afin d'y faire imprimer
» une version latine dans laquelle il compren-
» drait les deux livres qui n'avaient point en-
» core paru. Mais jusqu'à présent il n'est pas

» retourné à Rome. Pour moi, j'ai conservé
» la copie que m'avait faite mon grec, afin de
» la publier à la première occasion. Telle est
» l'histoire du Cirille que j'ai tiré de prison ;
» vous jugerez facilement que nous ne devons
» pas publier comment il m'est tombé dans les
» mains. . . . c'est pourquoi je crois qu'il sera
» convenable pour la chose en elle-même re-
» lativement à nous, et pour le public, de
» dire que nous avons acheté cet exemplaire
» de mon copiste allemand, ou qu'on le croie
» sorti de la bibliothèque de notre éminentis-
» sime cardinal. . . . Je voudrais savoir par
» quelle voie vous avez envoyé ce manuscrit à
» notre illustrissime archevêque, et s'il lui
» a été agréable (1) ».

Voici une liste exacte des ouvrages du P. Giattini : I. *Nascenti Virgini universitatis obsequia in seminario Romano exhibita.* II. *Primæ innocentiæ reditus,* ou, selon Mongitor, dans sa Bibliothèque de Sicile, *primæ innocentiæ radius.* III. *Galliambus in laudem magni ducis Etruriæ.* IV. *Panærides apes, carmina in laudem Francisci cardinalis*

(1) Moréri ne rapporte que le latin sur lequel j'ai fait ma traduction.

Barberini, à Rome, 1627 : au lieu de *Panærides*, il faut peut-être *Panæthides*, qui brillent entièrement. V. *Oratio habita in lustratione studiorum in collegio Panormitano soc. Jes. ad illustr. senatum*, à Palerme, en 1630, in-4°. VI. *Peroratio sanguinis, oratio in sacello Vaticano coràm Urbano VIII habita*; à Rome, en 1637, in-4°. ; et dans le Recueil intitulé, *Orationes quinquaginta de Christi Domini morte*, à Rome, en 1641, in-12. VII. *Relatione della grammonarchia della Cina del P. Alvaro Semedo, dall' idioma portoghese tradotta in italiano*; à Rome, en 1643, in-4.° (*art.* 237) VIII. *Leo philosophus, tragœdia*; à Rome, en 1646, in-8°. ; cette tragédie a été traduite en italien par Nicolas Biffi de Bergame. IX. *Cafres, tragœdia*, à Rome, en 1649, in-8°., et en 1651, aussi in-8°. X. *Inclinationum appendix, sive Epistola de Libellá*; à Rome, en 1650. XI. *Logica*; à Rome, en 1651, in-4°. XII. *Physica*, à Rome, en 1653, in-4°. XIII. *Orationes 24 habitæ ad summos pontifices, et S. R. E. Cardinales*, à Rome, en 1661, in-12. XIV. *Antigonus, tragœdia moralis*; à Rome, en 1661, in-8°. XV. *Adriana Augusta*,

tragœdia ; à Rome, en 1662, in-8°. Les quatre tragédies que je viens de mentionner, ont été recueillies à Dilingen, en 1682, in-12. XVI. *Vera concilii Tridentini historia, contrà falsam Petri Suavis Polani narrationem, scripta et asserta à patre Sfortiâ Pallavicino S. J. posteà S. R. E. Cardinale presbytero. Primùm italico idiomate in lucem edita; deinde ab ipso autore aucta et recensita, ac latinè reddita à patre Joanne Baptistâ Giattino ;* à Anvers, en 1672, in-4°. trois tomes ; réimprimé en 1677, et à Cologne, en 1716, in-folio. Le P. Giattini a fait aussi un Traité latin des horloges, et une suite des controverses du cardinal Bellarmin : ces deux ouvrages n'ont point été imprimés (1).

Art. 241. Louis Coulon, prêtre, sortit de la société des Jésuites en 1640. Sa principale occupation fut d'écrire tantôt bien, tantôt mal, sur l'histoire de la géographie. On a de lui : I. « Traité historique des rivières de » France, ou Description géographique et

(1) Le Grand Dictionnaire historique, par Moréri. Paris 1759. *art.* Giattini. J'ai déjà dit qu'il citait des mémoires manuscrits latins, communiqués par le P. Oudin, Jésuite.

» historique des cours et débordemens des » fleuves et rivières de France, avec le dé- » nombrement des villes, ponts et passages, » 1644 », 2 vol. in-8°., livre assez bon pour son tems, et même assez curieux pour le nôtre, mais qui manque d'exactitude. II. Les Voyages du fameux Vincent le Blanc aux Indes orientales et occidentales, en Perse, en Asie, en Afrique, en Egypte, depuis l'an 1567; rédigés par Bergeron, et augmentées par Coulon, 1648, deux volumes in-4°., curieux et utiles (1). A la vérité, il y a si peu de fond à faire sur les récits de Vincent le Blanc, qu'on n'ose rien établir sur son témoignage (2). Par exemple, sa description de l'île de Madagascar a toujours passé pour fabuleuse, et n'est d'ailleurs fondée que sur le rapport d'autrui (3). III. *Lexicum Homericum*, à Paris, 1643, in-8°. IV. Plusieurs ouvrages historiques, moins estimés que ses productions géographi-

(1) Nouveau dictionnaire historique, par Chaudon et Delandine. Lyon 1804. *art.* Coulon.

(2) Histoire générale des Voyages, Paris 1756, t. 13, p. 20.

(3) *Id.* Paris 1750, t. 8, p. 597.

ques. Coulon mourut l'an 1664 (1). C'est à lui que l'on doit la traduction de l'histoire de la Chine, par le P. Sémédo, publiée en 1645. J'en ai parlé ci-dessus (*art.* 237).

Art. 242. Martin Martini, Jésuite, né à Trente, et missionaire à la Chine, où il demeura long-tems (2), instruisit les savans de ce pays et s'instruisit lui-même. Il revint en Europe l'an 1651, et il rapporta plusieurs remarques curieuses sur l'histoire et la géographie du pays où il avait demeuré (3). Il mourut à Macao l'an 1662 (4), et c'est à lui que l'Europe a dû les premières véritables connaissances que nous ayons sur la Chine.

On a de lui: I. *Martini Martinii China, illustrata*, *Amstelodami* (Amsterdam), 1649, in-folio. C'est ce que nous avions de plus exact pour la description de l'empire de la Chine

---

(1) Nouveau dictionnaire historique. Lyon 1804. *art.* Coulon.

(2) *Id. art.* Martini; et le Grand Dict. hist. par Moréri. Paris 1732. *art* Martini.

(3) Nouv. dict. hist, Lyon 1804. *art.* Martini.

(4) Histoire générale de Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 292.

(1), avant le P. du Halde. Le P. Martini, dit-on, exagère beaucoup l'antiquité et les richesses de cet empire, comme presque tous les missionaires (2). Mais si la presque totalité de ces respectables voyageurs est d'accord, pourquoi lui préférerions-nous le témoignage d'une faible minorité ? Au reste cette question de laquelle je me suis déjà occupé, sera encore approfondie dans la suite de cet ouvrage. Ceux du P. Martini sont : I. La Description géographique, en langue latine, du P. Martini, porte aussi le titre d'*Atlas Sinensis ;* elle est tirée des livres Chinois, avec de grandes cartes particulières des provinces. Il y a joint, en forme d'introduction, une description générale du pays, de ses habitans, de leurs mœurs, de leurs usages, des arts et des manufactures (3). On y trouve une carte générale de la Chine, travaillée avec beaucoup d'exactitude, et quinze cartes particulières pour les quinze provinces

---

(1) Nouveau dictionnaire historique. Lyon 1804. *art.* Martini ; et Méthode pour étudier l'histoire, par Lenglet. Paris 1735, t. 4, p. 312.

(2) *Id. art.* Martini.

(5) Hist. génér. des Voyages. Paris 1748, t. 6, p. 2.

de cet empire ; une carte de la presqu'île de Corée, et une autre du Japon (1). Thévenot a placé une traduction de cet ouvrage dans la troisième partie de sa collection de Voyages ; mais il n'a donné que la carte générale de la Chine. Nieuhof a publié, d'après le même auteur, un abrégé de la description des provinces, que Montanus a donné avec plus d'étendue. Cette description de Martini qui avait demeuré longtems à la Chine, et voyagé dans sept provinces, est un ouvrage qui mérite des éloges. Ses cartes ont été surpassées par celles du P. du Halde, qui ont été dressées avec beaucoup d'exactitude sur des observations plus récentes. Mais la description de ce dernier n'est pas si complète que celle de Martini. Celle du P. du Halde ne donne que les villes du premier rang dans chaque province, au lieu que Martini a décrit encore celles du second et du troisième rang. Du Halde nomme cependant aussi celles du second et lorsqu'elles lui ont paru dignes de quelque remarque (2).

---

(1) Le Grand Dictionnaire historique, par Moréri, Paris 1732. *art.* Martini.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 6, p. 2.

II. *De Bello Tartaros inter et Chinenses*, imprimé à Anvers en 1654 (1). Cette histoire latine de la guerre des Tartares contre la Chine est tellement bonne qu'elle fut traduite en français la même année, et imprimée à Paris en 1654, in-8°. (2). Il en parut aussi la même année une traduction italienne sous ce titre : *Breve historia delle guerre seguite in questi ultimi anni trà Tartari e Cinesi, dal P. Mart. Martinio, tradotta dal Lat. in Ital. da Climaco Latini, Milano*, 1654, in-8°. (3). On la trouve encore à la suite de l'histoire de la Chine du P. Sémédo (*art.* 237), Lyon 1667, in-4°.

III. Une relation du nombre et de la qualité des Chrétiens chez les Chinois (4), sous ce titre : *Brevis relatio de numero et qualitate*

(1) Le Grand Dict. hist. par Moréri. Paris 1732. *art.* Martini.

(2) Nouveau dictionnaire historique. Lyon 1804. *art.* Martini ; et Méthode pour étudier l'histoire. Paris 1735, t. 4, p. 313.

(3) Méth. pour étud. l'hist. t. 4, p. 314.

(4) Nouv. dict. hist. Lyon 1804. *art.* Martini.

Christianorum apud Sinas, auctore Mart. Martinio, Coloniæ, 1655, in-12 (1).

IV. *Martini Martinii, Tridentini, J., Sinicæ historiæ decas prima, res a gentis origine ad Christum natum in extremâ Asiâ, sive magno Sinarum imperio gestas complexa, edita curâ collegii Monacensis S. J.* in-4°. *Monachii* (2), c'est-à-dire à Munich (3), 1658, et in-8°. *Amstelodami*, 1659. Cette histoire, qui est assez curieuse, ne va que jusque vers le tems de la naissance de Jésus-Christ (4) : elle a été traduite en français par le Pelletier, 2 vol. in-12, 1692. On y voit des choses que l'on ne trouve point ailleurs (5). Je parlerai de cette traduction ci-après, à l'article du traducteur.

Art. 243. Alexandre de Rhodes, naquit à Avignon, d'autres disent à Bonieux, le 15

(1) Méthode pour étudier l'histoire, par Lenglet. Paris 1735, t. 4, p. 314.

(2) *Id.* p. 312 et nouv. dict. hist. Lyon 1804. *art.* Martini.

(3) Le Grand Dict. hist. par Moréri. Paris 1732, *art.* Martini.

(4) Lenglet et le nouv. dict. hist.

(5) Nouv. dict. hist. Lyon 1804. *art.* Martini.

mars

mars 1591. Il était fils de Bernardin de Rhodes, marchand veloutier (1), originaire d'Espagne, et de Marie de Gironde. Il se fit Jésuite à Rome en 1612, et fut destiné à la mission du Japon par le souverain Pontife et par ses propres désirs. Il se rendit de Rome à Lisbonne, où il avait ordre de s'embarquer. « Il » vit avec beaucoup de satisfaction, dans » cette belle ville, quatre maisons de sa com- » pagnie, où les Jésuites travaillent fort uti- » lement aux devoirs de leur vocation, qui » embrasse généralement tout ce qui appar- » tient au salut des ames ». Il visita le collège de Conimbre, qui lui parut plus magnifique et plus commode qu'aucune autre maison de son ordre. Ce collège était composé de seize grands corps de logis, sans compter l'église qui n'était guère moins spacieuse que celle de Jésus de Rome. Le réfectoire qui n'était pas compris dans cette multitude de bâtimens, pouvait contenir trois cens personnes, nombre ordinaire des religieux qui habitaient cette

(1) Statuts des marchands de soie et de velours, imprimés à Avignon en 1551, et dressés par Henrici, notaire.

maison. Il n'y fallait pas comprendre non plus le bâtiment des classes, qui était superbe (1).

Ce fut le 4 avril 1619, que les missionaires mirent à la voile avec trois grands vaisseaux. Ils s'étaient embarqués au nombre de six, sur la *Ste. Thérèse*. Trois mois et demi de navigation leur firent doubler le Cap de Bonne-Espérance. Ils essuyèrent plusieurs tempêtes et les ravages du scorbut, qui ne les empêchèrent point d'arriver au port de Goa, le 5 octobre 1619 (2).

Les curiosités de cette ville fameuse occupèrent moins le P. de Rhodes, que les exercices de sa piété et de son zèle. Il restait encore dans la ville et dans les villages voisins plusieurs païens, à la conversion desquels les Jésuites Portugais s'étaient attachés. Mais l'auteur avoue qu'il ne pût goûter leur méthode. Sa censure mérite d'être rapportée avec ses propres expressions. « Je ne saurais dissimu-» ler deux choses qui me donnèrent un dé-

(1) Voyage du P. Alexandre de Rhodes. Paris 1653, p. 13.

(2) *Id.* p. 18.

» plaisir bien sensible, et qui, à mon avis, » ne servent pas peu à l'obstination des Infi- » dèles. Je sais fort bien que c'est sur quoi j'ai » eu souvent peine à les résoudre. On fait or- » dinairement beaucoup d'honneur et de ca- » resses à ceux qui sont encore païens, et » puis quand ils sont batisés, on ne daigne » pas les regarder. De plus, quand ils se con- » vertissent, on les oblige de quitter l'habit » du pays, qui est celui des païens. On ne sau- » rait croire combien ce changement leur pa- » raît rude. Je n'ai pas compris pourquoi l'on » exige d'eux une chose que Notre Seigneur » ne leur demande pas, et qui les éloigne » néanmoins du batême et du paradis. Pour » moi je sais qu'à la Chine j'ai résisté vigou- » reusement à ceux qui voulaient obliger les » nouveaux chrétiens à couper leurs grands » cheveux, que tous les hommes portent aussi » longs que les femmes, et sans lesquels ils » ne peuvent aller librement dans les com- » pagnies (1). Je leur disais que l'évangile re-

(1) Depuis la conquête des Tartares, les Chinois coupent leurs cheveux et ne gardent qu'un toupet. (Histoire générale des Voyages. Paris 1751, t. 9, p. 72)

» tranchait les erreurs de l'esprit, et non les » cheveux de la tête (1) ».

On n'entendra pas moins volontiers le P. de Rhodes dans son propre langage lorsqu'il fait le récit de ses travaux, pendant trois mois que les ordres de ses supérieurs le retinrent dans la même ville.

« Mon occupation domestique », dit-il, « fut d'apprendre la langue Canarine, qu'on » parle dans l'île de Goa. Mais notre plus bel » exercice, était d'aller à la chasse des enfans » païens qui avaient perdu leurs pères. Les » rois de Portugal ont témoigné leur piété en » se réservant le droit de prendre les enfans » orphelins des infidèles, de les faire batiser, » et de leur donner une éducation chrétienne » dans les lieux où l'on fournit à leur entre- » tien, jusqu'à ce qu'ils soient en âge de se » déterminer par leurs propres lumières. On » voit à Goa un grand hôpital destiné à cet » usage et confié à l'administration des Jésuites.

» Mais comme les païens s'efforcent de dé- » rober leurs enfans au zèle des missionaires,

---

(1) Voyage du P. Alexandre de Rhodes. Paris 1653, p. 20.

» on a beaucoup de peine à les découvrir.
» Nous portions nos recherches de toutes
» parts, et nous prenions des informations
» pour trouver les enfans qu'on nous cachait.
» Dans une seule maison, j'en trouvai sept
» que j'amenai au séminaire. La mère prit le
» parti de nous suivre à la ville et au batême.
» On en batisa six cens qui firent une assez
» heureuse chasse (1) ».

Après une maladie dangereuse, l'auteur fut envoyé l'an 1621 dans une île voisine de Goa, nommée Salsette, où le P. Rodolphe Aquaviva et quatre autres Jésuites avaient obtenu en 1583 la couronne du martire. « Il » ne sait », dit-il avec une chaleur apostolique (2), « si leur sang, versé pour une si » bonne cause, a fait tomber la bénédiction » du Ciel sur cette terre; mais il sait que » toutes les idoles en sont bannies, et que de » cent mille habitans, il n'en reste pas un qui » n'ait embrassé le christianisme ». Il y trouva un Jésuite français, nommé le P. Crucius,

(1) Voyage du P. Alexandre de Rhodes. Paris 1653 p. 22.

(2) *Id.* p. 23.

célèbre aux Indes par l'éclat de son mérite, et qui avait appris si parfaitement les principales langues du pays, que non-seulement il les parlait comme un Indien, mais qu'il avait composé en Canarin un fort beau poëme de la Passion de Jésus-Christ, que les chrétiens chantaient à l'église. De Rhodes acheva de se perfectionner aussi dans la même langue (1).

Après avoir passé deux ans, tant à Goa qu'à Salsette, il reçut ordre enfin, l'an 1622, de partir pour le Japon, sur un vaisseau qui devait porter à Malaca un seigneur Portugais, nommé pour commander dans la citadelle. Il passa par Cochin, qui n'est qu'à cent lieues de Goa. Les Jésuites y ont un collège, dans lequel ils enseignent toutes les sciences. La violence des vents, qui arrêta longtems le vaisseau Portugais vers le Cap de Comorin, donna occasion à l'auteur de visiter la fameuse côte de la Pêcherie, qui tire ce nom de l'abondance des perles qu'on y pêche. « Les habitans connaissent », dit-il, « dans quelle saison ils » doivent chercher ces belles larmes du Ciel,

(1) Voyage du P. Alexandre de Rhodes. Paris 1653, p. 25.

» qui se trouvent endurcies dans les huitres.
» Alors les pêcheurs s'avancent en mer, dans
» leurs barques. L'un plonge, attaché sous
» les aisselles avec une corde, la bouche rem-
» plie d'huile, et un sac au cou. Il ramasse
» les huitres qu'il trouve au fond; et lorsqu'il
» n'a plus la force de retenir son haleine, il
» emploie quelque signe pour se faire retirer.
» Ces pêcheurs sont si bons chrétiens, qu'a-
» près leur pêche, ils viennent ordinairement
» à l'église, où ils mettent souvent de grosses
» poignées de perles sur l'autel. On fit voir à
» l'auteur une chasuble qui en était entière-
» ment couverte, et qui était estimée deux
» cens mille écus dans le pays. Qu'eût-elle
» valu », dit-il, « en Europe (1) » !

La principale place de cette côte se nomme Tutucurin. On y trouve les plus belles perles de l'Orient. Les Portugais y avaient une citadelle, et les Jésuites un fort beau collège. Il était arrivé par des malheurs que l'auteur ignore, que l'on avait ôté cette maison à sa compagnie. « Les Jésuites s'étant retirés, on

(1) Voyage du P. Alexandre de Rhodes. Paris 1653, p. 31.

» dit que les perles et les huitres disparurent
» dans cet endroit de la côte. Mais aussitôt
» que le roi de Portugal eut rappelé ces zélés
» missionaires, on vit revenir les perles,
» comme si le Ciel eût voulu marquer que
» lorsque les pêcheurs d'âmes seraient absens,
» il ne fallait pas attendre une bonne pêche
» de perles (1) ». Il est fâcheux que de pareils contes déparent une relation si intéressante d'ailleurs.

Le passage de la Manche ou détroit qui sépare l'île de Ceylan de la Terre-ferme, est rempli d'écueils dangereux qu'on appelle *Chilao.* De Rhodes les traversa heureusement jusqu'à la petite île de Manaar, où il ne s'arrêta que pour y admirer un grand nombre de bons chrétiens. Il se rendit à l'autre extrémité de l'île de Ceylan, dans la province de Jafanapatan, et de-là au port de Négapatan, sur la côte de Coromandel, où il vit avec étonnement une magnifique église bâtie par les Portugais et rentée par un prince idolâtre. Le changement de la Mousson ne lui permit pas d'aller

(1) Voyage du P. Alexandre de Rhodes, Paris 1653, p. 32 et suivantes.

prendre à Méliapor l'esprit des deux apôtres des Indes, S. Thomas et S. François Xavier. « Il regretta de n'avoir pu voir dans cette ville » le miracle renommé de la pierre sur laquelle » on raconte que S. Thomas fut percé de lan- » ces. On dit qu'elle est ordinairement fort » blanche, sans aucune marque de sang; mais » qu'au jour de sa fête, pendant la messe, elle » devient rouge peu à peu, et toute teinte de » sang, dont elle distille quelques gouttes (1) ».

Divers obstacles, dont le plus dangereux fut d'échouer sur un banc de sable à la vue du Cap de Rachado, retardèrent jusqu'au 28 juillet 1622 l'arrivée de l'auteur à Malaca. Il attribue le salut du vaisseau à un miracle sensible de son reliquaire, qu'il plongea dans la mer au bout d'une longue corde. En moins d'une minute, sans que personne de l'équipage y travaillât, le bâtiment qui avait été longtems immobile, dit ce bon missionaire, sortit du sable avec une force extrême, et fut poussé en mer. Il observe qu'on peut aborder dans tous les tems de l'année au port de Ma-

(1) Voyage du P. Alexandre de Rhodes. Paris 1653, p. 35.

laca ; avantage que n'ont pas les ports de Goa, de Cochin, de Surate, ni, suivant ses lumières, aucun autre port de l'Inde orientale (1). Quoique Malaca, observe-t-il encore, ne soit qu'à deux dégrés de la ligne, et que par conséquent la chaleur y soit extrême, cependant les fruits de l'Europe et le raisin même n'y mûrissent point. La raison, dit-il, en paraîtra fort étrange ; mais elle n'est pas moins certaine : c'est faute de chaleur, que ces fruits n'y mûrissent pas. Il ajoute, pour s'expliquer, « que le soleil donnant à plomb sur la terre, » devrait à la vérité tout brûler, et rendre le » pays inhabitable. Les anciens en avaient » cette opinion : mais ils ignoraient le secret » de la Providence qui a voulu qu'il fût le plus » habité du monde. Le soleil, dans le tems » qu'il a toute sa force, attire tant d'exhalaisons et de vapeurs, que c'est alors l'hiver » du pays. Les vents, qui sont impétueux, » les pluies continuelles, tiennent cet astre » caché, et s'opposent à la maturité de tous

(1) Voyage du P. Alexandre de Rhodes. Paris 1653, p. 37.

» les fruits qui ne sont pas propres au cli-
» mat (1) ».

Neuf mois de séjour à Malaca pour attendre le tems propre à la navigation, auraient causé beaucoup d'impatience à l'auteur, si son zèle n'eût trouvé l'occasion de s'exercer en batisant dans cet intervalle au moins deux mille idolâtres, si l'on veut bien admettre ses calculs religieux sur lesquels ses récits de miracles peuvent donner quelques soupçons. Il prit la route de la Chine avec un autre Jésuite, nommé le P. Cardin, dans un vaisseau qui partait pour Macao. Un mois de navigation, pendant lequel ils échappèrent heureusement à la poursuite de quatre vaisseaux Hollandais, les rendit au port de Macao le 29 mai 1623.

Quoique le P. de Rhodes n'ait connu les Chinois que dans cette ville et celle de Canton, sa modestie qui lui fait attacher peu de prix à ses remarques, lorsqu'il se compare, dit-il, à tant d'habiles auteurs qui ont décrit plus au long les merveilles de la Chine, n'empêche pas que l'on ne trouve d'excellentes observations parmi les siennes. Il est, par exemple, le pre-

(1) Voyage du P. Alexandre de Rhodes. Paris 1653, p. 39 et suivantes.

mier (1) qui ait remarqué, en relevant les vertus du thé, qu'il y a une manière de le prendre, différente de celle qui est en usage aujourd'hui parmi nous; c'est de le réduire en poudre que l'on jette dans de l'eau bouillante, et qu'on avale avec la liqueur, au lieu de la simple teinture que l'on prend suivant la méthode ordinaire (2).

Il vante la beauté du collège de Macao, qui peut être comparé aux plus célèbres de l'Europe, surtout pour la magnificence de l'église, à laquelle il ne préfère que celle de S. Pierre de Rome, le premier édifice de l'univers. « C'est dans cette maison », dit-il, « que se forment ces grands ouvriers, qui remplissent » tout l'Orient des lumières de l'évangile. De » là sont venus tant de martirs, qui couronnent notre province. Dans le seul Japon, » elle en compte quatre-vingt dix-sept (3) ».

Les regards du P. de Rhodes étaient toujours dirigés vers le Japon; et sa soumission

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1751, t. 9, p. 74.

(2) Voyage du P. Alexandre de Rhodes. Paris 1653, p. 51.

(3) *Id.* p. 59.

pour d'autres ordres, qui le retinrent un an et demi soit à Macao, soit à Canton, fut une violence qu'il fit à son zèle. Cependant de nouvelles dispositions de ses supérieurs l'obligèrent d'abandonner entièrement son premier projet pour se rendre à la Cochinchine. Cette mission qui avait été commencée en 1615 par le P. Buzoni et le P. Carvaille, avait besoin d'ouvriers apostoliques. D'ailleurs les portes du Japon se trouvaient fermées par une violente persécution qui s'y était élevée contre le christianisme. Le P. de Mattos reçut ordre de partir pour la Cochinchine, avec cinq autres Jésuites de l'Europe, entre lesquels l'auteur fut nommé. Ils s'embarquèrent à Macao dans le cours du mois de décembre 1624, et leur navigation ne dura que dix-neuf jours.

De Rhodes fait une courte peinture du nouveau champ qui s'ouvrait pour son zèle.

La Cochinchine est dans la Zone torride, au midi de la Chine. Elle s'étend depuis le douzième dégré jusqu'au dix-huitième. L'auteur lui donne quatre cens milles de longueur; mais sa largeur est beaucoup moindre. Elle a pour bornes, à l'Orient, la mer de la Chine; le royaume de Laos à l'Occident; celui de

Champa au Sud ; et le Tonquin au Nord. Sa division est en six provinces, dont chacune a son gouverneur, et ses tribunaux particuliers de justice. La ville où le roi fait son séjour, se nomme Kéhué. Si les bâtimens n'en sont pas magnifiques, parce qu'ils ne sont composés que de bois, la distribution en est commode ; et les colonnes fort bien travaillées qui servent à les soutenir, leur donnent beaucoup d'apparence. La Cour est belle et nombreuse, et les seigneurs y font éclater dans leurs habits une grande magnificence.

Le pays est fort peuplé. L'auteur vante la douceur des habitans ; mais elle n'empêche pas, dit-il, qu'ils ne soient bon soldats. Ils ont un respect merveilleux pour leur roi. Ce prince entretient continuellement cent cinquante galères dans trois ports ; et les Hollandais ont éprouvé qu'elles peuvent attaquer avec avantage, ces grands vaisseaux avec lesquels ils se croyaient maîtres des mers de l'Inde (1).

La religion de l'état est celle de la Chine. Ce sont aussi les mêmes lois et les mêmes usa-

---

(1) Voyage du P. Alexandre de Rhodes. Paris 1653, p. 63.

ges. On y voit des docteurs et des mandarins, qui n'y ont pas moins de crédit, mais que l'auteur trouve moins orgueilleux et plus traitables que les Chinois.

La fertilité du pays rend les habitans fort riches. Il est arrosé de vingt-quatre belles rivières, à l'aide desquelles on voyage sans peine par eau dans toutes ses parties, et qui servent par conséquent à l'entretien du commerce. Des inondations réglées, qui se renouvellent tous les ans aux mois de novembre et de décembre, engraissent la terre sans aucun travail. Dans cette saison, il n'est pas possible de voyager à pié, ni même de sortir des maisons sans une barque. De là vient l'usage de les élever sur des colonnes qui laissent un passage libre à l'eau.

Il se trouve des mines d'or dans la Cochinchine : mais les principales richesses du pays sont le poivre que les Chinois y viennent prendre ; la soie que l'on fait servir jusqu'aux filets des pêcheurs et aux cordages des galères ; et le sucre, dont l'abondance est si grande, qu'il ne vaut pas ordinairement plus de deux sous la livre. On en transporte beau-

coup au Japon, quoique les Cochinchinois ne sachent pas bien l'épurer.

Les difficultés de la langue étant un des plus grands obstacles qui arrêtent le progrès des missionaires, l'auteur comprit que cette étude devait faire son premier soin. On parle à peu près la même langue dans les royaumes du Tonquin, de Caubar, et de la Cochinchine. Elle est entendue aussi dans trois autres pays voisins : mais elle est entièrement différente de la Chinoise. On la prendrait, surtout dans la bouche des femmes, pour un gazouillement d'oiseaux. Tous les mots sont des monosillabes, et leur signification ne se distingue que par les divers tons qu'on leur donne en les prononçant. Une même sillabe, telle par exemple que *Daï*, peut signifier vingt-trois choses tout à fait différentes. Le zèle de l'auteur lui fit mépriser ces obstacles. Il apporta autant d'application à cette entreprise, qu'il en avait donné autrefois à la théologie ; et dans l'espace de quatre mois, il se rendit capable de prêcher en langue de la Cochinchine. Mais il avoue qu'il en eut l'obligation au secours d'un petit garçon du pays, qui lui apprit en trois se-

maines les divers tons de cette langue et la manière de prononcer tous les mots. Ce qu'il y eut d'admirable, et ce qui mérite d'être proposé pour exemple, c'est qu'ils ignoraient la langue l'un de l'autre. Le père de Rhodes était surpris de trouver dans cet enfant une pénétration et une mémoire admirables. On le fit servir dans la suite, de catéchiste aux autres missionaires; et par affection pour son écolier, il se fit honneur de prendre son nom (1).

Le succès de l'évangile pendant dix-huit mois que l'auteur exerça son ministère à la Cochinchine dût naturellement répondre à son zèle. Il y avait vû croître le nombre des fidèles, lorsque le père Baldinoti fut envoyé de Macao dans un royaume dont les Jésuites ne s'étaient encore point ouvert l'entrée, parce que tous leurs efforts s'étaient tournés vers le Japon. C'était le Tonquin où les Portugais même n'avaient porté leur commerce que depuis peu. Baldinoti, qui n'avait aucune connaissance de la langue, reconnut bientôt

(1) Voyage du père Alexandre de Rhodes. Paris 1653, page 73 et précédentes.

qu'il n'avait rien à se promettre sans cet important secours. Ses représentations lui firent obtenir pour associé, le père de Rhodes. Mais la guerre, allumée entre le Tonquin et la Cochinchine, fit juger à leurs supérieurs qu'il y avait quelque péril à passer d'un royaume à l'autre. De Rhodes fut rappelé à Macao, d'où il partit le 12 mars 1627, pour se rendre directement au Tonquin (1).

Après huit jours de navigation, il arriva heureusement au port de Chouaban, dans la province de Sinoa. Le jour de son arrivée étant le 19 mars où les chrétiens célèbrent la fête de saint Joseph, il donna ce nom au port qui l'a conservé depuis dans toutes les relations portugaises, mais que les relations Anglaises et Hollandaises ne lui donnent plus.

Le Roi du Tonquin était alors à la tête d'une armée de cent vingt mille hommes et de quatre cens galères. Les soins de la guerre continuèrent de l'occuper pendant deux mois; mais à son retour, il reçut avec bonté les complimens du missionaire qui lui présenta

(1) Voyage du père Alexandre de Rhodes. Paris 1653, page 91.

un horloge à roue, un sablier, et un livre de mathématiques écrit en langue Chinoise. C'était une ouverture pour passer du cours des astres à la puissante main qui les gouverne. Le roi parut satisfait du présent et de l'explication. Il fit l'honneur au père de Rhodes de le faire manger avec lui. Un autre jour il le fit appeler pour apprendre de lui l'usage de l'horloge et du sablier. Le missionaire monta l'horloge et fit sonner les heures. En même tems, il tourna le sablier, en disant au roi que l'horloge recommencerait à sonner aussitôt que toute la poudre serait en bas. Cette expérience, qui fut aisément vérifiée, causa tant d'admiration à toute la Cour, que le missionaire obtint une haute faveur. Le roi lui fit bâtir une maison dans la capitale qui se nommait Cacho. Les rues de cette ville sont fort larges, son circuit d'environ six lieues, et le nombre des habitans presqu'infini (1).

Après avoir exercé tranquillement son ministère pendant plusieurs années, il fut ex-

(1) Voyage du père Alexandre de Rhodes. Paris 1653, page 94.

posé à des persécutions qui le forcèrent de quitter le royaume et de retourner à la Cochinchine, qu'une autre persécution pendant laquelle il fut condamné à mort, l'obligea de même à quitter aussi. Il s'embarqua le 2 juillet 1641 sur un vaisseau qui faisait voile à Bolinao; il entra dans ce port le 28 du même mois, après avoir essuyé une dangereuse tempête. De Bolinao, il se rendit par terre à Manille, capitale de toute l'île, et ce voyage fut de cent bonnes lieues.

L'ardeur infatigable de son zèle lui fit braver toutes sortes de périls pour aller recommencer ses travaux dans les deux royaumes de la Cochinchine et du Tonquin; mais après y être rentré plusieurs fois secrétement, il fut choisi par ses supérieurs pour faire le voyage de Rome, dans la vue de demander au pape et aux princes chrétiens, des secours spirituels et temporels pour tant d'églises désolées, dont personne ne connaissait mieux les besoins. Lorsque l'on sut à Macao qu'il devait partir pour l'Europe, plusieurs Indiens de ses amis lui offrirent de l'accompagner, et d'autres lui présentèrent leurs enfans. Il en choisit trois; l'un Chinois, et les deux autres

du Tonquin et de la Cochinchine, pour faire voir, dit-il, à l'Europe, une montre de trois nouvelles chrétientés (1). Mais ses supérieurs le privèrent de cette satisfaction, en réduisant son cortège à un seul Chinois. Il s'embarqua le 20 décembre 1645, sur une belle flotte de huit grands navires portugais qui partaient pour Lisbonne.

L'ordre de ses supérieurs l'obligeait de s'arrêter à Malaca, pour retourner en Europe par la voie des Hollandais. On n'avait pensé qu'à rendre son voyage plus promt, en lui épargnant plusieurs courses que la flotte Portugaise devait faire dans divers ports des Indes. Mais il admira la bonté de la Providence qu'il crut avoir veillé spécialement à sa conservation. Le vaisseau de dom Sébastien Lobo de Silvéria, dans lequel il aurait achevé sa route avec les Portugais, fut enseveli dans les flots.

Il arriva heureusement à Malaca le 14 janvier 1646. En entrant dans cette ville, les larmes lui vinrent aux ieux. C'était le jour au-

---

(1) Voyage du père Alexandre de Rhodes. Paris 1653, troisième partie, page 3.

quel les Hollandais célébraient l'anniversaire de leur conquête. Ils s'étaient rendus maîtres de cette importante place, six ans auparavant, par la négligence des Portugais de Goa, qui avaient différé trop longtems à la secourir (1). Toutes les marques de la religion romaine y étaient entièrement abolies.

Après avoir passé quarante jours à Malaca, sans pouvoir trouver dans ce port un vaisseau qui fit voile pour la Hollande, Rhodes prit le parti de se rendre dans l'île de Java, et après onze jours de navigation, il arriva au port de Batavia. En 1646 les Hollandais, mécontens des avantages que les Portugais venaient de remporter au Brésil, ne voulurent pas recevoir les deux missionaires de cette nation qui accompagnaient l'auteur, parce qu'ils étaient Portugais ; mais ils lui permirent d'entrer dans leur ville en qualité de Français.

Le 29 juillet 1646, le juge de Batavia, irrité de ce qu'il disait la messe, le fit conduire dans la prison publique, d'où il fut

(1) Voyage du père Alexandre de Rhodes. Paris 1653, troisième partie, page 4.

mené, deux jours après, dans un cachot noir, destiné aux criminels qui ne peuvent éviter le dernier supplice. On le retint trois mois dans les chaînes, et il fallut qu'au mois d'octobre un nouveau gouverneur général des établissemens Hollandais fût nommé, pour qu'il obtînt la liberté de partir. Quelques Portugais, qui faisaient voile à Macassar, le reçurent avec joie dans leur vaisseau, et consentirent volontiers à la prière qu'il leur fit de le conduire à Bantam, qui n'est qu'à douze lieues de Batavia. Il espérait trouver dans cette ville, quelque vaisseau anglais prêt à retourner en Europe (1).

Il y fut très-bien reçu ; mais l'occasion qu'il y cherchait ne pouvant se présenter avant l'espace d'un an, il retourna au navire des Portugais, avec lequel il arriva heureusement au port de Macassar, le 21 décembre 1646.

Cinq mois se passèrent, jusqu'à l'arrivée d'un vaisseau anglais dans lequel de Rhodes fut reçu avec tant d'honneur, qu'outre un

(1) Voyage du père Alexandre de Rhodes. Paris 1653, troisième partie, p. 27 et 28.

logement fort commode, on lui fit toujours prendre la première place à table. Sa navigation le conduisit d'abord à Giapara, beau port de l'île de Java, où il fut traité civilement par le roi qui haïssait beaucoup les Hollandais. De là étant repassé à Bantam, il s'y embarqua pour s'avancer vers l'Europe.

Le vent fut assez favorable aux Anglais pour passer le détroit de la Sonde; mais il devint bientôt si contraire au dessein qu'ils avaient de se rendre à Surate, qu'au lieu d'aller du cinquième dégré d'élévation australe, droit au septentrion où est toute l'Inde, ils furent obligés de s'écarter fort loin et d'aller prendre les vents du côté de Madagascar (1). Là ils tournèrent du côté de l'Afrique, comme si leur dessein eût été de se rendre à la mer Rouge. Dans cette navigation, qui dura deux mois, et qui fut au moins de deux mille lieues, ils observèrent de mesurer leur course, pour arriver à Surate où l'entrée du port est aisée. Ils y mouillèrent le 3 septembre 1647.

Le chagrin de ne pouvoir trouver un vais-

---

(1) Voyage du père Alexandre de Rhodes. Paris 1653, troisième partie, p. 43 et 44.

seau

seau prêt à doubler le Cap de Bonne Espérance, fit prendre à l'auteur la résolution de retourner en Europe par un chemin plus difficile, mais beaucoup plus court. Il entreprit de traverser la Perse et la Natolie jusqu'à Smirne. Les Anglais le reçurent pour la troisième fois dans un de leurs vaisseaux qui fesait voile pour Comoran. Ils partirent le 3 février 1648, et dès le commencement de mars, ils arrivèrent à ce port appelé autrefois Bandelké (1).

La compagnie d'un français et d'un flamand qui devaient aussi traverser la Perse, fit prendre au P. de Rhodes le chemin d'Ispahan, où il arriva après avoir marché trente jours sans s'arrêter. Il en partit le 28 juin avec une caravane d'Arméniens, et eut besoin d'un mois entier pour se rendre à Tauris, qui passe, dit-il, pour l'ancienne Ecbatane, capitale de la Médie. Il en sortit le 15 août, et quelques jours de marche le firent arriver à l'ancienne Julfa, autrefois capitale de l'Arménie. Au commencement de

(1) Voyage du père Alexandre de Rhodes. Paris 1653, troisième partie, p. 52.

septembre, il arriva à Irvan, aujourd'hui la principale de l'Arménie. Elle est située au pié d'une grande montagne, où l'on prétend qu'après le déluge l'arche de Noé se reposa. Les habitans du pays l'appellent *No*, et prétendent que les débris de l'arche se conservent encore sur la cime (1). C'est de cette même montagne que j'ai parlé sous le nom d'Ararat (*art.* 79 et 112.).

Tant de fatigues et d'alarmes que de Rhodes avait essuyées depuis son départ de Macao, ne lui avaient pas fait perdre le Chinois qui l'avait accompagné, et qui lui était d'autant plus cher, qu'il l'avait batisé de sa propre main. Quelques Arméniens sensés lui conseillèrent ici de ne pas exposer ce jeune homme aux insultes des Turcs. Son teint un peu bazané, comme celui de tous les Chinois, et la petitesse de son nez, l'avaient dejà fait prendre pour un Tartare ; et cette idée pouvant faire soupçonner qu'il était Mahométan, on devait craindre qu'un faux zèle ne le fit arrêter sur les terres de la Tur-

(1) Voyage du père Alexandre de Rhodes. Paris 1653, III partie, p. 64.

quie. Un juste intérêt pour ce jeune homme, d'excellent naturel et d'un esprit merveilleux (1), obligea l'auteur de le conduire dans la ville de Naxivan, à quatre journées de celle d'Irvan, pour le remettre entre les mains d'un archevêque de l'ordre de saint Dominique, qui devait faire bientôt le voyage de Rome. Il eut la satisfaction de trouver ce prélat disposé à l'obliger. Le jeune Chinois, pendant le temps qu'il continua de demeurer en Arménie, apprit si parfaitement la langue du pays, qu'ayant passé pour un Arménien du cortège des Dominicains, il arriva heureusement à Rome, où il rejoignit le père de Rhodes (2).

Une fièvre aigue retint à Irvan ce bon missionaire, qui fut arrêté trois mois entiers dans cette ville jusqu'au passage d'une compagnie de marchands avec laquelle il entra dans les états du Grand Seigneur. Il traversa la basse Arménie, et après dix-huit jours de marche, fut reçu dans Erzérum, la plus belle

(1) Voyage du père Alexandre de Rhodes. Paris 1653, III partie, p. 65.

(2) *Id.* p. 66.

ville de cette contrée. Quinze jours de repos redoublèrent ses forces, et le 11 janvier 1649 étant parti d'Erzérum, il arriva au bout de vingt jours à Togat, grande ville de la Natolie. Sa route jusqu'à Smirne fut de quarante jours, et il y arriva le 17 mars; il y trouva des Jésuites français, avec lesquels il passa quelques jours, pour attendre le départ d'un vaisseau Génois, qui le rendit heureusement au port de Gênes.

Il se transporta dans la capitale du monde chrétien, où il publia l'histoire du Tonquin en 1650. Il y fit aussi imprimer un dictionnaire Cochinchinois, Latin et Portugais, avec une grammaire, et un catéchisme qui contenait la méthode suivie par les Jésuites pour proposer aux Païens les mistères du christianisme. Ces trois ouvrages ont pour titre :

Relation de l'heureux succès de la prédication de la foi dans le royaume de Tunquin, 1650, in-4°.

Dictionnaire annamitique, Portugais et Latin, imprimé à Rome à la Propagande, en 1651, in-4°. traduit en français.

Catéchisme pour ceux qui veulent rece-

voir le batême, traduit du Latin en langue du Tonquin, imprimé à Rome, 1651, in-4°.

Ces ouvrages rendirent le père de Rhodes célèbre, et la vie de la vénérable mère Louise de Fontaine, religieuse de la Visitation de Sainte Marie de Paris, parle de lui en ces termes (1) « durant que j'étais au pays, je » reçus le père Alexandre de Rhodes, ce » grand apôtre des Indes et du Tonquin : je » lui fis voir les tristes restes des impiétés » que les Calvinistes avaient commises dans » ce lieu ; je lui demandai si le zèle de leur » religion n'en avait point porté jusqu'au » Tonquin, » etc.

En 1653, le célèbre imprimeur de Paris, Sébastien Cramoisi, donna au public, en un volume in-4°. d'une impression très-belle et très-correcte, les « divers Voyages et Missions » du P. Alexandre de Rhodes en la Chine, » et autres royaumes de l'Orient, avec son » retour en Europe par la Perse et l'Armé- » nie ». Cette relation est assez curieuse (2);

(1) Vie de Louise de Fontaine, p. 112.

(2) Méthode pour étudier l'histoire, par Lenglet, Paris 1735, t. 4, p. 314.

le père de Rhodes la dédia à la Reine. L'histoire de ses voyages est intéressante, et renferme plusieurs particularités dont le récit est piquant. Cependant l'auteur écrit avec simplicité, mais avec clarté ; il paraît un bon missionnaire fort zélé pour son état. On a soupçonné de l'exagération dans plusieurs des faits qu'il raconte, parce que ces faits étaient nouveaux pour nous, et appartenaient à un peuple plus ancien que nous, dont les mœurs étaient fort différentes des nôtres. Mais on ne peut nier qu'il n'ait été quelquefois un peu crédule pour les prodiges qu'il attribue à la religion qu'il prêchait. Pour publier cet ouvrage, l'auteur s'était muni d'une approbation du Français Annat, Provincial des Jésuites de France.

Cette édition ne fut pas la seule, ni le seul ouvrage du père de Rhodes, qui parut cette année, pendant laquelle furent publiés les deux volumes suivans :

Sommaire de divers voyages et missions apostoliques à la Chine et autres royaumes de l'orient, depuis 1618 jusqu'en 1653, avec son retour de la Chine à Rome, in-8°, imprimé à Paris par Florent Lambert.

Histoire de la vie et de la mort glorieuse de cinq frères Jésuites, qui ont souffert dans le Japon, en 1653, in-8°. Le Père de Charlevoix ne donne point cette date ni ce titre à cet ouvrage, et parle en ces termes de ce que le père de Rhodes a fait sur le Japon.

« Relation de l'heureuse mort du père Antoine Rubino et de ses compagnons au Japon, par le père Alexandre de Rhodes ». Ce petit ouvrage fut imprimé en italien, à Rome, en 1652, in-8°., chez Corbuletti, et l'année suivante à Paris, sous le même format. Le même auteur a fait encore une « Relation de ce que les pères de la Compagnie de Jesus ont fait au Japon en 1649 ». Elle fut imprimée à Paris, chez Florent Lambert, en 1655, in-8°. (1).

Le père Alexandre de Rhodes consacra les dernières années de sa vie, comme les premières, à la propagation de la foi chrétienne, et mourut dans la nouvelle mission d'Ispahan en Perse, le 5 novembre 1660.

(1) Histoire du Japon, par le P. de Charlevoix, Paris 1754, t. 6, p. 358 et 359.

Après sa mort, Sébastien-Mabre Cramoisi réimprima sa Relation en 1666, en un volume in-4°. sans faire d'autre changement à la première édition, que de supprimer l'épître dédicatoire. Au reste, cette seconde édition est, comme la premiere, très-belle et très-correcte (1).

---

(1) Mémoires manuscrits, et les deux éditions de Cramoisy.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

La Seconde Partie de cet Ouvrage sera mise sous presse immédiatement après la publication de celle-ci.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


BIBLIOTEC